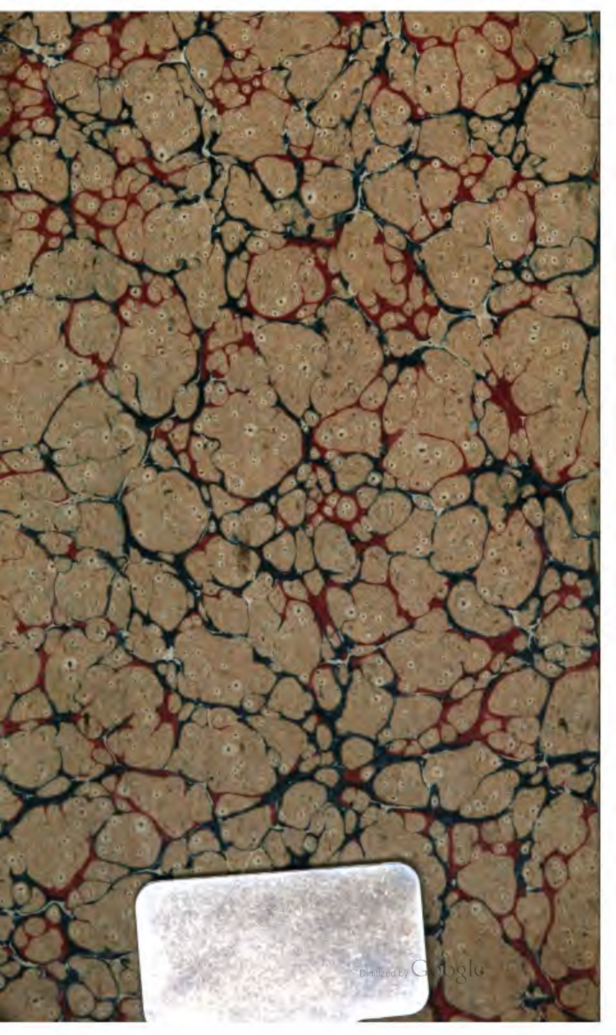






ESSAI
SUR LES ÉLOGES,
SUIVI DE
L'ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

TOME PREMIER.

I.

ESSAI
SUR LES ÉLOGES,

SUIVI DE

L'ÉLOGE DE MARC-AURÈLE;

PAR THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

A TOULOUSE,

CHEZ F. VIEUSSEUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE S.-ROME, N.° 46.

1819.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ESSAI
SUR LES ÉLOGES.

CHAPITRE PREMIER.

De la louange et de l'amour de la gloire.

LA louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire : alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auraient peut-être ou du moins qu'ils devraient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser; si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnaissance au génie; et, sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes : d'abord, par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient; par

sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire, des siècles qu'on ne peut corrompre; par son indépendance, l'autorité toute-puissante ne peut l'obtenir, l'autorité toute-puissante ne peut l'ôter; par son étendue, elle remplit tous les lieux; par sa durée, elle embrasse les siècles. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces; et de-là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain; de-là le sang versé pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connaît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseillait de détruire Athènes: *Et par qui serons-nous loués*? Ces mêmes Athéniens étaient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui était le maître du monde; c'était pour eux qu'il combattait, qu'il détrônait, qu'il faisait des rois. Il se précipitait sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre était grand (1).

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*,

(1) « O Athéniens, disait-il, qu'il en coûte pour être estimés de vous! ».

disait un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudrait que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes à leur réveil ; l'amour de la gloire veillerait autour d'eux pour en repousser les faiblesses et les vices : car tel est le caractère de ce sentiment ; il est fier, délicat, sévère à lui-même ; à chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins ; l'univers est son censeur ; et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et faibles, mélanges d'imperfection et de grandeur, une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus ; elle nous rassure sur nos faiblesses ; elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au-dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes ; nous volons au-devant du temps, nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin : mais la gloire parcourt la terre ; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

On a beaucoup déclamé contre la gloire ; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était

plus ingénu ; il convenait que c'était la dernière passion du sage, et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser, et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend, mais l'un s'affiche et l'autre se cache ; l'un a la vanité des petites choses, et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire *Cinna* ; un courtisan de son siècle, a paraître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire ; ôtez-la de dessus la terre, tout change : le regard de l'homme n'anime plus l'homme ; il est seul dans la foule ; le passé n'est rien, le présent se resserre, l'avenir disparaît ; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas, le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers.

En mécanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens ; en politique, on doit faire de même : or telle est cette passion. Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent ; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur

les rochers teints de leur sang, voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes, ni à tous les siècles.

Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes. Ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme toute entière. Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt : la gloire est la monnaie des états; mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux ; ce peuple n'a que des sens, il ne sait renoncer à rien, il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple esclave ; la gloire est fière et libre, et l'esclave, corrompu par sa servitude, n'a pas assez de vertu pour lever les yeux jusqu'à elle. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre, je ne dis pas celui qui, resté près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses, mais celui qui, environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence ; ce peuple, occupé et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société ; chez un tel peuple, la

multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher à obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paraît auguste, que la postérité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin pour qu'elle en impose; elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avaient soin de placer dans les forêts ou dans des lieux obscurs; moins on les voyait, plus elles obtenaient d'hommages.

On a demandé souvent si le devoir seul ne peut pas suppléer à la gloire. Cette question honore ceux qui la font; mais la réponse est simple : faites que tous les gouvernemens soient justes et que tous les hommes soient grands, et alors la gloire sera peut-être inutile aux hommes. Je suis loin de calomnier l'humanité; sans doute il y a eu des âmes qui, en faisant le bien, ont obéi au devoir, et n'ont obéi qu'à lui, et à qui de grandes actions sont échappées en silence. Athènes éleva un autel au Dieu inconnu; on pourrait élever sur la

terre une statue, avec cette inscription : *Aux hommes vertueux que l'on ne connaît pas.* Ignorés pendant la vie, oubliés après la mort, moins ils ont cherché l'éclat, et plus ils ont été grands. Mais ne nous flattons point, il y a peu de ces âmes qui se suffisent et marchent d'un pas ferme sous l'œil de la raison qui les guide, ou de Dieu qui les regarde. La plupart des hommes, faibles par leur nature, faibles par le peu de rapport qu'il y a entre leur esprit et leur caractère, plus faibles encore par les exemples qui les assiégent, par le prix que les circonstances mettent trop souvent à la bassesse et au crime, n'ayant ni assez de courage pour être toujours bons, ni assez de courage pour être toujours méchans, embrassant tour à tour et le bien et le mal, sans pouvoir se fixer ni à l'un ni à l'autre, sentent la vertu par le remords, et ne sont avertis de leur force que par le reproche secret qu'ils se font de leur faiblesse. Dans cet état, il leur faut un appui. Le désir de la renommée se mêlant au devoir, les enchaîne à la vertu. Ils oseraient peut-être rougir à leurs yeux ; ils craindront de rougir aux yeux de la nation et de leur siècle. Et à l'égard des hommes même dont l'âme est d'une trempe plus vigoureuse et plus forte, la gloire est un dédommagement si elle n'est un appui. Nous nous récrions contre Athènes qui proscrivait ses grands hommes : l'ostracisme est partout.

Un monstre parcourt la terre pour flétrir ce qui est honnête et rabaisser ce qui est grand ; il a à la main la baguette de Tarquin, et abat en courant tout ce qui s'élève. Dès que le mérite parut, l'envie naquit, et la persécution se montra ; mais au même instant la nature créa la gloire, et lui ordonna de servir de contre-poids au malheur.

Il semble, en effet, que la vertu et le génie souvent opprimés, se réfugient, loin du monde réel, dans ce monde imaginaire, comme dans un asile où la justice est rétablie. Là Socrate est vengé, Galilée est absous, Bacon reste un grand homme ; là Cicéron ne craint plus le fer des assassins, ni Démosthène le poison ; là Virgile est au-dessus d'Auguste, et Corneille près de Condé. L'or et la vanité ne se trouvent point là pour distribuer les rangs et assigner les places. Chacun, par l'ascendant de son génie ou de ses vertus, monte et va prendre son rang ; les âmes opprimées se relèvent et recouvrent leur dignité. Ceux qui ont été outragés pendant la vie, trouvent du moins la gloire à l'entrée du mausolée qui doit couvrir leurs cendres : l'envie disparaît et l'immortalité commence.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes ; et de-là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe ; de-là, surtout, l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur

la terre. Nous nous proposons d'examiner ce qu'ils ont été chez les différentes nations et dans les différens siècles ; quels sont les hommes à qui on les a accordés, à qui on les a refusés ; comment le pouvoir les a usurpés sur la vertu ; comment ce qui était institué pour être utile aux peuples, est devenu quelquefois le fléau des peuples en corrompant les princes. Nous indiquerons le caractère et le mérite, ou la bassesse des écrivains qui ont travaillé dans ce genre. Ainsi nous suivrons de siècle en siècle les révolutions de l'éloquence et des arts, nous marquerons leur décadence ou leurs progrès. Souvent nous jugerons, d'après l'histoire, les hommes qui ont été loués, afin de mieux connaître l'esprit des panégyristes et l'esprit du temps. Enfin nous terminerons cet Essai par quelques idées générales sur le ton et l'espèce d'éloquence qui nous paraît convenable aux éloges des grands hommes ; non que nous nous proposions de donner la poétique de ce genre, nous voulons nous instruire et ne pas tracer des règles. On sait que la première règle est le génie, et celui qui l'a, trouve aisément les autres. Il serait d'ailleurs injuste (quoique cette injustice ne soit que trop commune) de vouloir donner à son art les limites de son talent.

A l'égard des jugemens que, dans le cours de cet Essai, nous porterons sur certains hommes, s'il y en a qui puissent déplaire, nous

ne répondrons qu'un mot : nous croyons avoir été justes ; la justice est le premier de nos sentimens, elle sera le dernier. En parcourant la classe des hommes loués, il est difficile de ne pas s'indigner souvent. Trop de panégyriques ressemblent à ces statues qu'on élevait dans Rome aux empereurs, et dont le plus grand nombre était brisé, dès que l'empereur n'était plus. Que l'intérêt et la crainte prodiguent l'éloge, c'est le contrat éternel du faible avec le puissant ; mais la postérité, sans espérance comme sans crainte, doit être plus libre ; elle peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après la justice et son cœur. Quoi, même après des siècles, faudrait-il encore avoir des égards pour des tombeaux et pour des cendres !

CHAPITRE II.

Des éloges religieux, ou des hymnes.

Le genre des éloges est très-ancien ; si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adressées à la divinité. Ces hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnaissance. L'homme placé

en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectaie que déployait à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'il habite, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avait des rapports avec lui; les astres lui prêtaient leur lumière; des fruits naissaient sous ses pas, ou se détachaient des branches pour le nourrir; les arbres le protégeaient de leur ombre, et offraient un asile à son repos; les cieux, pendant son sommeil, semblaient se couvrir d'un voile, et n'envoyaient à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la nature; et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à

ses pieds, il chante une hymne en l'honneur de la divinité dont il éprouve la présence, et qui le fait exister et sentir.

La première hymne qui fut chantée dans cette solitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères assembler leurs enfans au milieu des campagnes, pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moissons, tenant d'une main une gerbe de blé, et de l'autre montrant les cieux, apprendre à sa famille à louer le Dieu qui la nourrissait.

Dans ces premiers temps, on loua la divinité au lever du soleil; c'était une espèce de création nouvelle qui rendait l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que son obscurité et son silence inspiraient l'effroi; on la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des saisons, à chaque nouvelle lune. Il semble que, vers l'origine du monde, l'homme, peu assuré des bienfaits de la nature, s'étonnait, pour ainsi dire, à chaque instant, de n'en être pas abandonné; et le désordre qu'il voyait dans plusieurs endroits de la terre encore sauvage, lui faisait mettre un plus grand prix à l'ordre constant qu'il apercevait dans les cieux.

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa partout à louer les dieux qu'on

adorait. Ainsi, nous voyons par l'histoire que c'est surtout dans le temps des épidémies et des guerres, lorsque de grandes batailles étaient perdues, lorsque la peste faisait périr les citoyens par milliers, lorsque le peuple croyait voir, pendant la nuit, un spectre pâle et terrible, répandre la désolation sur ses murs; c'était alors que les prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composaient et chantaient de nouvelles hymnes.

Dans ces temps d'effroi, les hymnes dûrent être animées par l'imagination et respirer l'enthousiasme; car l'homme, aux prises avec la nature, conçoit des idées plus grandes par la vue de sa faiblesse même; alors tout s'exagère à ses yeux; ses expressions s'élèvent avec ses idées, il peint tout avec force, il emprunte de toute la nature des images pour louer celui à qui la nature est soumise. Son style est quelquefois mystérieux comme l'être à qui il parle; son oreille même cherche dans les sons une harmonie inconnue; et comme pour donner une habitation à la divinité, il a élevé des colonnes, exhaussé des voûtes, dessiné des portiques; comme pour la représenter, il a agrandi les proportions et cherché à faire une figure imposante; comme pour en approcher dans les jours de fêtes, il a substitué à la marche ordinaire, des mouvemens cadencés

et des pas en mesure ; ainsi, pour la louer, il cherche, pour ainsi dire, à perfectionner la parole ; et joignant la poésie à la musique, il se crée un langage distingué en tout du langage commun.

Mais comment l'esprit humain osa-t-il concevoir le projet de louer Dieu? L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme : l'orgueil les sépare, la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune ?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage! Et à l'autre extrêmité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel : Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux! tandis que, vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante au près de ses volcans : Je t'adore et te loue, ô être puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de là, roules tes feux parmi nos neiges et nos

glaces! Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent, pour ainsi dire, la teinte du climat; et une nature, ou sauvage, ou riante, influant, par les sensations, sur les idées, y détermine les différens éloges qu'on fait de la divinité (1).

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des mystères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciseau de Phidias semblait faire descendre la divinité sur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avaient, aux yeux des habitans, quelque chose de divin, et où chaque loi de la nature était représentée par une divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des dieux qu'on adorait; mais la plupart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées, faits par les poëtes et les peintres; elles amusaient le peuple et révoltaient les sages.

Nous en avons quelques-unes attribuées à Homère. On sait que dans ses poëmes il a mieux célébré les héros que les dieux: ses hymnes sont du même ton; ce sont plutôt des monumens de la mythologie païenne, que des éloges religieux; mais on y retrouve quelquefois

(1) On voit qu'il ne s'agit ici que des peuples qui ne sont pas éclairés des lumières de la foi.

son pinceau et les charmes de la plus riante poésie.

Les hymnes de Callimaque offrent les mêmes beautés et les mêmes défauts; on y voit le génie esclave de la superstition, et des erreurs populaires chantées avec autant d'harmonie que de grâce.

Il ne nous reste rien des hymnes de Pindare, mais nous savons qu'elles étaient toutes consacrées à cet Apollon de Delphes, dont les oracles mettaient à contribution la crédulité des peuples et l'ambition des rois. Tandis que les poëtes et le peuple défiguraient ainsi la divinité en la célébrant, les initiés, dans leurs mystères, lui rendaient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Le ton de leurs hymnes est imposant, mais l'initié, en parlant à Dieu, semblait ne s'occuper que de ses propres besoins; il oubliait que des êtres faibles, en louant leur père commun, ne doivent pas se séparer du reste de la famille, et implorer des bienfaits qui ne soient que pour eux.

Si les Grecs nous ont laissé quelque chose d'auguste et de grand dans le genre des hymnes, il faut convenir que c'est celle du philosophe stoïcien nommé Cléanthe. Cette hymne, trop peu connue, annonce en même temps une imagination forte et une âme épurée de superstitions : elle est digne de la secte qui devait former un jour Epictète dans les fers, et les Antonins sur le trône. Je m'imagine que Cléan-

the, qui fut le second fondateur du portique, et qui, obligé de travailler de ses mains pour vivre, compta un roi parmi ses disciples, un jour, après leur avoir expliqué ses principes sur le système du monde et son auteur, tout à coup enflammé d'enthousiasme, se fit apporter une lyre, et chanta, en leur présence, cette hymne qui nous a été conservée par Stobée.

» O toi qui as plusieurs noms, mais dont la
» force est une et infinie, ô Jupiter ! premier
» des immortels, souverain de la nature, qui
» gouvernes tout, qui soumets tout à une loi,
» je te salue : car il est permis à l'homme de
» t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui
» rampe, tout ce qui existe de mortel sur la
» terre, nous naquîmes de toi, nous sommes
» de toi une faible image, je t'adresserai donc
» mes hymnes, et je ne cesserai de te chanter.
» Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui sem-
» ble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il
» obéit ; il marche, et se laisse en silence gou-
» verner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de
» tes lois, repose sous tes mains invincibles ; ar-
» dent, doué d'une vie immortelle, il frappe,
» et la nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit
» universel qui anime tout, et vit dans tous les
» êtres, tant, ô roi suprême, ton pouvoir est
» illimité et souverain ! Génie de la nature,
» dans les cieux, sur la terre, sur les mers,
» rien ne se fait, ne se produit sans toi, ex-
» cepté le mal qui sort du cœur du méchant.

» Par toi, la confusion devient de l'ordre; par
» toi, les élémens qui se combattent s'unissent.
» Par un heureux accord, tu fonds tellement
» ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il
» s'établit dans le tout une harmonie générale
» et éternelle : seuls parmi tous les êtres, les
» méchans rompent cette grande harmonie du
» monde. Malheureux ! ils cherchent le bon-
» heur, et ils n'aperçoivent point la loi uni-
» verselle qui en les éclairant, les rendrait
» tout à la fois bons et heureux; mais tous,
» s'écartant du beau et du juste, se précipitent
» chacun vers l'objet qui l'attire; ils courent
» à la renommée, à de vils trésors, à des plai-
» sirs qui, en les séduisant, les trompent. O
» Dieu qui verses tous les dons, Dieu à qui les
» orages et la foudre obéissent, écarte de
» l'homme cette erreur insensée; daigne éclai-
» rer son âme, attire-la jusqu'à cette raison
» éternelle qui te sert de guide et d'appui dans
» le gouvernement du monde, afin qu'honorés
» nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton
» tour, célébrant tes ouvrages par une hymne
» non interrompue, comme il convient à l'être
» faible et mortel; car ni l'habitant de la terre,
» ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand
» que de célébrer dans la justice, la raison
» sublime qui préside à la nature! »

Il est difficile, sans doute, de parler de Dieu avec plus de grandeur. Nous avons des hymnes des Romains, ou du moins quelques

morceaux dans leurs poëtes, qui nous en donnent une idée (1); mais nous n'avons rien de ce genre, qui nous peigne la divinité d'une manière éloquente et forte. Les hymnes qu'Horace fit pour les jeux séculaires de Rome, ont le mérite de la délicatesse et du goût; mais combien elles sont au-dessous du sujet! une fête établie pour la révolution des siècles, l'idée de la divinité pour qui tous les siècles ensemble ne sont qu'un moment, la faiblesse de l'homme que le temps entraîne, ses travaux qui lui survivent un instant pour tomber ensuite, les générations qui se succèdent et qui se perdent, les malheurs et les crimes qui avaient marqué dans Rome le siècle qui venait de s'écouler, les vœux pour le bonheur du siècle qui allait naître; il semble que toutes ces idées auraient dû fournir à un poëte tel qu'Horace, une hymne pleine de chaleur et d'éloquence; mais plus un peuple est civilisé, moins ces hymnes doivent avoir, et ont en effet d'enthousiasme. Ce sont les peuples nouveaux qui sont les plus frappés de la nature, et par conséquent de l'idée d'un créateur. A imagination égale, cette impression même est plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte

(1) Voyez une hymne à Bacchus dans Ovide; l'hymne à Hercule, dans Virgile, et plusieurs hymnes dans Horace. On peut y joindre le PERVIGILIUM VENERIS, qui probablement était une hymne qu'on chantait dans les fêtes de Vénus.

des villes, et l'on sent bien que cela doit être : dans les villes, on n'aperçoit, pour ainsi dire, que l'homme; partout l'homme y rencontre sa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'est l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du sein de la terre, les richesses qu'il a cherchées au-delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la société, des lois et des arts; mais dans les campagnes, l'homme disparaît, et la divinité seule se montre. C'est là que de toute part on rencontre les cieux; là, le spectacle du jour a quelque chose de plus imposant, et la nuit de plus terrible; là, le retour constant des saisons est marqué par de plus grands effets; l'œil, en découvrant autour de lui des espaces sans bornes, est plus frappé de l'étendue de l'univers, et de la main qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étaient presque tous des peuples pasteurs, et sur-tout les orientaux qui, habitant un plus beau climat, doivent plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'occident, et sur-tout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous par être des espèces de sauvages, enfermés dans des forêts et sous un ciel triste; ensuite nous avons été

tout à la fois corrompus et barbares par des circonstances singulières, et des mélanges de nations; enfin, nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que, dans ces trois époques, les éloges religieux ont dû être faibles et froids. Notre seul mérite, aujourd'hui, est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui semblerait devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

CHAPITRE III.

Des éloges chez tous les premiers peuples.

LA louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devait s'avilir un jour, mais elle commença par être juste : elle célébra des bienfaits, avant de flatter le pouvoir, ou d'honorer des crimes. La raison en est simple; dans ces premiers temps, l'homme, plus indépendant et plus fier, était plus près de l'égalité; la faiblesse et le besoin ne s'étaient point encore vendus à l'orgueil, et le maître, en enchaînant l'esclave, ne lui avait point encore dit : « Loue-moi, car je suis grand, et je daignerai te protéger, si tu me flattes. »

On sent qu'alors, pour être loué, il fallait des droits réels, et ces droits ne purent être

que des services rendus aux hommes. Ainsi, la découverte du feu, l'application de cet élément aux usages de la vie, l'art de forger les métaux, l'idée de fertiliser la terre en la remuant, la première et la grossière ébauche d'une charrue, voilà sans doute quels furent les premiers titres pour les éloges des nations; tout ce qui est vil aujourd'hui, commença par être grand. Les législateurs vinrent ensuite, et ils reçurent aussi des hommages; car les lois étaient un besoin pour le faible. Enfin, comme la société naissante avait différentes espèces d'ennemis, qu'il fallait faire reculer les bêtes féroces dans les déserts, qu'il fallait repousser les brigands ou les peuples armés, on célébra ceux qui, pour le repos de tous, sacrifiant le leur, se dévouèrent à combattre les lions, les tigres et les hommes.

Dans ces temps d'une grossièreté simple, on loua les bienfaiteurs de l'humanité, même de leur vivant. L'orgueil n'avait point encore éveillé l'envie; l'homme sauvage admire, et ne calcule point avec art pour échapper à la reconnaissance. Cependant les héros dûrent recevoir de plus grands honneurs après leur mort, car on respecte toujours plus ce qu'on ne voit pas. Dans la suite même, quand il ne resta plus d'eux que leur nom et leurs bienfaits, et cet éclat de réputation qui agrandit tout, on en fit des dieux; alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges furent des hymnes.

Tout peuple, dès sa naissance, eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes célébraient par des chants les grandes actions et les grands hommes. La Grèce était encore loin d'être le pays d'Homère et de Platon, lorsque déjà elle avait adopté ou créé cet usage. Nous verrons la même coutume chez les premiers Romains; enfin, chez tous les peuples celtiques, la même institution régna plusieurs siècles. Les druides étaient les philosophes et les prêtres de la nation; les bardes étaient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçait au centre des armées : « Viens nous voir combattre et » mourir, et tu nous chanteras. » Et le guerrier qui tombait percé de coups, tournait ses regards mourans vers le poëte qui était chargé de l'immortaliser. Ces chants ou ces éloges étaient la principale ambition de ces peuples; c'était un malheur de mourir sans les avoir obtenus, et l'on croyait qu'alors ces ombres guerrières apparaissaient aux yeux du barde pour solliciter ses chants, ou qu'il était averti par le bruit de la harpe, qui retentissait seule et à travers le silence de la nuit.

Ces chants se conservaient par la mémoire, et passaient d'âge en âge; on les répétait dans les familles, on les chantait dans les fêtes; la veille des batailles, ils servaient de prélude aux combats; ils animaient le guerrier et servaient de consolation aux vieillards; le héros qui ne pouvait plus combattre, assis sous le chêne,

entendait chanter les exploits de sa jeunesse, et il était entouré de ses fils et de ses petits-fils qui, appuyés sur leur lance, écoutaient en pleurant les actions de leurs pères.

On ne peut concevoir l'influence que ces panégyriques guerriers avaient sur ces peuples. Ils leur inspiraient un enthousiasme de valeur, qui, plusieurs siècles de suite, leur servit de barrière contre les tyrans. C'est par eux que la Germanie, la Gaule et l'Angleterre se défendirent si long-temps contre les Romains. Ces chants conservèrent, dans le nord de l'Ecosse, un sentiment de liberté et une indépendance qui a subsisté jusqu'aujourd'hui. Enfin, lorsqu'au neuvième siècle, Edouard I.er voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir l'asservir qu'en faisant massacrer tous les bardes; mais en les faisant périr, il ne put anéantir leurs chansons, qui perpétuèrent dans ces montagnes tout ce que les conquérans redoutent, le courage et l'horreur de la servitude.

On a rassemblé depuis peu, en Angleterre, plusieurs de ces monumens qui s'étaient conservés dans le nord de l'Ecosse, et ils sont connus en France sous le titre de *poésies erses*. On y trouve une imagination plus forte qu'étendue, peu d'art, peu de liaison, nulle idée générale, nul de ces sentimens qui tiennent au progrès de l'esprit, et qui sont les résultats d'une âme exercée et d'une réflexion

ne ; mais il y règne d'autres beautés, le fanatisme de la valeur, une âme nourrie de toutes les grandes images de la nature, une espèce de grandeur sauvage, semblable à celle des forêts et des montagnes qu'habitaient ces peuples, et sur-tout une teinte de mélancolie tour à tour profonde et douce, telle que devaient l'avoir des hommes qui menaient souvent une vie solitaire et errante, et qui, ayant une âme plus susceptible de sentiment que d'analyse, conversaient avec la nature aux bords des lacs, sur les mers et dans les bois, attachant des idées superstitieuses aux tempêtes et au bruit des vents, trouvant tout inculte et ne polissant rien, peu attachés à la vie, bravant la mort, occupés des siècles qui s'étaient écoulés avant eux, et croyant voir sans cesse les images de leurs ancêtres, ou dans les nuages qu'ils contemplaient, ou dans les pierres grises qui, au milieu des bruyères, marquaient les tombeaux, et sur lesquels le chasseur fatigué se reposait souvent.

On sent assez quel doit être le caractère des ouvrages d'un pareil peuple ; mais ce qui étonne, c'est que déjà on y trouve l'art d'opposer les idées douces aux idées terribles, et de placer presque partout l'image de l'amour à côté de celle de la guerre ; peut-être ce qui nous paraît un art, n'était que l'expression naturelle des mœurs de ces peuples. On sait que les Huns, les Goths, les Germains et les Bretons étaient

entièrement asservis à leurs femmes. Chez les peuples pasteurs et à demi-sauvages, l'amour devait se mêler à toutes les idées, et même à celles de là guerre, parce que les femmes y étaient des objets de conquête. Il ne faut donc pas s'étonner si, parmi tous ces éloges guerriers, il n'y en a aucun où l'on ne trouve des femmes à côté des héros, et presque partout le contraste ou l'union de l'amour et des combats.

Les Germains eurent, comme les Ecossais et les Bretons, leurs éloges composés par leurs bardes, et ils les conservaient de même : plusieurs subsistaient encore du temps de Charlemagne. Ce prince qui, au milieu d'une vie agitée, et occupé sans cesse de législation et de conquêtes, trouvait encore du temps pour aimer les arts, fit rassembler tous ces ouvrages, et les fit traduire en vers dans la langue des anciens Romains. Tant qu'il vécut, ces monumens restèrent; mais à sa mort on les vendit, et une collection qui avait coûté tant de soins, se trouva encore dispersée. Un pareil trait nous donne l'idée d'un siècle et des barbares au milieu desquels la nature avait jeté un grand homme (1).

(1) Il y a poutrant apparence que ces monumens si curieux ne sont point anéantis. Albert Krantz et Jean Aventin, deux historiens qui écrivaient au commencement du seizième siècle, citent d'anciennes chansons des bardes, qu'ils prétendent avoir trouvées dans des couvens d'Allemagne. Ainsi, peut-être, les éloges d'Armenius et de ces fameux Germains sont ensevelis aujourd'hui dans quelqu'Abbaye bâtie dans les mêmes forêts où les Germains combattirent autrefois pour leur liberté. Il est probable que cette découverte se fera un jour.

Si de la Germanie nous remontons vers le nord et chez les Scandinaves, nous retrouvons le même usage. Les peuples qui brûlèrent Rome avaient des prétentions à la gloire ; chez eux les scaldes chantaient les héros ; souvent même ils gravaient ces chants et ces éloges, ou dans les forêts, ou en pleine campagne, et l'on en trouve encore aujourd'hui sur les rochers du nord. Les Danois qui, sous le nom de Normands, ravagèrent la moitié de l'Europe, et mirent deux fois le siège devant Paris, en s'embarquant pour aller exercer leur métier de conquérans ou de pirates, ne manquaient jamais de mettre dans leurs vaisseaux, avec leurs provisions, leurs armes et leurs tonneaux de bière, quelques scaldes ou poëtes pour chanter leurs succès.

Nous avons encore aujourd'hui quelques-uns de ces chants ; on se doute bien qu'ils sont barbares comme les héros qu'ils célèbrent ; mais à travers le désordre des idées, il y régne une éloquence fière et sauvage, et jamais peut-être le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple. Tel est sur-tout l'ouvrage d'un de ces Scandinaves, qui, au neuvième siècle, fut en même temps roi, guerrier, poëte et pirate, et qui, pris en Angleterre, les armes à la main, condamné à mourir dans une prison pleine de serpens, chanta lui-même son éloge funèbre.

Après avoir raconté tous ses exploits, il s'écrie : « Quelle est la destinée d'un homme

» vaillant, si ce n'est de mourir dans les com-
» bats ? celui qui n'est jamais blessé, est-il
» digne de vivre ? Il traîne une vie ennuyeuse,
» et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.
» Quand les épées se heurtent, le devoir du
» guerrier est de se présenter contre le guerrier.
» J'honore l'homme qui ne recule pas devant
» un homme ; c'est la gloire de celui qui a du
» courage ; et qui veut inspirer de l'amour à
» une femme, doit être prompt et hardi dans
» les batailles.... Non, dans le palais du puis-
» sant Odin, l'homme brave ne gémit point
» sur sa mort. Je ne vais point vers Odin avec
» la voix du désespoir. Oh ! comme tous mes
» enfans courraient à la guerre, s'ils savaient
» le malheur de leur père, qu'une multitude
» de serpens déchire ! J'ai donné à mes enfans
» une mère qui a mis du courage dans leur
» sein..... Mes derniers instans approchent. La
» lente morsure des serpens me donne une
» mort cruelle. En voici un qui s'entrelace au-
« tour de mon cœur ; j'espère que l'épée de
» mes enfans sera teinte du sang de mon en-
» nemi. Mes enfans ! leur front rougira de co-
» lère, et ils ne demeureront point assis dans
» le repos. J'ai cinquante et une fois élevé l'é-
» tendard des batailles ; j'ai appris dans ma
» jeunesse à teindre une épée de sang ; mon
» espérance était alors qu'aucun roi, parmi
» les hommes, ne serait plus vaillant que moi.
« N'entends-je pas les déesses de la mort qui

» m'appellent ? Je vous suis. Je serais un lâche, » si je m'affligeais de mourir. Il est temps de » finir mes chants; les déesses m'invitent, elles » s'avancent; Odin, de son palais, les a en- » voyées vers moi; je serai assis sur un siége » élevé, et les déesses de la mort me verseront » le breuvage immortel. C'en est fait; les heu- » res de ma vie sont écoulées : je vais sourire » en mourant. »

On peut juger, par ce morceau, quelle était la mythologie, le caractère et le tour d'imagination de ces peuples, plus connus jusqu'à présent par leur férocité que par leur génie; mais ce qui mérite d'être observé, c'est que la plupart des scaldes ou chantres du nord étaient islandais. Ces insulaires avaient la plus grande réputation; ils étaient accueillis chez les rois et conservaient le souvenir de tout ce qui se faisait de grand dans le nord. Ainsi, une île qui n'est aujourd'hui qu'un amas de rochers brisés ou noircis par les volcans, et à travers lesquels on voit, de distance en distance, des cabanes et des troupeaux, quand tout le reste de l'Europe était barbare, a produit une foule de poëtes. Aujourd'hui les Islandais sont encore distingués par leur esprit, mais ils ne chantent plus : ils chassent l'ours et le renard, au lieu de célébrer les héros.

L'Amérique eut les mêmes usages que notre ancienne Europe. Au Mexique, au Pérou, au Brésil, au Canada, et jusque dans des pays où

les peuples ignoraient l'usage du feu (1), on a trouvé des espèces de poëmes destinés à célébrer des espèces de grands hommes. Ainsi partout l'intérêt public a dicté les éloges ; chaque nation a loué ce qui était utile à ses besoins ou à ses plaisirs ; on a loué la piraterie chez les Scandinaves, le brigandage chez les Huns, le fanatisme chez les Arabes, les vertus douces et les talens chez les peuples civilisés, la chasse ou la pêche chez les sauvages, la navigation chez les habitans des îles ; mais il y a une qualité qui partout a toujours été également louée, c'est celle qui a créé toutes les révolutions, qui bouleverse tout, qui assujétit tout, qui soutient les lois et qui les combat, qui fonde les empires et qui les détruit, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui l'univers et les panégyristes seront éternellement prosternés, la force.

CHAPITRE IV.

Des éloges funèbres chez les Égyptiens.

Nous avons vu l'origine des éloges chez presque toutes les nations ; je voudrais maintenant suivre leurs différentes formes chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. A la tête de ces pays civilisés, je vois d'abord l'ancienne

(1) Iles Marianes.

Egypte, pays de superstition et de sagesse, fameux par ses monumens et par ses lois, et qui a été en même temps le berceau des arts, des sciences et des mystères. On sait que ce pays est un de ceux qui a eu le plus d'influence sur le reste du monde; il fut l'école d'Orphée et d'Homère, de Pythagore et de Platon, de Solon et de Lycurgue. Il donna ses obélisques à Rome, ses lois à la Grèce, ses institutions religieuses à une partie de l'Orient, ses colonies et ses usages à plusieurs pays de l'Asie et de l'Europe; il n'eut presque sur tout que des idées vastes; ses ruines même nous étonnent, et ses pyramides, qui subsistent depuis quatre mille ans, semblent faire toucher le voyageur aux premiers siècles du monde.

C'est dans ce pays que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire; elles le suivent jusqu'au bord du tombeau: là elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Egypte eurent, les premiers, l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne serait plus; ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparaît, et qu'elle porte à travers les siècles la renommée et le mépris; ils soumirent donc l'opinion à la loi: alors la loi atteignit l'homme au fond de la tombe, et l'on

redouta quelque chose sur la terre, même au delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture; sur les bords de ce lac on arrêtait le mort: « Qui que tu » sois, rends compte à la patrie de tes actions. » Qu'as-tu fait du temps et de la vie? La loi » t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te » juge. » Alors il comparaissait sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là se dévoilaient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avait étouffés pendant sa vie; là, celui dont on avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois, était condamné: la peine était l'infamie; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public; l'honneur de le prononcer était réservé aux parens. On assemblait la famille; les enfans venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père; le peuple s'y rendait en foule: le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste; à l'aspect de sa cendre, on rappelait les lieux, les momens et les jours où il avait fait des actions vertueuses;

on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes ; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le Dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer ; enfin, en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disait pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément, et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressemblait beaucoup à celle de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étaient accordés à la vertu, non à la dignité ; le laboureur et l'artisan y avaient droit comme le souverain. Ce n'était donc point alors une cérémonie vaine, où un orateur que personne ne croyait, venait parler de vertus qu'il ne croyait pas davantage, tâchait de se passionner un instant, pour ce qui était quelquefois l'objet du mépris public et du sien, en entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattait longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivans. Alors on ne louait pas

l'humanité d'un général qui avait été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avait vendu les lois : tout était simple et vrai. Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons par l'histoire, que plusieurs des rois d'Egypte, qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes était mort, et que le peuple était assemblé, il paraissait alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venait en habits de deuil, et disait : « Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant : ô juges ! vengez-nous. » Un autre : « Il m'a ravi ma liberté, et j'étais innocent ; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. » Des malheureux en lambeaux, disaient : « Nous avons été arrachés de nos maisons pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes ; » et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écriaient tous ensemble ; « Il a causé la mort

de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui ont tous péri dans une guerre injuste; ô juges! en prononçant sur lui, songez à leur sang. » Ainsi, aux pieds de ce tribunal de l'Egypte, retentissaient les plaintes des malheureux : mais il manquait quelque chose à la justice; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi, lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avait cessé de vivre, et que les prêtres récitaient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêlaient aux éloges; chacun bénissait sa mémoire, et on l'accompagnait en pleurant, vers la pyramide où il devait éternellement reposer....

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus, et il n'y a, dans aucun pays du monde, des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

CHAPITRE V.

Des Grecs, et de leurs éloges funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats.

Des Égyptiens, les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnait un caractère enthousiaste et sensible; la liberté élevait leur âme; l'égalité des citoyens leur faisait mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges, et de décider des affaires de l'état, leur défendait de se mépriser eux-mêmes; les arts vils, abandonnés à des mains esclaves, les empêchaient de se flétrir sous les travaux; les exercices et les jeux les donnaient continuellement en spectacle les uns aux autres; la multitude des petits états établissait des rivalités d'honneur entre les peuples; enfin, les grands intérêts et les victoires leur donnaient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats où des millions de Perses avaient été vaincus par des hommes libres, y avait-il un Grec dont l'âme ne fût plus

sensible et plus grande ? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière ; ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations ; les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talens, au génie même ; des rois venant se mêler parmi les combattans, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourant de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie à jamais distinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle était la sensibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourrissaient encore ce sentiment, en ne donnant jamais de récompense qui pût avilir les âmes. On ne rabaissait pas les talens ou les vertus, jusqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendait à la gloire, et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inscriptions, des vases, des statues, voilà ce qui récompensait et faisait naître les grands hommes. Je me représente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes : « Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues ? adore-les : ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir que de trahir des citoyens qui voulaient

rendre la liberté à l'état. Chacun de ces tableaux que tu vois est une récompense. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce ; mais aussi il a obtenu ce prix de sa victoire. » — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardait ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappait et coulait le long de ses joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle : bientôt il sera grand, puisqu'il verse de si nobles larmes. — Ils sortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque distance ils trouvent Marathon : ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils ! lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois* ; et ils redescendent à travers les rochers en silence. Ils continuent leur course ; ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monumens. D'abord se présente à eux un trophée, plus

loin un mausolée en bronze, et près de là un autel au dieu de la Liberté. — Cette ville est Platée. C'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avaient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux, et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que, dans ce moment même, Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux; on sait que lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine que, dans ce moment, le père devait approcher de son fils, et lui dire: « Tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore. »

Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvait partout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnait des leçons

aux citoyens. Partout le peuple reconnaissait les images de ses grands hommes; et sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnées d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poëtes, qui tous peignaient, modelaient, célébraient ou chantaient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique qui étaient animées du même esprit; les Grecs victorieux et libres ne voyaient, ne sentaient, ne respiraient partout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité.

Il n'est pas étonnant que chez un pareil peuple l'usage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique était liée à la religion, on se proposait surtout de faire régner la morale dans toutes les classes de citoyens; dans la Grèce, composée de républiques libres et guerrières, on s'attachait à élever les âmes, et à nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainsi les éloges funèbres n'étaient accordés au nom de l'état, qu'à ceux qui étaient morts pour l'état.

D'abord, on frappait les yeux par un appareil imposant et auguste; car, chez tous les peuples, la première éloquence est celle qui parle aux sens. On dressait une tente où étaient

portés les ossemens des guerriers ; là, ils demeuraient trois jours exposés à la vénération publique. Le peuple y accourait en foule ; il jetait sur ces ossemens des couronnes de fleurs, de l'encens et des parfums. Le troisième jour, on mettait les restes de ces braves citoyens sur des chars, ornés de branches de cyprès, la pompe s'avançait au son des instrumens, jusqu'au lieu de la sépulture. Cette enceinte était regardée comme un temple consacré à la valeur.

Les derniers devoirs rendus, l'orateur montait sur la tribune, et prononçait l'éloge funèbre. Nous avons encore trois de ces discours ; l'un est de ce Périclès, qui fut tout à la fois capitaine et orateur, élève d'Anaxagore, amant d'Aspasie, redoutable à la Grèce et corrupteur d'Athènes. On sait qu'il enivra le premier les Athéniens de spectacles et de fêtes, et leur donna des vices pour les gouverner ; mais ce fut son éloquence qui le rendit quarante ans monarque d'une république. Je le renverse en luttant, disait un de ses rivaux ; mais lors même qu'il est à terre, il prouve aux Athéniens qu'il n'est pas tombé, et les Athéniens le croient. Ce fut après la guerre de Samos, où il avait lui-même commandé et remporté plusieurs victoires, qu'il prononça cet éloge funèbre. Je vais tâcher d'en donner une idée ; mais il faut se souvenir que ce n'est ici qu'un extrait, c'est-à-dire une copie faible et par lambeaux, dans une langue qui n'a ni la ri-

chesse et l'harmonie de la langue grecque, ni la mélodie des accens, ni l'heureuse composition des mots, ni cette foule de liaisons qui enchaînent les idées, ni cette liberté des inversions qui met tant de variété dans la marche, et qui permet à la langue de suivre avec souplesse, et de dessiner, pour ainsi dire, tous les mouvemens de l'âme et des passions. Je ferai comme ces peintres qui, ne pouvant transporter avec eux un antique pour le faire admirer, en crayonnent rapidement les contours et les principaux traits: presque tout le mérite de la figure échappe; mais on connaît du moins les mouvemens et l'attitude.

Périclès commence par faire un magnifique éloge d'Athènes. Il vante la liberté dont on y jouit, et la gloire immortelle qu'elle s'est acquise en sauvant plusieurs fois la Grèce. « Citoyens, c'est pour cette patrie que sont morts » les guerriers que vous venez d'ensevelir; » quand vous contemplerez sa grandeur, songez que c'est à leur sang que vous la devez. » En donnant leur vie pour l'état, ils ont mérité la plus honorable des sépultures: je ne » parle pas de celle où reposent leurs ossemens; la gloire des grands hommes n'est » pas renfermée sous le marbre qui les couvre: » la terre entière est leur mausolée; leur nom » vit dans toutes les âmes: c'est là que leur » mémoire habite éternellement, au lieu que » les tombeaux élevés de la main des hom-

» mes, sont détruits par le temps. Imitez donc » ces braves citoyens. Pensez, à leur exem- » ple, que le bonheur est la liberté, et que » la liberté est dans la grandeur de l'âme. » Il s'adresse ensuite aux pères de ces guerriers. « Je ne cherche point à vous consoler, dit- » il : vos enfans ne sont-ils pas morts avec » courage ? Ne préférez-vous point, comme » eux, un trépas honorable à une vie qui se- » rait ou obscure, ou honteuse ? » Il exhorte les pères qui sont encore dans la force de l'âge, à donner de nouveaux défenseurs à l'état. Il anime et console ceux qui, affaiblis par la vieillesse, n'ont plus l'espérance de revivre dans leur postérité. « Non, votre maison n'est » pas solitaire : vos enfans ne sont plus, mais » leur gloire y habite avec vous : elle répan- » dra son éclat sur vos derniers jours. » Ensuite, adressant la parole aux frères et aux enfans des morts : « Une grande carrière vous » est ouverte, dit-il : vous avez l'exemple de » vos pères et de vos frères, mais ne vous flat- » tez pas d'atteindre à leur renommée ; car » tant que l'homme est vivant, il a des ri- » vaux, et la haine qui le poursuit cherche » sans cesse à lui arracher sa gloire : mais on » rend justice à celui qui n'est plus. La mort » seule fait disparaître l'envie, et donne leur » place à ceux qui ont été grands. »

Ce discours de Périclès, qu'il faut voir tout entier dans Thucydide, fit tant d'effet, que

les mères et les femmes des guerriers coururent l'embrasser avec transport, quand il descendit de la tribune, et le reconduisirent en triomphe, en chargeant sa tête de fleurs. Tel était le pouvoir de l'éloquence sur ces âmes sensibles, et la vigueur du caractère qui, chez les femmes même, faisait préférer la gloire à la vie.

Le second discours de ce genre que nous ayons, est de Démosthène. Son nom rappelle encore aujourd'hui de grandes idées, les idées de patrie, de courage et d'éloquence. On sait que, seul et sans secours, il fit trembler Philippe, qu'il combattit successivement trois oppresseurs, que dans l'exil même il fut plus grand que ses concitoyens n'étaient ingrats; qu'il pensa, parla, vécut toujours pour la liberté de son pays, et travailla quarante années à ranimer la fierté d'un peuple devenu, par sa mollesse, le complice de ses tyrans. Peut-être eut-il le tort de Caton, peut-être fut-il trop grand pour sa patrie et pour son siècle. Son caractère ardent voulut donner à ses concitoyens un mouvement qu'ils n'étaient pas en état de suivre: leurs âmes, qui avaient perdu l'habitude des grandes choses, n'avaient plus que de l'imagination pour les sentir. Il prit en eux le courage d'un moment pour de la vertu, et les précipitant dans une guerre au-dessus de leurs forces, il détruisit le dernier rempart d'Athènes, le respect qu'inspi-

rait un grand nom. Il les perdit, en apprenant à leur tyran et à eux-mêmes le secret de leur faiblesse.

L'époque de ce malheur fut la bataille de Chéronée. On n'ignore point qu'elle fut livrée par les conseils de Démosthène, et qu'elle fut perdue. Dans une ville divisée en factions, et dont la moitié, corrompue par l'or de Philippe, se précipitait au-devant de ses fers, on ne manqua pas une si belle occasion de déclamer contre un grand homme. Démosthène fut accusé par l'envie, mais absous par le peuple. Les Athéniens oublièrent ce qu'il y avait de malheureux dans l'événement, pour ne voir que ce qu'il y avait de grand dans le conseil. On lui accorda même l'honneur de louer les guerriers morts dans cette bataille. Il faut avouer que ce discours n'est pas digne de la réputation de l'orateur. Ce n'est point là que se trouve ce beau mouvement si connu, et qui a rapport à la même bataille : « Non, citoyens, non, en combat- » tant Philippe, vous n'avez poit fait de faute ; » j'en jure par les mânes de ces grands hom- » mes qui ont combattu pour la même cause » aux plaines de Marathon. » Son éloge funèbre n'a presque ni élévation, ni chaleur, on lui fit même un crime de l'avoir prononcé. Malheureusement il s'était trouvé à cette bataille, et il avait été entraîné dans la fuite par le reste des citoyens. Eschine, avec toute l'éloquence d'un ennemi et d'un rival, s'écrie, dans

le fameux discours qu'il prononça contre lui : « Comment, avec ces mêmes pieds qui ont si » lâchement quitté leur poste dans le combat, » as-tu osé monter sur la tribune, pour y louer » ces mêmes guerriers que tu as conduits à » la mort ? » Et ailleurs, il représente aux Athéniens que, s'ils accordent à Démosthène une couronne d'or, au moment où le héraut proclamera sur le théâtre cet honneur qui lui est rendu, les pères, les femmes et les enfans de tous ceux qui sont morts par sa faute à Chéronée, pousseront des cris d'indignation, et verseront des larmes, de ce que tant de braves guerriers sont morts sans vengeance, et que Démosthène, qui est leur assassin, reçoit cependant un honneur public en présence de toute la Grèce assemblée. Ce mouvement seul, il faut en convenir, vaut mieux que tout le discours que prononça Démosthène, après la bataille, en l'honneur des morts.

On ne peut faire un pas dans la Grèce, sans trouver de grands noms. Le troisième discours que nous avons à citer est de Platon ; il est renfermé dans un de ses dialogues, intitulé le *Ménexène*. Socrate apprend qu'on va choisir un orateur, pour faire l'éloge funèbre des guerriers morts cette année. Il demande sur qui pourra tomber le choix. On lui nomme deux orateurs. Alors il raconte qu'il était, la veille, chez Aspasie, et la conversation étant tombée sur le même sujet, cette femme, qui avait don-

né des leçons d'éloquence à Périclès, et qui alors en donnait à Socrate, se mit tout à coup à prononcer un éloge funèbre des guerriers, moitié fait sur-le-champ, moitié préparé. Ménexène est curieux de l'entendre, et Socrate, qui l'a retenu, a la complaisance de le répéter. Le discours est censé d'Aspasie, mais on aperçoit Platon caché derrière la courtisanne.

La fin est d'une grande beauté. L'orateur, après avoir loué les morts, s'adresse aux vivans, comme c'était l'usage, et surtout aux enfans de ceux qu'il vient de célébrer. Il les transporte au moment où leurs pères mouraient sur le champ de bataille. Il suppose que lui-même était alors présent, et qu'il a reçu le testament de mort de ces guerriers, et leurs dernières paroles pour ceux qui leur sont chers. Il faut lire tout ce morceau dans l'original même; je doute que l'on trouve rien chez les Grecs d'une éloquence plus noble. C'est là, surtout, que règne cet amour de la patrie, et cet enthousiasme républicain, qui caractérise presque tous les ouvrages de leurs orateurs. Les guerriers de la Grèce, après avoir lu ou entendu de pareils discours, devaient être plus enflammés que dans les pays où le soldat mercenaire, méprisé et payé, combat sans vertu, meurt sans gloire, essuie le dédain pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Au reste, il paraît que ce dernier discours ne fut pas prononcé. Platon, qui ne se mêla jamais des affaires publiques, ne parut point dans

Athènes au rang des sénateurs ; mais dans cet éloge funèbre, composé en l'honneur des guerriers, il voulut disputer le mérite de l'éloquence à Périclès, comme dans ses autres ouvrages, il lutte avec Pythagore pour la philosophie, avec Lycurgue et Solon pour la politique, avec Homère, pour l'imagination ; souvent sublime, et presque toujours poëte, orateur, philosophe et législateur.

CHAPITRE VI.

Des éloges des athlètes, et de quelques autres genres d'éloges chez les Grecs.

Nous venons de voir les guerriers mourant pour la patrie, loués pour la patrie ; c'était une institution politique et une dette de l'état. Quoique le sang des hommes n'ait pas toujours été fort respecté, nous concevons pourtant qu'il y ait eu des pays où on l'a honoré de quelques larmes ; on conçoit un peu moins les éloges prodigués aux athlètes : nous savons cependant que les vainqueurs des jeux étaient célébrés par des chants publics. Les poëtes immortalisaient la patrie et les noms de ces hommes robustes ; et les concitoyens d'Homère et de Platon, d'Euripide et de Socrate, chantaient dans les assemblées et sous les portiques d'Athènes, des vers destinés à célébrer la souplesse ou la force des muscles d'un lutteur. Quelqu'éloignés que

ces éloges soient de nos mœurs, il est pourtant aisé d'en rendre raison. L'univers a changé; arts, sciences, travaux, instrumens, guerres, tout est perfectionné, ou du moins tout a pris une forme différente; la vigueur du corps n'est plus rien, l'intelligence a trouvé l'art de se passer de la force. Avec la foule des instrumens qu'il a créés, l'homme sépare et façonne sans peine les bois, les métaux et les pierres; avec les cabestans, le levier et les roues, il soulève et transporte des fardeaux immenses; avec le secours de l'eau, il communique un mouvement perpétuel et rapide à de vastes machines; avec le secours de l'air, il fait moudre ses grains et mouvoir ses vaisseaux; avec le secours du feu, il fait monter l'eau dans ses pompes, sépare les rochers, creuse les mines. Ainsi on est parvenu à vaincre et à assujétir la nature par les forces de la nature même. En affaiblissant les résistances, en augmentant les vitesses, partout on produit de grands effets par de petits moyens. L'invention de la poudre, c'est-à-dire, l'application de l'air et du feu aux combats, a rendu de même la force inutile pour attaquer ou pour défendre. Les armées, aujourd'hui, sont de grandes machines, dont toutes les parties se meuvent ensemble, et renversées tout à la fois, ou percées, mutilées et divisées par le feu. Les hommes s'envoient mutuellement la mort sans se joindre; on peut la prévoir, on ne peut l'éviter. Une force unique et

terrible, distribuant au hasard les dangers, égale le fort au faible, et le courageux au lâche; l'art même plus perfectionné décide presque toujours la victoire par les postes : le génie d'un homme rend inutiles les bras de cent mille hommes.

On sent que presque rien de tout cela n'était chez les anciens; l'homme n'avait pas encore eu le temps de rassembler autour de lui tant de machines; il n'avait que lui-même à opposer à la nature, aux travaux, aux dangers. Dans les batailles, c'était presque toujours une lutte d'homme à homme; tout guerrier était chargé de sa propre défense; aujourd'hui, chaque force se mêle et se confond dans la masse générale des forces; alors chaque force était isolée, et ne protégeait qu'elle-même. On devait donc attacher un grand prix à la vigueur. De-là tous ces jeux et l'importance qu'on y mettait. Que parlons-nous de jeux ? C'était là que les Grecs apprenaient à vaincre les Perses; là ils apprenaient à mesurer le danger, à le prévoir, à user tour à tour de force et d'adresse, à terrasser, à se relever, à lancer des poids énormes, à franchir des barrières, à parcourir rapidement de vastes espaces, à supporter les impressions de l'air, l'ardeur du soleil, les longs travaux, à voir couler leur sueur avec leur sang; enfin, à préférer la fatigue à la mollesse, et l'honneur à la vie. Leurs gymnases étaient pour eux les apprentissages de Marathon et de Platée. A

Rome, sans avoir les mêmes institutions, on fortifiait de même les corps par l'exercice : la course, la lutte, le disque, la danse militaire, le Tibre à traverser à la nage, étaient l'amusement de tous les Romains ; c'était sur le Champ-de-Mars que se formaient les conquérans de l'Afrique et de l'Asie. Au temps de la chevalerie en Europe, la jeune noblesse était obligée de subir des épreuves qui donnaient aux corps une vigueur inconnue aujourd'hui. En Amérique, on exerçait les jeunes gens, comme à Sparte, à vaincre la douleur ; et pour être admis à l'honneur de combattre et de porter les armes, il fallait donner les plus grandes preuves d'intrépidité et de force. Ainsi, avant l'invention de la poudre, c'est-à-dire, avant qu'on eût découvert l'art d'unir la mollesse au courage, et que la faiblesse fût parvenue à détruire sans effort et à triompher sans mouvement, la force du corps a été et a dû être en effet dans la plus grande estime sur toute la terre. Il faut donc pardonner aux Grecs les éloges de leurs athlètes. La Grèce, en louant la vigueur des muscles, louait l'instrument de ses victoires et les garans de sa liberté.

On n'ignore pas que toutes les odes de Pindare sont des éloges de ce genre, et je m'y arrêterai peu ; leur impétuosité, leurs écarts, leur désordre, et surtout les longs détours par lesquels il passe pour trouver ou fuir son sujet, tout cela est connu ; il semble que Pindare a

peur de rencontrer ses héros, et qu'il les chante, à condition de n'en point parler. Cependant il a passé sa vie à célébrer des athlètes, mais toujours plein d'enthousiasme pour la victoire et froid pour le vainqueur; à peu-près comme ces hommes qui, ayant le besoin ou l'intérêt de louer, admirent comme ils peuvent, méprisent la personne et flattent le rang.

Outre ces éloges chantés ou prononcés une fois, les Grecs avaient des espèces d'éloges périodiques ou anniversaires, en l'honneur des citoyens qui avaient fait quelqu'action extraordinaire, ou rendu de grands services à l'état. Ainsi à Sparte on prononçait tous les ans l'éloge de Léonidas sur son tombeau. Nous n'avons aucun de ces discours, mais nous ne pouvons douter qu'il y en eut quelquefois de très-éloquens. On raconte qu'un philosophe grec, arrivant par hasard à Smyrne le jour qu'on y célébrait la fête d'Homère, fut prié de prononcer son éloge. Il n'était pas préparé; mais, traversant en silence la foule du peuple, il se rendit au lieu où était la statue d'Homère; là, posant les deux mains sur la base, il rêva quelque temps profondément, puis comme inspiré par la statue du poëte, il parla tout à coup avec la plus grande éloquence. Sans doute à Sparte, la vue du tombeau de Léonidas, et cette fête consacrée à un héros, devait exciter le même enthousiasme chez l'orateur.

A Athènes, les chants de Callistrate célé-

braient tous les jours les deux héros qui avaient délivré la ville de la tyrannie des Pisistratides ; ces chants étaient dans la bouche de tous les citoyens ; et à la fin des repas, dans ces momens où l'on couvrait la table de fleurs, où les jeunes esclaves distribuaient des couronnes sur toutes les têtes, et où les vins délicieux de l'Archipel animaient déjà les convives, chacun prenant dans sa main des branches de myrthe, faisait une libation aux muses, et chantait l'hymne d'Harmodius et d'Aristogiton.

Périclès, ayant institué un prix de musique, voulut que, chaque année, le sujet du chant fût aussi les louanges de ces deux citoyens, et dans la suite on y ajouta le nom de Thrasybule, qui chassa les trente tyrans. Remarquons que, pour rendre hommage à ses libérateurs, le peuple d'Athènes avait choisi les fêtes de Minerve ; ce peuple généreux pensait que c'est honorer les dieux, que de louer ceux qui rendent la liberté aux hommes. C'est là encore que l'on voit le génie de ce peuple, qui mêlait à ses plaisirs même des leçons de grandeur. Là tous les arts étaient asservis à la politique ; et la musique même, qui ailleurs n'est destinée qu'à réveiller des idées douces et voluptueuses, ou à irriter une sensibilité vaine, célébrait dans Athènes les grandes actions et les héros.

CHAPITRE VII.

D'Isocrate et de ses éloges.

Tandis que les orateurs dans la tribune, les poëtes dans leurs vers, les musiciens dans leurs chants, célébraient publiquement les guerriers, les athlètes et les grands hommes, d'autres écrivains composaient, dans la retraite, des éloges qui étaient écrits et rarement prononcés. Il paraît que le premier qui travailla dans ce genre fut Isocrate; cet orateur, comme on sait, eut la plus grande réputation dans son siècle; il était digne d'avoir des talens, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnait l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître; et des hommes qui parlaient de vertus et de lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux, lorsqu'il n'était que sensible. Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école et y acquit des richesses immenses : le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince; mais

bientôt après, il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes; et comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe le plus adroit des conquérans et le plus politique des princes; aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant, car il ne put survivre à la bataille de Chéronée : voilà pour sa personne. A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur; nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta, parmi ses auditeurs, des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admirait; il fut loué par Socrate; Platon en en a fait un magnifique éloge; Cicéron l'appelle le père de l'éloquence; Quintilien le met au rang des grands écrivains; Denis d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'état : enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on

éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre; d'un autre côté Aristote n'en parlait qu'avec mépris : *Il est honteux de se taire*, disait-il, *lorsqu'Isocrate parle.* Faut-il penser qu'un grand homme connût l'envie ? et l'âme qui forma Alexandre eut-elle un sentiment bas ? ou bien un philosophe, qui était tout à la fois physicien, géomètre, naturaliste, politique, dialecticien; qui avait porté l'analyse dans toutes les opérations de l'esprit, assigné l'origine et la marche de nos idées, cherché dans les passions humaines toutes les règles de l'éloquence et du goût, et en qui le concours et l'union de toutes ces connaissances devaient former un esprit vaste et une imagination qui agrandissait tous les arts en réfléchissant leur lumière les uns sur les autres, ne devait-il pas en effet, avoir moins d'estime pour un orateur qui avait plus d'harmonie que d'idées, et pour un maître d'éloquence qui savait mieux les règles de l'art, que l'origine et le fondement des arts même et des règles ? Mais Aristote n'a pas été le seul à penser ainsi. Au siècle de César et d'Auguste, plusieurs romains célèbres ne goûtaient point du tout les ouvrages d'Isocrate, et sûrement Brutus était de ce nombre; au siècle de Trajan, Plutarque le peignait comme un orateur faible

et un citoyen inutile, qui passait sa vie à arranger des mots et compasser froidement des périodes; au siècle de Louis XIV, Fénélon le traitait encore plus mal; Isocrate, selon lui, n'est qu'un déclamateur oisif qui se tourmente pour des sens, avide de petites grâces et de faux ornemens, plein de mollesse dans son style, sans philosophie et sans force dans ses idées. Ainsi presque toutes les réputations sont des procès indécis qu'on perd d'un côté, et qu'on gagne de l'autre; l'un méprise, l'autre admire. Je me rappelle ce Français pendu en effigie à Paris, et dans le même temps ministre de France en Allemagne.

Pour lever ces contradictions, il faut avoir recours aux ouvrages même. Je ne parlerai ici que des éloges de cet orateur: ils sont au nombre de six.

Et d'abord, qui croirait que l'homme qui prit le deuil à la mort de Socrate, ait composé un éloge d'Hélène? Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est et ne peut être qu'un misérable abus de l'esprit. On y fait sérieusement la comparaison d'Hélène avec Hercule, à peu près comme Fontenelle dans ses dialogues, compare Alexandre et Phryné. Cette manière de chercher de petits rapports, qui étonnent l'esprit sans l'éclairer, n'a dû être approuvée dans aucun siècle. Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeaient ensemble des maux

de la guerre, en voyant passer Hélène auprès d'eux, cessent tout à coup de s'étonner, que l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont d'un rhéteur.

On trouve ensuite l'éloge de Busiris, Roi d'Egypte; c'est à peu près comme l'éloge de Domitien ou de Néron. Comment un écrivain est-il assez malheureux pour se dire à lui-même, de sang-froid : essayons de faire l'éloge d'un tyran ? Ce n'est pas qu'Isocrate ne blâme ce sujet; mais il le traite, dit-il, pour faire voir à un rhéteur qui l'avait manqué, comment il aurait dû le traiter lui-même. Il faut en vérité estimer bien peu l'art d'écrire et de parler aux hommes, pour donner de pareilles leçons.

Le troisième éloge est, pour l'exécution et le sujet, d'un mérite fort supérieur à celui-là; c'est l'éloge funèbre d'un roi, adressé à son fils : ce roi, grand homme assez obscur, se nommait Evagoras, et était souverain de l'île de Chypre. Ligué avec les Athéniens et les Perses, il contribua à abattre les Lacédémoniens, oppresseurs de la Grèce et tyrans d'Athènes. Il servit assez bien le roi de Perse pour mériter d'en être craint; et ayant essayé l'ingratitude et l'orgueil ordinaire aux grandes puissances contre les petites, il osa combattre le roi qu'il avait servi, et avec ses seules forces, soutint pendant dix ans les forces de l'Asie. Isocrate ajoute qu'il eut le talent de gouverner, qu'ayant lui les ha-

bitans de l'île de Chypre, entièrement séparés des Grecs, étaient tout à la fois efféminés et sauvages, ignorant également la guerre et les arts, et joignant la barbarie à la mollesse ; que ce roi leur donna, et le courage qui élève l'âme, et les arts qui l'adoucissent ; qu'il créa parmi eux un commerce et une marine, et de ces barbares voluptueux, fit tout à la fois des guerriers et des hommes instruits. C'est à la tête de ce discours qu'Isocrate se plaint que, de son temps, on aimait à louer des héros, qui peut être n'avaient jamais existé, tandis qu'on refusait quelques éloges à d'excellens citoyens avec qui on avait vécu. « Accoutumons, dit-il, les hom-» mes et l'envie à entendre louer ceux qui l'ont » mérité, et pardonnons aux grands hommes » d'avoir été nos contemporains. »

Le quatrième éloge, et en même temps le plus fameux discours d'Isocrate, est celui qui est intitulé le *Panégyrique*. On a prétendu qu'Isocrate avait été dix ans, et selon d'autres, quinze à le composer. Malheur à un ouvrage d'éloquence qui aurait coûté quinze ans ! Plus il serait travaillé, moins il serait lu. Quoi qu'il en soit, jamais peut-être orateur, dans aucun pays, ne traita un si beau sujet. Athènes et Lacédémone se disputaient l'empire de la Grèce ; elles se déchiraient pour commander, et la Perse profitait de leurs divisions pour les rendre esclaves. L'orateur entreprend de prouver, en faisant l'éloge d'Athènes, que c'est à

elle qu'appartient naturellement l'empire, et il exhorte les Grecs à s'unir tous ensemble, pour porter la guerre chez leurs communs ennemis. On a dit que c'était la lecture de ce discours qui avait décidé Alexandre à conquérir l'Asie. Je n'en crois rien ; celui qui pleurait enfant, en apprenant les conquêtes de son père, n'avait pas besoin d'une harangue pour renverser le trône de Darius. Il y a d'ailleurs certaines lectures analogues à des âmes de héros ; et pour un homme tel qu'Alexandre, il n'y avait d'écrivain qu'Homère.

Isocrate, dans une vieillesse avancée, composa un autre éloge, c'était le sien. Il avait quatre-vingt-deux ans, et depuis cinquante ans, peut-être, l'envie le poursuivait dans Athènes. Des sophistes qui avaient l'orgueil d'être ses rivaux, sans en avoir le droit, et qui s'indignaient d'une réputation qu'ils n'avaient pas, lui faisaient un crime de ses succès. Calomniateurs, parce qu'ils n'avaient pu réussir à être éloquens, ils l'accusaient en particulier, en public, dans les conversations, dans les tribunaux. Isocrate prit enfin le parti de répondre ; ce discours d'un vieillard qui, pour réfuter l'envie, fait la revue de ses pensées depuis quatre-vingts ans, et avant de descendre au tombeau, rend compte à la patrie et aux lois, de l'usage qu'il a fait de son éloquence, n'était pas moins susceptible de pathétique que de force ; mais l'ouvrage, avec des beautés, est

bien loin d'avoir ce caractère ; le sujet est grand, l'exécution est faible.

Enfin, à quatre-vingt-quatorze ans, il eut le courage de commencer un sixième et dernier éloge, et il le finit à quatre-vingt-dix-sept ans : c'est le *Panathénée*. On peut le regarder comme un adieu qu'il voulut faire à ses concitoyens, car c'est un second éloge d'Athènes. Sans cesse il y compare Lacédémone et sa patrie, il n'est pas nécessaire de dire à qui il donne la préférence ; l'ame de l'orateur n'était pas susceptible d'enthousiasme pour Sparte. Les arts et les plaisirs d'Athènes, un peuple facile, un caractère brillant, les grâces jointes à la valeur, la volupté mêlée quelquefois à l'héroïsme, de grands hommes populaires, des lois qui dirigeaient plus la nature qu'elles ne la forçaient ; enfin des vertus douces et des vices même tempérés par l'agrément, devaient plaire bien davantage à un genre d'esprit qui ordonnait tout, et préférait la grâce à la force. Au reste cet éloge, comme on s'en doute bien, porte le caractère de l'âge où il fut composé ; c'est l'abandon de l'âme dans un songe tranquille ; on voit se succéder lentement et doucement les mouvemens de l'orateur ; on voit les impressions arriver jusqu'à lui par des secousses insensibles, et ses idées ressemblent à ces lumières affaiblies et pâles qui se réfléchissent de loin, et conservent de la clarté sans chaleur.

Tels sont, à peu près, les éloges que nous avons d'Isocrate. Malgré le fanatisme des réputations, il faut convenir, de bonne foi, que l'effet qu'on éprouve en les lisant est bien au-dessous de l'ancienne célébrité de l'orateur.

Tâchons d'en trouver les raisons. D'abord, un des principaux mérites d'Isocrate, était l'harmonie : on sait combien les Grecs y étaient sensibles. Nés avec une prodigieuse délicatesse d'organes, leur âme s'ouvrait par tous les sens à des impressions vives et rapides ; la mélodie des sons excitait chez eux le même enthousiasme que la vue de la beauté ; la musique faisait partie de leurs institutions politiques et morales ; le courage même et la vertu s'inspiraient par les sons. Qu'on juge, chez un peuple ainsi organisé, combien devait être estimé un orateur qui, le premier, créa l'harmonie de la prose ! Pour nous, ce mérite est presqu'étranger ; nous sommes des Scythes qui voyageons, un bandeau sur les yeux, à travers les ruines de la Grèce.

Un autre grand mérite de cet orateur, c'étaient des finesses et des grâces de style ; or ces finesses et ces grâces tiennent ou à des idées, ou à des liaisons d'idées qui nous échappent ; elles supposent l'art de choisir précisément le mot qui correspond à une sensation, ou délicate ou fine ; d'exprimer une nuance de sentiment bien distincte de la nuance qui la précède ou

qui la suit ; d'indiquer par un mot un rapport, ou convenu ou réel, entre plusieurs objets ; de réveiller à la fois plusieurs idées qui se touchent. Il en est d'un peuple qui entend parfaitement une langue, et de l'orateur qui lui parle, comme de deux amis qui ont passé leur vie ensemble, et qui conversent ; les lieux, les temps, les souvenirs attachent pour eux, à chaque mot, une foule d'idées dont une seule est exprimée, et dont les autres se développent rapidement dans l'âme sensible. Admettez un tiers à cette conversation, il ne concevra point ce que ces mots ont de touchant, ni pourquoi ils excitent une émotion si tendre, et font peut-être verser les plus douces larmes : telle est l'image du différent effet que produisent les beautés accessoires et les finesses d'expression dans une langue vivante ou dans une langue morte ; plus un écrivain a de ce genre de beautés, plus il doit perdre.

Enfin, le philosophe attache par l'étendue et la profondeur des idées ; l'orateur ne peut attacher que par les passions fortes : l'effet des mouvemens doux et tranquilles se perd, et n'arrive à la postérité que comme le ressouvenir d'un songe à demi-effacé. Les passions seules raniment tout ; les passions traversent les siècles, et se communiquent, après des milliers d'années, sans s'affaiblir. L'homme a besoin d'orages ; il veut être agité : c'est pour cela que Démosthène a encore des admirateurs,

et qu'Isocrate n'en a plus. Je sens l'un ; il me poursuit, il me presse ; je vais lui répondre. L'autre me parle toujours de loin ; j'aperçois sans cesse deux mille ans entre lui et moi.

CHAPITRE VIII.

De Platon considéré comme panégyriste de Socrate.

Une ville grecque demanda une statue à un artiste célèbre, et lui laissa le choix du sujet. « Je ne ferai point un lutteur, dit-il, la Grèce compte assez d'athlètes, et je préfère la vertu à la force ; je ne ferai point un guerrier, ce mérite est commun : des milliers d'hommes, tous les ans, meurent pour leur patrie ; je ne ferai aucun de vos anciens tyrans, je briserais plutôt leurs images ; je pourrais représenter quelqu'un de vos dieux, mais vous en avez en foule dans vos temples ; et pour contempler la divinité, au défaut des statues, n'avez-vous pas les cieux ? » Alors le peuple l'interrompit : « Statuaire, que feras-tu donc ? — Ce qu'il y a jamais eu de plus rare sur la terre, un homme qui meurt pour la vérité : » et il fit Socrate mourant. Sans doute Platon, quand il composa ses dialogues, était frappé de la même admiration pour Socrate ; il avait été son disciple et son ami, il l'avait vu traîner dans les fers,

il avait vu la ciguë broyée par la main de l'envie, et le fanatisme prenant d'elle la coupe empoisonnée pour la présenter à son maître. Depuis, il avait été témoin des honneurs extraordinaires rendus à sa mémoire ; il avait vu les Athéniens, ce peuple léger, cruel et sensible, qui, tour à tour féroce et tendre, après l'avoir laissé périr, le vengeait ; il avait pu embrasser dans Athènes la statue de Socrate, élevée par ordre de l'état, et peut-être érigée sur la même place où on l'avait chargé de chaînes pour le conduire à la mort. Plein de l'admiration générale et de la sienne, il voulut aussi contribuer à la gloire de son maître, en l'éternisant ; et il consacra presque tous ses ouvrages à son éloge.

On peut dire que Socrate ne peut avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui ; on a souvent attaqué Platon comme philosophe, on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté ; il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les fonds qui représentent ses idées ; souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités : comme l'A-

pollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux : on dirait qu'il en a le langage ; son style ne s'élance point, ne s'arrête point; les idées s'enchaînent aux idées ; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent les discours, tout s'attire et se déploie ensemble ; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée, qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont tous les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour s'avancer au même but.

On sait que dans tous les ouvrages de Platon, c'est Socrate qui mène l'homme à la vérité, Socrate en même temps conserve son caractère et son génie ; partout il garde sa manière de raisonner, ses inductions, ses interrogations, ces espèces de piéges et de longs détours dans lesquels il enveloppait ses adversaires, pour les amener, malgré eux, à une vérité qu'ils combattaient. On peut donc regarder tous les dialogues de Platon ensemble, comme une espèce de drame composé en l'honneur de son maître. Socrate, dans chaque scène, prêche la morale ; et le dénoûment, c'est la ciguë.

Les trois dialogues qui forment ce dénoûment sont de véritables éloges sans en avoir le titre, et d'autant plus intéressans, qu'ils sont en action. On ne pourra pas juger dans un extrait, le style et l'éloquence de Platon ; mais on con-

naîtra, du moins, le caractère moral de Socrate, un des plus beaux qu'il y ait jamais eu, depuis que chez les peuples civilisés, on parle de vertu en commettant des crimes.

Le premier de ces trois discours est l'apologie. Qu'on se peigne un vieillard de soixante-dix ans, qui toujours a été vertueux et juste, paraissant dans les tribunaux pour la première fois; intrépide et simple devant ses juges, comme il l'était dans les actions ordinaires de sa vie, dédaignant l'artifice et les vains secours de l'éloquence, n'en connaissant d'autre que la vérité, et jurant de parler son langage jusqu'au dernier moment, priant ses juges avec l'autorité d'un vieillard et d'un homme de bien, d'examiner si ce qu'il va leur dire est juste ou ne l'est pas, parce que c'est là leur fonction, comme la sienne est de dire la vérité; parlant de ses accusateurs sans colère comme sans dédain, du reste tranquille sur son sort, qu'il soit condamné ou qu'il soit absous, abandonnant à Dieu le succès, et se justifiant pour obéir à la loi : tel paraît Socrate dans son début.

Sa réponse aux accusations est pleine de simplicité et de force; il parle comme l'innocence doit parler à la calomnie, et la sagesse à la superstition.

Il fait voir ensuite quelle est l'origine et la source des bruits répandus contre lui dans Athènes; c'est qu'il n'a pas respecté les faibles-

ses et les vices des hommes, et surtout de quelques hommes puissans : voilà son crime. S'il meurt, ce ne sont pas ses accusateurs qui causeront sa mort, ils ne sont que les instrumens de la haine ; ses meurtriers seront la calomnie et l'envie.

C'était la coutume que les accusés eussent recours aux prières et aux larmes ; ils faisaient paraître leurs enfans, leurs proches et leurs amis, pour obtenir par la compassion ce qu'ils n'auraient pas toujours obtenu par la justice. « Et moi aussi, dit Socrate, j'ai une famille, j'ai trois fils, dont l'un est sorti de l'enfance, et les deux autres ont encore besoin des secours de leur père ; je n'en ferai cependant paraître aucun pour vous attendrir, et ce n'est ni par mépris, ni par orgueil ; ces sentimens ne peuvent entrer dans le cœur de Socrate : mais la gloire de ses juges, la sienne, celle de la république lui défendent de donner un tel exemple, à son âge surtout, et avec le nom qu'il porte ; car, dit-il, que ce nom soit mérité ou ne le soit pas, on est persuadé que Socrate est au-dessus des hommes ordinaires. Un tel abaissement ne peut que déshonorer, et l'accusé qui se le permet et le juge qui le souffre. D'ailleurs, est-il permis, dit Socrate, de prier son juge ? il faut l'éclairer et non pas le fléchir ; le juge n'est point assis pour faire grâce, il est assis pour prononcer selon la loi. Hommes Athéniens, leur dit-il, n'exigez donc point de moi ce

qui n'est ni honnête, ni conforme à la sainteté et à la justice. Souvenez-vous de vos sermens.... et prononcez selon ce qui conviendra le plus à votre intérêt et au mien. »

Socrate s'arrête...... les juges se lèvent pour recueillir les voix, et il est condamné. Il reprend la parole avec le même calme : « Vous m'avez
» condamné, je vous le pardonne; je m'y atten-
» dais, et je suis même plus étonné qu'il y ait
» eu tant de suffrages pour m'absoudre..... O
» Athéniens! vous venez de fournir un sujet
» éternel à ceux qui voudront blâmer Athènes;
» on lui reprochera d'avoir fait mourir Socrate,
» qui était, dira-t-on, un sage; car, pour avoir
» droit de vous blâmer, on me donnera ce
» nom que je ne mérite pas; au lieu que, si
» vous aviez encore attendu quelque temps,
» je mourais sans qu'Athènes se déshonorât.
» Regardez mon âge; je ne tiens presque plus
» à la vie, et déjà je touchais à ma tombe. »

Socrate continue; il parle tranquillement à ses juges, il peint le plaisir qu'il aura de converser, dans un autre univers, avec les grands hommes de tous les temps, avec ceux qui ont été, comme lui, les victimes d'un jugement injuste; et il fait des vœux pour que ses enfans meurent un jour comme leur père, s'ils ont le bonheur d'importuner aussi les Anitus par leur vertu. Il finit par ces mots sublimes et simples : « Mais il est temps de nous en
» aller, moi pour mourir et vous pour vivre.

» De ces deux choses, quelle est la meilleure ?
» les dieux le savent, mais aucun homme ne
» le sait. »

Tel est ce premier discours de Platon, où il a développé l'âme de Socrate : il y règne une éloquence douce et noble, le courage de la vertu, le respect pour la divinité et pour soi-même. Socrate se justifie en conversant avec ses ennemis et avec les Athéniens : c'est l'homme sage qui montre la raison, et parle en paix à ceux qui la condamnent.

Au second discours, la scène change ; Socrate est dans la prison, et il dort. Criton approche, contemple le vieillard, et admire ce sommeil profond, il craint de le troubler, et il attend. Socrate s'éveille ; Criton lui annonce que c'est le lendemain qu'il est condamné à mourir. Comme il plaira aux dieux, dit Socrate. Alors son ami le conjure de vouloir bien se conserver lui-même ; il lui apprend qu'il a gagné les gardes, que tout est prêt, et qu'il ne tiendra qu'à lui de se dérober la nuit suivante à ses persécuteurs.

Socrate, avec la tranquillité d'un homme qui juge une cause qui lui est étrangère, examine s'il doit fuir ou rester. « Ami Criton,
» dit-il, il n'y a qu'une règle, la justice : tant
» que j'ai vécu, je lui ai obéi ; je suis encore
» le même. Mon sort est changé, mes prin-
» cipes ne le sont pas. Voyons, et si nous n'en
» trouvons pas de meilleurs, vous savez bien

» que je ne m'écarterai pas de ceux que j'ai
» toujours suivis ; non, quand tout un peu-
» ple me présenterait comme des spectres me-
» naçans la pauvreté, les chaînes et la mort. »
Alors il discute la question, et il examine s'il est permis de désobéir aux lois pour éviter la mort.

Tout à coup il personnifie les lois, et suppose qu'au moment même où il va mettre les pieds hors de la prison pour s'enfuir, les lois lui apparaissent et lui crient : « Socrate, que
» fais-tu ? ne sens-tu pas que dans ce moment tu
» anéantis, autant qu'il est en toi, et les lois
» et la patrie ? Penses-tu qu'une ville puisse
» subsister, si les jugemens publics n'y ont
» plus de force, si tout citoyen, à son gré,
» peut les enfreindre ?..... Eh quoi ! si, par
» un jugement injuste, la patrie t'offense
» as-tu droit de lui nuire ? Tu lui dois ta nais-
» sance, celle de ton père, le lien sacré qui a
» uni ton père à la femme qui t'a donné le jour;
» ton éducation, ta vie, ton âme, tout lui ap-
» partient ; tu es son fils et son esclave. Qu'elle
» arme contre toi des bourreaux, qu'elle te
» jette dans les fers, qu'elle t'envoie aux com-
» bats pour recevoir des blessures et mourir,
» ton devoir est d'obéir ; fuir ou quitter ton
» rang est un crime ; dans les tribunaux, dans
» les prisons, sur les champs de bataille, par-
» tout les ordres de la patrie sont sacrés, un
» citoyen qui se révolte contr'elle, est plus

» coupable qu'un fils armé contre son père..... »
Les lois continuent : « Il ferait beau entendre
» Socrate racontant sous quel déguisement ri-
» dicule il s'est enfui de sa prison ! Et si on
» lui demande comment déjà vieux, et n'ayant
» plus que peu de temps à passer sur la terre,
» cependant, par un lâche amour pour la vie,
» il a pu se résoudre à traîner les restes d'une
» vieillesse si honteuse, après avoir enfreint
» les lois de son pays, que répondra-t-il ?....
» O Socrate ! tu entendrais souvent des dis-
» cours qui te feraient rougir..... Est-ce pour
» tes enfans que tu voudrais vivre ? ..... Tes
» enfans ! et n'as-tu pas des amis ? Socrate,
» laisse-toi persuader et ne préfère ni tes enfans,
» ni ta vie, ni rien même à la justice. »

Criton cède ; il admire Socrate qui finit par lui dire : « Marchons par où Dieu nous conduit. »

Le troisième discours, beaucoup plus connu que les deux autres, est ce *Phédon* si fameux, qui contient le récit des derniers entretiens et de la mort de Socrate ; c'est un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité ; c'est celui que Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même, n'avait jamais pu lire sans verser des larmes ; c'est celui que Caton, prêt à mourir, relut deux fois pour s'affermir dans l'idée de l'immortalité. On ose dire que nul éloge, ni ancien, ni moderne, n'offre un tableau si grand. La mort d'un homme juste est un objet sublime par lui-même, mais si ce juste est opprimé,

si l'erreur traîne la vérité au supplice, si la vertu souffre la peine du crime; si, en mourant, elle n'a pour elle-même que dieu et quelques amis qui l'entourent, si cependant elle pardonne à la haine; si de l'enceinte obscure de la prison où elle meurt, ses regards se tournent avec tranquillité vers le ciel; si, prête à abandonner les hommes, elle emploie encore ses derniers momens à les instruire; si enfin, au moment où elle n'est plus, ce soit le crime qui l'a condamnée qui paraisse malheureux et non pas elle, alors je ne connais point d'objet plus grand dans la nature : et tel est le spectacle que nous présente Platon, en décrivant la mort de Socrate : il y joint tous ces détails qui donnent de l'intérêt à une mort célèbre, et qui en reçoivent à leur tour. Nous suivons Socrate de l'œil, nous ne perdons pas un de ses mouvemens, pas un de ses discours; nous le voyons quand on lui amène ses deux enfans, quand il donne les derniers ordres pour sa maison, quand il fait éloigner les femmes; quand ses amis mesurent avec effroi la course du soleil, qui bientôt va se cacher derrière les montagnes, et quand la coupe fatale arrive, et lorsqu'avant de la prendre, il fait sa prière au ciel pour demander un heureux voyage, et l'instant où il boit, et les cris de ses amis dans ce moment, et la douceur tranquille avec laquelle il leur reproche leur faiblesse, et sa promenade en attendant la mort, et le moment où il se con-

che sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir et la mort qui monte et le glace par degrés, et l'esclave qui lui touche les pieds que déjà il ne sent plus, et sa dernière parole, et son dernier, son éternel silence au milieu de ses amis qui restent seuls. Dans cette Athènes soumise aujourd'hui à la domination d'un peuple barbare, le voyageur curieux va encore visiter les ruines de quelque temple. Il s'arrête sur quelque colonne à demi-brisée. Pour moi, je voudrais qu'au lieu des ruines du temple de Minerve, le temps eût conservé la prison où est mort Socrate. Je voudrais que sur la pierre noire et brute on eût gravé : « Ici il prit la coupe ; là, il bénit l'esclave qui la lui portait; voici le lieu où il expira. » On irait en foule visiter ce monument sacré ; on n'y entrerait pas sans une sorte de respect religieux, et toute âme courageuse et forte, à ce spectacle, se sentirait encore plus élevée. Ainsi l'on nous dit qu'Alexandre fut ému sur la tombe d'Achille ; et César, maître de l'Egypte, contempla longtemps en silence et dans une rêverie profonde le tombeau d'Alexandre ; au lieu de ce monument qui a péri, nous avons du moins ceux de Platon qui seront immortels. Je me plais à penser que tous les juges qui avaient condamné Socrate, lurent du moins avant de mourir ces trois discours où il est représenté si vertueux et si grand. Juges qui condamnez les hommes, vous pouvez immoler un sage et flétrir un ins-

tant l'homme que la calomnie poursuit, le glaive est dans vos mains; vous frappez, mais l'œil inévitable du temps vous observe et vous juge. Le temps renversera sur vous l'opprobre dont vous aurez couvert les gens de bien, et vingt siècles écoulés ne l'effaceront pas.

Je me suis arrêté avec plaisir sur ces ouvrages, parce qu'on les cite beaucoup et qu'on les lit peu. D'ailleurs, dans le cours de cet Essai, parmi la foule innombrable de ceux qui ont été loués, où trouverons-nous des hommes comme Socrate, et des panégyristes comme Platon? Enfin, dans tous les temps, il est bon de présenter aux hommes des exemples de courage. Quand Thraséas, qui mourut aussi dans Rome, pour avoir été vertueux et juste, faisait couler son sang: « Jeune homme, dit-il à un romain qui était présent, approche et regarde (1). »

---

(1) Propiùs vocato quæstore, specta, juvenis, inquit.
TACIT. Ann. 16.

CHAPITRE IX.

Suite des éloges chez les Grecs. De Xénophon ; de Plutarque et de Lucien.

La Grèce qui, dans ce siècle, produisit une foule de grands hommes, n'en a point eu qui ait été plus souvent, ni mieux loué que Socrate; il est même à remarquer qu'un simple citoyen d'Athènes est devenu plus célèbre que beaucoup de princes qui, les armes à la main, ont changé une partie du monde. Qu'on ne s'en étonne pas : sa mort, aujourdhui même, nous intéresse plus que toutes ces révolutions qui ne sont pour la plupart que des monumens de férocité ou de faiblesse, et des crimes de mercenaires payés par des tyrans. Après Platon, un très-grand nombre de philosophes ou d'orateurs ; tels que Xénophon, Aristoxène, Demetrius de Phalère, Callisthène, Dion, Libanius, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, firent tous des apologies ou des éloges de Socrate. La plupart sont perdus ; ceux de Xénophon sont restés.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et

homme d'état. On sait qu'il commanda les Grecs, dans la retraite des dix mille, mais on ne sait pas également que, pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique, que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer, au milieu d'un sacrifice, que son fils venait de mourir ; il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille, en combattant avec courage ; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux. Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit, dans son exil, plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la rigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère, qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu ; ce charme, qui est nécessaire à l'écrivain, comme au statuaire et au peintre ; qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Appelle et Praxitèle parmi les artistes ; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouvera presque point ailleurs ; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse ; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrège ; que sous Louis XIV, La Fontaine, presque seul, eut dans ses vers

(car Racine connut moins la grâce que la beauté) ; dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon, et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner, ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre ; enfin, cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon. Il n'est pas inutile d'observer que c'était alors dans la Grèce le caractère des arts. Depuis peu de temps, la grâce avait introduit, dans les ouvrages des artistes, ces formes douces et arrondies, et cette expression de la nature, qui plaît dès qu'on peut la connaître. Il s'était ouvert une école où la grâce adoucissait les beautés sévères que la correction sublime de Phidias avait données à ses dessins. Parrhasius avait commencé, ses successeurs l'avaient suivi ; et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandait alors sur ses ouvrages, sur le Cupidon de Thespis, sur la Vénus de Gnide, cette grâce inimitable, qui faisait le caractère de son génie. Les grâces, dans le même temps, avaient, au rapport des anciens, embelli l'esprit, le caractère et l'âme de Socrate ; il allait quelquefois les étudier chez Aspasie : il en inspirait le goût aux artistes, il les enseignait à ses disciples, et probablement Xénophon et Platon les reçu-

rent de lui ; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur donna un caractère plus élevé, et associa, pour ainsi dire, à leur simplicité un air de grandeur ; Xénophon leur laissa cette douceur et cette élégante pureté de la nature, qui enchante sans le savoir, qui fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et les éclaire comme d'un demi-jour, qui fait que peut-être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par degrés, et y laisse à la fin le plus doux des sentimens ; à peu près comme ces amitiés, qui n'ont d'abord rien de tumultueux, ni de vif, mais qui sans agitation et sans secousses, pénètrent l'âme, offrent plus l'image du bonheur que d'une passion, et dont le charme insensible augmente à mesure qu'on s'y habitue.

Telle était l'impression que firent autrefois sur les Grecs, les écrits de Xénophon. Il a fait comme Platon une apologie de Socrate ; et de plus, quatre livres sur l'esprit, le caractère et les principes de son maître. C'est un véritable éloge sans en avoir la forme. Platon est plus éloquent sans doute ; Xénophon, peut-être, persuade mieux. L'un élève davantage ; il dessine sa figure avec plus de hardiesse. Dans l'autre, on croit voir Socrate lui-même, et le peintre disparaît. Enfin, si Socrate lui-même avait pu lire les ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'autre.

Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi : ce roi était Agésilas. On sait qu'il était né dans cette ville, où la plus étonnante des institutions avait créé une nature nouvelle ; où l'on était citoyen avant que d'être homme ; où le sexe le plus faible était grand ; où la loi n'avait laissé de besoins que ceux de la nature, de passions que celles du bien public ; où les femmes n'étaient épouses et mères que pour l'état ; où il y avait des terres et point d'inégalité ; des monnaies et point de richesses ; où le peuple était souverain, quoiqu'il y eût deux rois ; où les rois, absolus dans les armées, étaient ailleurs soumis à une magistrature terrible ; où un sénat de vieillards servait de contre-poids au peuple et de conseil au prince ; où enfin tous les pouvoirs étaient balancés, et toutes les vertus extrêmes. Xénophon, passsionné pour ce gouvernement et pour les vertus, avait suivi Agésilas en Asie, lorsque ce prince y alla combattre et vaincre. Il vainquit avec lui, et l'amitié la plus étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans la suite, il célébra les vertus dont il avait été le témoin. Ce prince, par un sentiment ou bien vain ou bien grand, avait défendu qu'on lui élevât aucune statue ; Xénophon lui éleva un monument plus durable.

Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties : la première n'est qu'une espèce de récit

historique ; l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce prince, ses guerres, ses victoires, et les principaux événemens de sa vie. La seconde est consacrée à célébrer les qualités de son âme ; on y voit tour à tour la justice d'un homme d'état, le courage d'un héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un ami, et sur-tout la simplicité de ces hommes antiques qui faisaient de grandes choses sans faste, tandis que depuis on en a fait de petites, et quelquefois même de viles, avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mouvement d'orateur ; c'est la marche simple d'un homme vertueux, qui parle de la vertu avec ce sentiment doux qu'elle inspire : en général, c'est là le mérite des anciens ; nous mettons plus d'appareil à tout, et dans nos actions comme dans nos écrits. Serait-ce parce que nous nous efforcerions d'autant plus de paraître grands, que nous aurions moins de grandeur réelle ; ou parce que le luxe de nos mœurs se communiquant à nos esprits comme à nos âmes, nous ôterait ce goût précieux et pur de simplicité ; ou parce que l'inégalité, plus marquée dans les monarchies, mettant plus de distinction entre les rangs, il doit nécessairement y avoir plus d'affectation, plus d'effort, plus de désir de paraître différent de ce que l'on est, et par conséquent quelque chose de plus exagéré dans les manières, dans les mœurs et dans la tournure générale de l'esprit ; ou enfin parce que chez un peuple in-

différent et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité, et ne s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi dire, que tous les objets soient en relief pour qu'ils soient aperçus ?

Si, parmi nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, c'est Fénélon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes grâces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le *Télémaque* et *la Cyropédie* ou l'institution de Cyrus ; enfin, si on voulait, on en trouverait peut-être entre les personnes même : il est vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda point les armées comme le philosophe athénien ; mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère ; le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux essuyèrent des disgrâces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment les trois choses les plus douces de la vie, la vertu, l'amitié et les lettres.

C'est dans le temps que les grands hommes sont le plus communs, dit Tacite (1), que l'on

(1) Iisdem temporibus optimè æstimantur virtutes, quibus facillimè gignuntur.

TACIT. Vit. Agric.

rend aussi le plus de justice à leur gloire. Ces beaux siècles de la Grèce qui produisirent les héros, firent naître aussi une foule d'écrivains pour relever leurs actions. Cicéron, dans le second livre de *l'Orateur*, nous apprend que de son temps on avait un grand nombre d'ouvrages grecs qui contenaient les eloges de Thémistocle, d'Aristide, d'Epaminondas, de Philippe et d'Alexandre. Aujourd'hui aucun de ces monumens n'existe, mais nous avons un ouvrage plus précieux qui les rassemble tous.

« Evoque devant moi les grands hommes; je veux les voir et converser avec eux, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passait dans l'orient pour évoquer les morts. Un sage, qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, approcha et lui dit : « Je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent : à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus. » Ce livre était *les Hommes illustres du philosophe de Chéronée*. C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve, là chaque homme paraît tour à tour avec son génie, et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes

qui se développent en se choquant; grands hommes isolés, et qui semblent jetés hors des routes de la nature, dans des temps de faiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naissant, à qui un homme de génie imprime sa force; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus toujours plus rares que les talens, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées; desseins, tantôt, conçus profondément et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presqu'à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux; et derrière la gloire est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison: tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, on la connaît. C'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité et blâme sans indignation; sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais;

semblable à une rivière calme, il s'arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste; il sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir; enfin, partout il converse avec son lecteur : c'est le Montagne des Grecs; mais il n'a point comme lui, cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style, que peu de poëtes même ont eue comme Montagne. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connaître les hommes et les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillans, dont Salluste, le premier, donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses *Mémoires*, mit si fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action; on croit voir tous ses grands hommes agir et converser, toutes ses figures sont vraies, et ont les proportions exactes de la nature; quelques personnes prétendent que c'est dans ce genre qu'on devrait écrire tous les éloges : on éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

Parmi les écrivains grecs qui ont fait des éloges, on ne s'attend guère à trouver le nom de Lucien; il est beaucoup plus connu par la finesse de ses satires : c'est le Swift des Grecs. Ses parens l'avaient destiné à l'art de sculpteur,

et il eut cela de commun avec Socrate ; mais celui-ci travailla quelque temps, et fit même trois Grâces qui furent long-temps célèbres, et parce qu'elles étaient vêtues, et parce qu'elles étaient de Socrate : au lieu que Lucien demeura peu en apprentissage. Il eut le bonheur de casser bien vîte une table de marbre : cet accident, qui lui fit une querelle, le rendit tout entier à la philosophie et aux lettres ; il avait ce tact du ridicule qui tient à un esprit délié et fin, et cette arme légère de la plaisanterie, qui consiste presque toujours à faire contraster les objets, ou en réveillant une grande idée à côté d'une petite chose, ou une petite idée à côté d'une grande. De ce rapprochement ou de ce contraste, naît le ridicule que les peuples simples ignorent, que les peuples à grand caractère méprisent, mais qui est si à la mode chez toutes les nations, dans cette époque où les vices se mêlent aux agrémens, et où l'esprit ayant peu de grandes choses à observer, multiplie par le loisir ses idées de détail. Lucien, avec ce talent, s'empara donc de son siècle pour en faire justice. Il composa son esprit de celui de Socrate et d'Aristophane ; et dans des ouvrages courts et dialogués, mit tour à tour en scène les dieux, les hommes, les rhéteurs, les courtisannes et les phisophes. Il attaqua, comme La Bruyère, les vices et les ridicules de son temps ; mais moins fort et moins ardent que lui, ayant plutôt cette fleur

d'esprit qu'eut dans la suite Fontenelle, avec plus de hardiesse et de saillie dans le caractère, il mêla partout la philosophie à la légèreté, et la satire à la grâce.

Parmi la foule de ses ouvrages, on a de lui un Eloge de Démosthène, qui mérite d'être distingué ; Lucien y est original et piquant comme partout ailleurs; il ne s'astreint pas à la forme des éloges; sa devise, comme il le dit lui-même, est de n'imiter personne. La première partie est un récit. Lucien, en se promenant, rencontre un poëte qui travaillait à l'éloge d'Homère ; lui, de son côté, rêvait à l'éloge de Démosthène. La conversation s'engage ; en parlant chacun de celui qu'ils veulent louer, une partie de l'éloge se fait ; le reste est un dialogue entre Antipater, tyran de Macédoine, et un officier qu'il avait envoyé pour s'assurer de Démosthène. L'officier lui apprend que Démosthène, pour ne pas tomber entre ses mains, s'est empoisonné dans un temple ; alors Antipater, quoiqu'ennemi de ce grand homme, ne peut s'empêcher de le louer. On aime à voir le crime rendre hommage à la vertu, et l'homme libre échappé au tyran, célébré par le tyran même.

Les derniers discours de Démosthène à l'officier qui voulait lui persuader de venir à la cour de son maître, sont de ce genre d'éloquence qui naît bien plus du caractère que de l'esprit. Ils roulent sur la liberté, sur la servitude, sur la

honte de tenir la vie d'un ennemi de la patrie, sur le déshonneur qu'il causerait à Athènes, s'il renonçait à être libre pour se faire esclave dans sa vieillesse. « Lâche, dit-il, tu me pro- » poses de vivre de la part de ton maître ! si » je dois vivre, si les jours de Démosthène » doivent être conservés, que mes conserva- » teurs soient mon pays, les flottes que j'ai » armées à mes dépens, les fortifications que » j'ai élevées, l'or que j'ai fourni à mes con- » citoyens, leur liberté que j'ai défendue, leurs » lois que j'ai rétablies, le génie sacré de nos » législateurs, les vertus de nos ancêtres, l'a- » mour de mes concitoyens qui m'ont couronné » plus d'une fois, la Grèce entière que j'ai » vengée jusqu'à mon dernier soupir : voilà quels » doivent être mes défenseurs ! Et si, dans ma » vieillesse, je suis condamné à traîner une vie » importune aux dépens des autres, que ce » soit aux dépens des prisonniers que j'ai ra- » chetés, des pères à qui j'ai payé la dot de » leurs filles, des citoyens indigens dont j'ai » acquitté les dettes ; ce n'est qu'à ceux-là que » Démosthène veut devoir ; s'ils ne peuvent rien » pour moi, je choisis la mort : cesse donc de » me séduire, etc. » J'aime ensuite à voir la pitié de dédain avec laquelle il regarde le courtisan qui le croyait sans défense, parce qu'il n'avait autour de lui ni armes, ni soldats, ni remparts ; comme si le courage n'était pas la défense la plus sûre pour un grand homme.

Antipater écoute et admire en écoutant ; il semble qu'au spectacle d'un homme libre, son âme s'élève. Il finit par dire qu'il veut renvoyer à Athènes le corps de Démosthène, et que sa tombe sera un plus grand ornement pour sa patrie, que le tombeau de ceux qui sont morts à Marathon.

Telle est à peu près l'idée et le plan de cet éloge. La première moitié a cet agrément qui caractérise presque tous les ouvrages de Lucien ; la dernière est pleine de grandeur, elle est digne des plus beaux temps de la Grèce ; on dirait que Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer. Quoiqu'alors la Grèce fût esclave des Romains, on se souvenait encore des sentimens que l'ancienne liberté inspirait ; et quand l'éloquence trouvait une âme noble, cette éloquence faisait revivre les idées des Miltiade et des Périclès. C'est ainsi que, dans la populace de Rome moderne, il y a eu des temps où l'on entrevoyait les descendans des Scipions.

CHAPITRE X.

Des Romains ; de leurs éloges, du temps de la république ; de Cicéron.

En passant des Grecs aux Romains, nous éprouvons à peu près le même sentiment qu'un voyageur qui, après avoir parcouru les îles de

l'Archipel et le climat voluptueux de l'ancienne Ionie, serait tout à coup transporté au milieu des Alpes ou des Apennins, d'où il découvrirait un horizon vaste et une nature peut-être plus majestueuse et plus grande, mais sous un ciel moins pur, et qui ne porterait point à ses sens cette impression vive et légère qu'il éprouvait sous le ciel et dans la douce température de la Grèce. A Rome, tout fut grave, lent et austère. Les Romains, pendant cinq cents ans, plus brigands disciplinés qu'hommes de génie, n'eurent, pendant tout ce temps, ni arts, ni goût, ni sensibilité, ni imagination, ni éloquence; ils empruntèrent tout, et leurs erreurs même. Les Grecs de la Sicile, de la Calabre et de la Campanie, leur donnèrent leurs divinités et leurs fables, leur alphabet et les caractères de leurs lettres; les Etrusques, leurs superstitions, leurs augures et leurs combats de gladiateurs; Athènes, Sparte et la Crète, leurs lois des douze tables; des artistes toscans et samnites, leurs temples grossiers et leurs dieux de bois ou de terre cuite; les peuples et les rois qu'ils vainquirent tour à tour, la forme de leurs armes et la manière d'attaquer et de se défendre. A mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes, ils ne surent que piller les monumens des arts, sans savoir jamais les imiter. Déjà ils avaient enlevé une foule de statues des villes d'Etrurie, de la grande Grèce et de la Macédoine; ils avaient

pillé Corinthe et Athènes; ils avaient ravi et transporté à Rome tous les trésors des arts que la religion, le génie et l'avarice avaient entassé à Delphes pendant six cents ans, et cependant il n'était né aucun artiste romain. Semblables aux Tartares qui, quinze cents ans après, subjuguèrent la Chine, ou plutôt semblables à ces valets d'armée, qui, dans une ville prise d'assaut, pillent tout, et le lendemain enrichis des dépouilles, joignent un faste étranger à leur pauvreté réelle, les Romains dans leur gloire-même devaient faire pitié aux Grecs, avant que les vaincus eussent instruit et poli leurs vainqueurs; dans la suite même, tous les arts du dessin ne furent cultivés avec succès à Rome que par les Grecs; il fallait que des Grecs leur bâtissent leurs temples, leurs portiques, leurs arcs de triomphe; que des Grecs ornassent de peintures les murs de leurs palais. Les arts du génie, ils ne les dûrent qu'à ces mêmes Grecs dont ils furent en tout les disciples, les admirateurs et les tyrans.

Leur langue, formée du vieux toscan, composée de sons âpres et rudes, n'eut d'abord ni variété, ni précision, ni douceur. La langue est le tableau de la vie; c'est l'assemblage de toutes les idées d'un peuple, manifestées au-dehors par des sons. Or les Romains des premiers siècles, vivant parmi les charrues et les armes, ne pouvaient acquérir un grand nombre d'idées, ni créer les signes qui les repré-

sentent. Pauvres et austères, leur genre de vie leur interdisait cette foule de sensations variées et délicates, qui, en frappant légèrement les sens, passent dans l'âme, et de là dans les langues qu'elles enrichissent. Ignorant ce qu'on appelle société, qui, chez tous les peuples, est le fruit de l'oisiveté et du luxe, ils n'avaient point cette foule de sentimens et d'idées qu'elle fait naître, ni ces nuances fines qui les expriment. Enfin, peu accoutumés à méditer, la partie du langage qui peint les idées abstraites et les mouvemens de l'âme se repliant sur elle-même, leur devait être presqu'inconnue.

C'est le concours des philosophes et des poëtes qui perfectionne les langues, c'est aux philosophes qu'elles doivent cette universalité de signes qui rend une langue le tableau de l'univers; cette justesse qui marque avec précision tous les rapports et toutes les différences des objets, cette finesse qui distingue tous les progrès d'actions, de passions et de mouvemens, cette analogie qui, dans la création des signes, les fait naître les uns des autres, et les enchaîne comme les idées analogues se tiennent dans la pensée, ou les êtres voisins dans la nature; cet arrangement qui, de la combinaison des mots, fait sortir avec clarté l'ordre et la combinaison des idées; enfin, cette régularité qui, comme dans un plan de législation, embrasse tout et suit partout le même

principe et la même loi. Mais, d'un autre côté, ce sont les poëtes qui donnent aux langues l'éclat, le mouvement et la vie; ce sont eux qui, étudiant la marche passionnée des idées, apprennent aux signes des idées à se passionner de même. Les poëtes parcourent dans la nature tout ce qui donne des impressions ou agréables, ou fortes, et transportent ensuite ces beautés ou ces impressions dans le langage, ils attachent, par une sensation, un corps à chaque idée, donnent aux signes immobiles et lents la légèreté, la vitesse; aux signes abstraits et sans couleur, l'éclat des images; aux êtres qui ne sont vus et sentis que par la pensée, des rapports avec tous les sens. Ainsi ce serait aux philosophes à construire l'édifice des langues, à en jeter les fondemens, à en fixer les proportions et la hauteur, comme les poëtes en sont, pour ainsi dire, les décorateurs et les peintres. C'est ce concours des poëtes et des philosophes qui donna à la langue des Grecs sa perfection et sa beauté. Leurs artistes même, en les accoutumant à porter un œil plus attentif sur la nature pour bien juger, et du degré d'imitation, et du choix des objets, contribuèrent peut-être à étendre les idées de ce peuple et son langage; mais les Romains, pendant près de six cents ans, furent privés de tous ces secours. Il ne faut donc pas s'étonner si l'éloquence, qui tient tant à la perfection des langues, et qui chez

les Grecs même est née après tous les autres arts, naquit si tard dans Rome. Malgré les orages de la liberté, les grands intérêts, et le plaisir de gouverner par la parole un peuple libre, il n'y eut pas un orateur qu'on pût citer avant Caton; lui-même était encore hérissé et barbare. Sur deux ou trois cents orateurs, qui en divers temps parlèrent à Rome, à peine y en eut-il un ou deux par siècle qui pût passer pour éloquent; peu même eurent le mérite de parler avec pureté leur langue. La grandeur de cet empire, qui s'étendait sans cesse; cette ville qui engloutissait tout, qui appelait tous les rois, tous les peuples; ces généraux et ces soldats qui allaient conquérir ou gouverner les provinces, et parcouraient sans cesse l'Asie, l'Europe romaine et l'Afrique; tout cela était autant d'obstacles à ce que la langue prît ou conservât une certaine unité de caractère; peut-être même la facilité qu'eurent les Romains, de puiser chez les Grecs tout ce qui manquait au système de leur langue ou de leurs idées, retarda leur industrie, et contribua à n'en faire qu'un peuple imitateur: ils traitèrent la langue et les arts comme un objet de conquête, usurpant tout sans rien créer.

Cependant la langue d'un peuple guerrier tendait à la fierté et à la précision; d'un peuple qui commandait aux rois, à une certaine magnificence; d'un peuple qui discutait les intérêts du monde, à une certaine gravité; d'un

peuple libre et dont toutes les passions étaient énergiques et fortes, à l'énergie et à la vigueur : et lorsque cette langue fut enrichie de toutes les dépouilles des Grecs, lorsque les conquérans eurent trouvé dans les pays conquis des leçons, des maîtres et des modèles, et que les richesses du monde, en introduisant à Rome la politesse et le luxe, y eurent fait germer le goût, alors l'éloquence s'éleva à la plus grande hauteur, et Rome put opposer Cicéron à Démosthène, comme César à Périclés, et Hortensius à Eschine.

Long-temps avant cette époque, les Romains eurent la coutume de louer les grands hommes ; ils adoraient leurs dieux sous des toits de chaume, ils célébraient les héros dans une langue de laboureurs et de soldats. Dès les premiers temps on chantait dans les repas les éloges des citoyens illustres, c'étaient, pour ainsi dire, des hymnes guerriers, et les leçons de la valeur se mêlaient aux plaisirs de la table. Le vieux Caton en parlait dans ses *Origines* ; et Cicéron, dans son livre des *Orateurs*, paraît regretter que ces anciens monumens fussent perdus (1).

L'usage des éloges funèbres à Rome était

(1) Utinam extarent illa carmina quæ multis sæculis antè suam ætatem in epulis esse cantitata à singulis convivis, de clarorum virorum laudibus, in originibus scriptum reliquit Cato.

Cic. de clar. Orat. 75.

aussi ancien, mais ce fut d'abord une récompense. Nous lisons dans Denis d'Halicarnasse, que le fils d'Appius alla trouver les consuls et les tribuns pour demander la permission de louer son père devant le peuple. Dion Cassius, en parlant d'un Romain distingué, nous dit que le sénat, après sa mort, lui décerna une statue et l'honneur d'un éloge public. On voit par ces passages qu'il n'était pas permis de louer indistinctement tous les morts; on célébrait les grandes actions ou les vertus et non pas les titres, et le patricien qui n'avait pour lui qu'un grand nom, n'avait à espérer que des mépris pendant sa vie, et l'oubli après sa mort. Ces éloges étaient le plus souvent prononcés par un citoyen de la famille, mais quelquefois aussi par les magistrats; c'était, pour ainsi dire, alors la patrie elle-même qui montait sur la tribune pour y exprimer sa reconnaissance. Le premier éloge de ce genre qui se prononça dans Rome, fut celui de Brutus qui chassa les tyrans.

Dans la suite, une institution si noble dégénéra; les familles, qui ont leur orgueil comme les hommes, pour illustrer les vivans, briguèrent à l'envi des éloges pour les morts. Bientôt cet honneur devint commun; la flatterie et le mensonge ne tardèrent point à le corrompre; on exagéra le bien, on fit disparaître le mal; on supposa des actions qui n'avaient point été faites, on créa de fausses généalogies; enfin,

à l'aide de la ressemblance des noms, on se glissa dans des familles étrangères, tant la fureur d'exister par ce qui n'est plus, et de prendre un nom pour du mérite a été commune à tous les siècles Cicéron qui nous apprend tous ces détails, se plaignait même que ces éloges eussent jeté de l'embarras et de l'obscurité dans l'histoire (1). De son temps on avait encore plusieurs de ces discours; les familles les conservaient comme des titres de noblesse, et la vanité vigilante transmettait souvent à la paresse ce dépôt de l'orgueil : tous ces monumens sont aujourd'hui perdus. De tant de milliers d'éloges prononcés sur la tribune romaine, il ne nous reste qu'une seule phrase de l'éloge de Scipion, destructeur de Carthage. L'orateur, en louant ce grand homme, nous dit Cicéron, « remercia les dieux de ce qu'ils » avaient fait naître Scipion dans Rome, plu» tôt que partout ailleurs, parce qu'il fallait » que l'empire du monde fût où était Sci» pion. » Cette idée est grande, et elle devait le

(1) Nisi quem nonnullæ mortuorum laudationes fortè delectant; et Hercules, hæ quidem exstant. Ipsæ enim familiæ sua quasi ornamenta ac monumenta servabant et ad usum si quis ejusdem generis occidisset; et ad memoriam laudum domesticarum, et ad illustrandam nobilitatem suam. Quam quam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior. Multa enim scripta sunt eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi; plures cousulatus, genera etiam falsa, et à plebe transitiones, quùm homines humiliores in alienum ejusdem nominis genus infunderentur.

Cicer. de clar Orat. 61, 62.

paraître encore davantage dans la bouche d'un fils de Paul-Emile, qui était l'orateur.

Je franchis les temps pour parvenir à Cicéron même; je ne répéterai point tout ce qui a été dit de ce grand homme. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint par son génie l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs; il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens; il vécut dans les orages, les travaux, les succès et le malheur; enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'état, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme à qui il avait servi de protecteur et de père vendit son sang; un homme à qui il avait sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur (1) plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Pendant sa vie, il s'attacha moins sans doute à louer les grands hommes qu'à les imiter; cependant, il célébra presque tous les hommes fameux de son siècle, à commencer par lui. Son premier ouvrage fut un éloge en vers, en l'honneur de Marius. Ce paysan d'Arpinum, qui par-

(1) Alexandre Sévère.

vint sept fois à la première place du monde, n'était pas sans doute un modèle de vertus pour Cicéron ; mais un Romain devait louer en lui les talens et les victoires, et un républicain pouvait louer ce caractère altier qui osa braver tous les grands de Rome, qui leur reprochait avec audace leur corruption et leur mollesse, qui se vantait de son obscurité, comme les grands se vantaient de leurs aïeux ; qui, dans un siècle poli, consentait à passer pour ignorant, et avouait qu'il n'avait appris qu'à combattre et à vaincre ; qui opposait ses triomphes en Afrique, et les quatre cent mille Teutons ou Cimbres qu'il avait exterminés en Italie ou dans les Gaules, aux tables, aux cuisiniers et au faste des patriciens dans Rome : il faut observer d'ailleurs que cet éloge fut composé avant les guerres civiles de Marius, et Cicéron était alors dans l'âge où l'énergie du caractère est ce qui frappe le plus, et où l'on mesure les hommes, plus par les grands effets, que par les grands motifs.

La harangue pour la loi Manilia n'est presque d'un bout à l'autre qu'un panégyrique de Pompée ; c'était le malheur de Rome d'avoir alors des citoyens plus puissans que l'état. L'équilibre des pouvoirs était rompu : un petit nombre d'hommes se partageait l'univers et les armées, mais du moins ils observaient encore les formes, et ils daignaient demander ce qu'ils auraient pu ravir. Cicéron, dans cette

circonstance, loue Pompée sur la tribune, pour lui faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate. Peut-être eût-il mieux valu ne pas agrandir encore un citoyen déjà coupable d'être trop puissant; mais Cicéron, malgré son génie, fut quelquefois plus orateur qu'homme d'état.

On doit être encore plus fâché de trouver, dans les ouvrages de ce grand homme, son discours pour Marcellus, qui n'est en grande partie, que l'éloge de César, et de César maître de Rome. Assassin d'une partie de sa nation, et devenu le tyran de l'autre, César osait pardonner, comme s'il eût été un roi légitime qui eût combattu des sujets rebelles. L'orateur, dans ce discours, vante sa clémence. Il est triste que celui qui, dans Rome libre, avait été surnommé le père de la patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresseur de la patrie. S'il sacrifia ses sentimens et sa gloire à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer; s'il redouta César, il faut l'excuser et le plaindre: mais ce qui prouve que son âme n'était pas flétrie par la servitude, c'était l'éloge de Caton, qu'il composa dans le même temps.

On s'étonne quelquefois que le même homme qui avait loué le destructeur de la liberté romaine, ait eu le courage de louer Caton, vengeur et martyr de la liberté. Il y a des caractères indécis, qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes mettent

Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect; tour à tour brave et timide; aimant la patrie, mais craignant les dangers; ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que, faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger; alors il se faisait un système de courage; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son âme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par une de ses lettres, qu'il sentait toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire, disait-il, est un problême d'Archimède (1). » Nous ne pouvons juger comment le problême fut résolu: nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevait Caton jusqu'au ciel (2). Peu de temps après il en parut deux autres; l'un était d'un Fabius Gallus, que nous con-

(1) De Catone problema Archimedeion est. Non assequar ut scribam quod tui convivæ non modo libenter, sed etiam æquo animo legere possint.

AD ATTIC. 12. 4.

(2) M. Ciceronis libro quo Catonem cœlo æquavit, etc.

TAC. Ann 4. 34.

naissons peu ; l'autre était de Brutus. On peut dire que des trois, Brutus était, sinon par son génie, du moins par son caractère, le plus digne peut-être de louer Caton. Nourri dans son sein, élevé dans les principes rigides de la même secte, fanatique de la liberté, passionné pour la patrie, ennemi ardent et irréconciliable de toute espèce d'oppression, l'âme de Caton respirait dans Brutus. Avec cette vigueur de caractère, il devait avoir une éloquence pleine de hauteur et de force ; aussi trouvait-il que Cicéron *manquait de reins*, pour me servir de son expression (1). Il est très-probable qu'entre les deux éloges, il y avait la même différence qu'entre les deux hommes. César disait qu'en relisant plusieurs fois le Caton du premier, il avait acquis plus d'abondance ; mais qu'après avoir lu le Caton de Brutus, il s'était trouvé lui-même éloquent.

Sylla et Octave eussent répondu, par une proscription, à l'éloge de leur ennemi ; César répond en homme de lettres et en orateur. Le vainqueur de Pharsale composa deux discours intitulés les *Anti-Caton*. Il y parlait avec les plus grands égards de Cicéron, dont il était l'admirateur et le rival, et dont il feignait d'être l'ami. Ce combat littéraire partagea Rome ; chacun prenait parti pour ou contre,

---

(1) Fractum et elumbem.

et les vertus de Caton, le plus grand homme de son siècle, n'étaient plus qu'un vain sujet de conversation dans une ville corrompue et esclave.

Enfin, la mort de César rendit à l'âme de Cicéron toute sa vigueur; il n'était pas né pour obéir à des tyrans subalternes. Il composa ses *Philippiques*. Elles respirent d'un bout à l'autre les sentimens d'un vieillard généreux et d'un grand homme. Parmi ces discours, il y en a deux qui renferment des espèces d'éloges. L'un est consacré à un Sulpicius, jurisconsulte, orateur, républicain zélé, et vertueux dans un temps où les vertus se remarquaient à Rome. Antoine, ambitieux et brigand, et qui, après César, avait l'insolence d'aspirer à la tyrannie, comme un premier valet qui prend l'habit de son maître, assiégeait alors Modène. Le sénat lui députa Sulpicius, et ce citoyen, affaibli par la maladie et les années, mourut en ambassade. Cicéron, qui dans la neuvième Philippique en fait l'éloge, est d'avis qu'on lui élève une statue, avec une inscription qui annonce à la postérité qu'il est mort pour l'état. Tel était l'esprit de ces gouvernemens et de ces siècles.

Le second, qui est un morceau très-court, mais éloquent, est une espèce d'éloge funèbre des soldats morts en combattant pour la cause de Rome et de la liberté, contre Antoine. « Heureuse mort ! s'écrie l'orateur : c'était la

» dette de la nature; vous avez su la rendre
» utile à la patrie. Oui, vous êtes nés pour
» elle. Légion de Mars, vous avez justifié ce
» grand nom que vous portiez. Il semble que
» ce même Dieu qui a donné Rome aux na-
» tions, vous eût donnés à Rome. La mort pour
» vous n'a rien de honteux; pour qui fuit, la
» mort est un opprobre; pour qui est vain-
» queur, elle est le sceau de la gloire, car ce
» sont toujours les plus braves que le Dieu des
» combats choisit pour victimes. Ainsi les enne-
» mis de la patrie, tombés sous vos coups, ex-
» pieront encore leur parricide dans les enfers;
» mais vous qui êtes morts en vainqueurs et en
» citoyens, vos âmes habitent à jamais dans le
» séjour de la vertu. La nature, il est vrai, ne
» nous donne que peu d'instans pour vivre,
» mais le souvenir d'une mort illustre est éter-
» nel; et si la gloire n'avait que la durée ra-
» pide et passagère de la vie, quel serait l'hom-
» me assez insensé pour l'acheter aux dépens
» de tant de périls et de travaux? Je vous fé-
» licite donc, ô vous, braves guerriers pen-
» dant la vie, ombres sacrées après la mort,
» je vous félicite de ce que votre valeur ne
» pourra être mise en oubli, ni par votre siè-
» cle, ni par la postérité, puisque le sénat et
» le peuple vous dressent, pour ainsi dire, de
» leurs propres mains, un monument immor-
» tel; jamais un tel honneur n'a été rendu à
» aucune armée, et plût aux dieux que nous

» pussions faire davantage ! la récompense se-
» rait plus digne du bienfait. C'est vous qui avez
» détourné de nos murs l'ennemi et l'oppres-
» seur de la patrie ; c'est vous qui l'avez re-
» poussé ; nous élèverons donc à vos cendres
» un magnifique mausolée ; nous y graverons
» une inscription, éternel témoignage de votre
» valeur. Tous ceux qui verront ce monument,
» ceux même qui apprendront que nous l'avons
» élevé, parleront de vous avec reconnaissance.
» Ainsi, par une vie mortelle, vous avez reçu
» en échange l'immortalité. »

Il paraît que Cicéron, dans ce morceau, s'était proposé d'imiter le fameux éloge de Périclès pour les soldats morts dans la guerre du Péloponèse; c'est le même enthousiasme pour la patrie et le même fonds pour les idées. Mais le temps approchait, où l'éloquence allait être employée dans Rome à louer ceux qui opprimaient les citoyens, et non ceux qui les vengeaient.

Après tous ces éloges de Cicéron pour les autres, il nous reste à parler de ceux qu'il fit pour lui-même. On sait qu'il aimait la gloire et qu'il ne l'attendait pas toujours ; il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil : songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine : un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au

retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole qu'il avait préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et de montrer, d'un autre côté, son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres, pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester, sur les ruines même de ces palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avaient proclamé le père de la patrie. Eh! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens où l'âme, réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur? Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des momens plus froids (1). On l'a blâmé, on le blâmera encore; je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté; plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, et plus il est blessé de cette franchise altière, ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes

(1) Il avait composé des mémoires grecs sur son consulat, qu peuvent passer pour un éloge historique; et de plus, il s'était célébré lui-même dans un poëme latin en trois chants, et qui n'est pas non plus parvenu jusqu'à nous.

s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire : *Et moi aussi je suis peintre.* Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentimens et de franchise au langage. Cet affaiblissement du caractère, qu'on nomme *politesse*, et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire, la faiblesse inquiète et vaine, était alors plus inconnu. On aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah ! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même, et, s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix !

CHAPITRE XI.

Des éloges funèbres sous les empereurs, et de quelques éloges de particuliers.

Nous avons vu que, du temps de la république dans Rome, les éloges funèbres furent d'abord la récompense des vertus et le prix des services ; qu'ensuite ils furent accordés à presque tous les citoyens qui occupaient un rang dans l'état. Cette institution était conforme à l'esprit républicain ; mais quand le gouver-

nement vint à changer, quand le monde entier fut dans la main d'un empereur, et que cet empereur, qui n'était presque jamais appelé au trône par droit de succession, craignant à chaque instant ou des rivaux ou des rebelles, eut l'intérêt funeste de tout écraser; quand on vint à redouter les talens, quand la renommée fut un crime, et qu'il fallut cacher sa gloire, comme dans d'autres temps on cachait sa honte; on sent bien qu'alors il ne s'agissait pas de louer les citoyens : les grandes familles aimaient mieux la sureté et l'oubli, que l'éclat et le danger. Les éloges funèbres des particuliers devinrent donc beaucoup plus rares; cet honneur ne fut presque rendu qu'à la famille impériale. Le despotisme, qui dans Rome engloutissait tout, se réserva jusqu'au droit d'être flatté pendant la vie et après la mort. On commença à César : cet homme qui avait fait tant de mal à son pays, et qui avait commis le plus grand des crimes, celui de précipiter la corruption d'un peuple, fut loué sur cette même tribune où l'on n'aurait dû monter que pour flétrir sa mémoire. Tout le monde sait que son éloge fut prononcé par Antoine; et que pour attendrir les Romains, l'orateur fit apporter sous leurs yeux le corps de César percé de coups. On peut dire que jamais éloge funèbre n'eut une si grande influence, car il prépara l'esclavage de vingt nations. Le corps sanglant de Lucrèce avait fait chasser les tyrans de

Rome, le corps sanglant de César la remit dans les chaînes (1).

Après César, cet usage se perpétua. L'histoire nous apprend qu'Auguste prononça sur la tribune romaine un grand nombre d'éloges. Auguste qui, pendant une partie de sa vie, fut le plus vil des meurtriers, et pendant l'autre, le plus politique des princes, eut, comme presque tous les Romains célèbres de ce temps, le mérite de l'éloquence. Il vécut à peu près autant que Louis XIV, et comme lui vit périr presque toute sa famille ; mais Louis XIV ne prononça point dans Paris l'éloge du grand dauphin et du duc de Bourgogne. Auguste fit lui-même l'oraison funèbre de Marcellus, son neveu et son gendre, et de Drusus, le fils de sa femme. On dit qu'à la fin de ce dernier éloge, il demanda aux dieux la faveur de mourir comme ce jeune prince, en combattant avec gloire pour le peuple romain. Un tel langage eût été grand dans la bouche des Scipions, mais il dut paraître ridicule dans la bouche d'Octave, qui savait assassiner et ne savait point combattre, et ne versa jamais que le sang des citoyens. Outre ces deux éloges, ce prince prononça encore celui d'Octavie sa sœur, et il le prononça

(1) On trouve dans le Jules-César de Shakespear, une imitation éloquente et forte de ce discours d'Antoine ; et le même morceau, fort embelli dans la tragédie française de la Mort de César, est sûrement un des discours les plus éloquens qu'il y ait jamais eu dans aucune langue.

dans le temple de César qui, pendant sa vie, prêtre et tyran, après sa mort devint dieu. Il ne nous reste aucun des discours d'Auguste ; nous savons seulement que ce meurtrier avait un genre d'éloquence plein de simplicité et de grâce : il faisait des vers aisément (1), et il avait composé les mémoires de sa vie ; tout cela s'est perdu. On se doute bien qu'il fut loué après sa mort ; on célébra son humanité et sa clémence sur la tribune où la tête sanglante de Cicéron avait été attachée.

Après lui vient ce Tibère, d'une politique sombre et d'une cruauté réfléchie; fourbe dans sa haine et tyran dans ses caprices ; aussi ennemi du courage que de la bassesse (2) ; craignant de commander à des hommes, et s'indignant de ne trouver que des esclaves ; bourreau de sa famille, de ses amis, de ses sujets ; aussi redoutable par ses favoris que par lui-même. Ce monstre fut aussi orateur ; et, à ce que nous apprend Tacite (3), il avait même une éloquence mâle et forte : il avait loué Drusus

(1) Il avait fait un poëme sur la Sicile, et une tragédie d'Ajax.

(2) Augusta et lubrica oratio sub principe qui libertatem metuebat, adulationem oderat.

TAC. Ann. 2. 87.

Scilicet etiam illum qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat.

Ann. 3. 65.

(3) Validus sensibus. Ann. 13. 3.

son frère ; il prononça l'éloge funèbre d'Auguste son beau-père, et dans la suite il eut le triste courage de faire l'éloge de son fils unique empoisonné par Séjan; mais ce qui eût passé peut-être pour fermeté dans un autre, ne fut attribué, dans ce cœur sombre, qu'à une dure insensibilité.

Il y eut encore, sous ce règne, un éloge funèbre qui fit du bruit; c'était celui de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, et femme de Cassius, morte soixante et trois ans après la bataille de Philippes. Ces noms étaient encore chers aux Romains, et leur rappelaient de grandes idées, à peu près comme les Grecs esclaves d'un bacha, se promènent avec orgueil à travers les ruines de leur pays. Germanicus le modèle des princes, Germanicus qui eut le tort d'être vertueux dans une cour corrompue, et sous Tibère le tort bien plus grand d'être adoré du peuple et de l'aimer, empoisonné en Asie, n'obtint pas d'éloge funèbre dans Rome; mais aussi la mémoire de Tibère ne manqua point d'être célébrée. L'éloge de Tibère fut prononcé par Caligula: c'était dignement commencer un règne qui devait finir par tant de crimes; et le panégyriste et le héros étaient dignes l'un de l'autre.

Il paraît que tous les empereurs, en montant sur le trône faisaient eux-mêmes l'éloge de leur prédécesseur : c'est ainsi que Claude fut loué par Néron. On nous a transmis sur cet éloge quelques détails assez curieux. L'orateur com-

mença par vanter beaucoup les ancêtres du prince mort ; comme si Claude avait rien de commun avec ses aïeux, que d'avoir déshonoré un grand nom par une vie lâche. Il parla ensuite de l'application de Claude aux beaux-arts, et de ses étonnans succès, lui qui avait pour tout mérite de s'être mêlé un peu de grammaire, de parler sa langue avec pureté, et d'avoir donné un édit, dont on se moqua, pour ajouter deux lettres à l'alphabet. Ensuite il vanta la tranquillité dont l'état avoit joui sous son règne, à laquelle il n'avait pas plus contribué que ceux qui vécurent deux cents ans après lui. Enfin il vint à parler de sa rare prudence et de sa profonde sagesse, c'est-à-dire de la profonde sagesse d'un empereur qui n'avait ni une idée dans la tête, ni un sentiment dans le cœur, qui ne sut jamais ni vouloir, ni aimer, ni haïr, toujours prêt à obéir à qui daignait lui commander, jouet de ses courtisans, esclave de ses esclaves même, et si stupide, qu'il inspirait encore plus de pitié que de mépris. A ce mot de la sagesse de Claude, tous les romains se mirent à rire, et l'on oublia pour un moment que l'orateur était le maître du monde. Au reste, Néron n'était pas l'auteur de cet éloge. Jusqu'à lui les Césars avaient composé eux-mêmes tous leurs discours ; pour lui, il s'était persuadé qu'un prince a mieux à faire que d'être éloquent, et le maître de l'univers était plus jaloux du titre de joueur de flûte et de bon cocher, que de celui d'o-

rateur; ainsi, lorsqu'il avait à parler, il empruntait ordinairement la plume et l'esprit de Sénèque. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici que ce même Sénèque prêta sa plume à Néron pour justifier dans le sénat le meurtre d'Agrippine : ainsi un orateur philosophe fit l'apologie d'un parricide. Nous ajouterons, pour l'honneur de l'éloquence et des lettres, qu'il eût mieux valu imiter Papinien, qui, cent cinquante ans après pressé par Caracalla de lui composer un discours pour justifier devant le sénat de Rome le meurtre de son frère, dit pour toute réponse : *Il est plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser*; et aima mieux mourir que de se déshonorer.

Néron prononça sur la tribune un autre éloge; c'était celui de Poppée : nous savons qu'elle était la plus belle femme de son temps. Elle avait tout, dit Tacite, hors des mœurs. Elle était parvenue au rang d'impératrice par ce mélange de coquetterie, d'artifice et de grâces qu'ont eu tant de femmes célèbres. Néron en fit d'abord sa maîtresse, ensuite sa femme; enfin le même homme fut son amant, son époux, son assassin. Extrême en toutes ses passions, il la tua dans un mouvement de colère, la pleura, se détesta lui-même; la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie, et prononça en grand deuil son oraison funèbre sur la tribune romaine. Les Romains de ces temps-là applaudirent à l'éloge de Pop-

pée, comme d'autres Romains, six cents ans auparavant, avaient applaudi à l'éloge du premier des Brutus.

Après cette époque, nous ne trouvons, jusqu'à Titus, aucune trace d'éloge qui ait été prononcé dans Rome. Quelque penchant qu'eussent les Romains à louer leurs empereurs, il y a apparence que Néron, empoisonneur, incendiaire et parricide, ne fut point loué après sa mort : l'excès des crimes fit disparaître l'excès de la bassesse. Il peut se faire qu'on n'ait pas loué davantage Galba, qui ne monta sur le trône que pour en être précipité par sa faiblesse; Othon, qui n'eut que le mérite de finir avec courage une vie efféminée; Vitellius, qui fut le plus vil des hommes et des princes. Tous trois d'ailleurs périrent dans les guerres civiles, mais Vespasien, dont on fit un dieu, et qui, par dix ans de sagesse, répara les cinquante-six ans de tyrannie qui avaient précédé son règne, dut être sûrement honoré d'un éloge funèbre, et le mérita.

On est fâché d'apprendre que celui de Titus fut prononcé par Domitien. Soupçonné d'avoir empoisonné son frère, il osa mêler des larmes à son éloge, mais il révolta les romains au lieu de les tromper; ses pleurs ne passèrent que pour un outrage, et sa douleur pour une hypocrisie barbare.

On sait que ce prince voulut étouffer toutes les vertus, avec tous les talens. Sous lui

on publia les éloges de deux grands hommes : c'étaient Thraséas et Helvidius. Tous deux, dans des temps malheureux, avaient déployé de la hauteur d'âme et une rigueur inflexible de vertu. Citoyens, Sénateurs, amis, pères, époux, fidèles à tous les devoirs, au-dessus de l'intérêt, au-dessus de la crainte, opiniâtres dans le bien, et dédaignant une faveur qu'on ne pouvait gagner que par des bassesses, il avaient étonné Rome corrompue, et rappelé Rome ancienne; la récompense de tant de vertus fut telle qu'on devait alors s'y attendre, la mort. Elle fut aussi le prix de ceux qui eurent le courage de les louer ; non-seulement les auteurs périrent, mais on voulut détruire jusqu'à leurs ouvrages. « Eh quoi ! dit Tacite, croyait-» on étouffer dans les mêmes flammes et la voix » du peuple romain, et la liberté du sénat, » et le cri de l'univers (1) ? »

Cependant l'usage de louer les empereurs après leur mort subsistait toujours : jamais cette institution ne dut paraître plus noble que lorsque l'éloge funèbre d'Antonin fut prononcé dans la tribune par Marc-Aurèle : c'était la

(1) Legimus, cùm Aruleno Rustico Pætus Thrasea, Herennio Senecioni Priscus Helvidius laudati essent, capitale fuisse, neque in ipsos modo auctores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio, ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur. Scilicet illo igne vocem populi Romani, et libertatem senatûs, et conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur.

TAC. Vit. Agric. 2.

vertu qui louait la vertu ; c'était le maître du monde qui faisait à l'univers le serment d'être humain et juste, en célébrant la justice et l'humanité sur la tombe d'un grand homme. De tous les honneurs rendus à la mémoire d'Antonin, ce fut là sans doute le plus grand. On avait décerné à ce prince un culte et des autels; mais les Romains profanèrent plus d'une fois leur apothéose en l'accordant à des tyrans; au lieu que la louange donnée par l'homme vertueux, est un honneur qui ne fut jamais prostitué au crime.

L'histoire nous parle encore de l'éloge d'un empereur, prononcé par un autre empereur, et Dion Cassius nous en a même conservé un fragment. Il est agréable, mais plein de contrastes et d'antithèses : il paraît d'un genre d'éloquence où il y a plus d'esprit que de goût. L'orateur était Septime Sévère, qui avait cultivé la philosophie et les lettres, homme d'état, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla ; enfin l'un de ces hommes qui, nés pour le malheur et la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands et cruels.

Le prince dont il fit l'oraison funèbre était Pertinax. Quoiqu'il n'eût régné que trois mois il avait laissé une mémoire chère à tous les romains. On ne pouvait guère parvenir d'un rang plus bas un à rang plus élevé, car il était fils d'un affranchi, et devint empereur. Quoique guerrier,

il fut humain, et sur le trône du monde il fut modeste : malgré ses vertus, il fut assassiné. Sévère ne prononça son éloge qu'après avoir terminé les guerres civiles qui le mirent sur le trône. Il paraît que son discours était écrit avec soin : il le lut au lieu de le réciter. Il fut interrompu par beaucoup d'acclamations, car il était empereur; et il n'y a point d'éloquence qui ne gagne à être soutenue par dix mille gardes prétoriens.

Depuis cette époque, on ne trouve guère plus d'éloges d'empereurs, prononcés par des empereurs. Sur une trentaine de princes qui régnèrent de Septime Sévère à Constantin, près de vingt-cinq périrent de mort violente; et ceux qui montaient sur le trône étaient pour la plupart des soldats de fortune, plus féroces qu'instruits, et qui connaissaient moins la tribune que les champs de bataille; d'ailleurs, on ne loue pas ordinairement ceux qu'on assassine, et souvent c'étaient les meurtriers même qui étaient les successeurs de ceux qu'ils faisaient périr; ils conspiraient, frappaient, régnaient et mouraient pour faire place à d'autres meurtriers.

CHAPITRE XII.

Des panégyriques où éloges des princes vivans.

Chez un ancien peuple, il y avait une loi qui ordonnait de graver sur un monument public, toutes les grandes actions que faisait le prince; on élevait une colonne dans le temple, on la montrait au prince le premier jour de son règne, et on lui disait: « Voici le marbre » où l'on doit graver le bien que tu feras; voilà » le burin dont on doit se servir; que la pos- » térité vienne lire ici ton bonheur et le nôtre. » D'abord on n'y grava rien que de vrai; un prince eut le malheur de ne faire aucun bien à ses peuples, il mourut sans qu'un seul caractère fût tracé. Bientôt tout changea; la flatterie prit le burin des mains de la vérité, et moins les peuples étaient heureux, plus les colonnes étaient chargées d'éloges, d'inscriptions et de titres: à la fin un bon roi ordonna de briser ces marbres et d'en disperser les ruines.

Peut-être il eût été à souhaiter qu'au moment où le premier orateur se présenta pour prononcer le premier panégyrique devant un prince, même vertueux, un citoyen plein de courage se mît tout à coup entre le prince et l'orateur, et élevant sa voix avec force, s'écriât: « Prince,

» qu'oses-tu permettre, et que vas-tu entendre?
» Ferme l'oreille à des discours dangereux; tu
» mérites sans doute l'hommage qu'on va te
» rendre; achève de le mériter en le dédaignant.
» Aujourd'hui la vérité te loue, demain la flat-
» terie t'attend; de tous côtés l'orgueil te tend
» des piéges et te poursuit; l'esclavage en silence
» te trompe et te flatte; iras-tu encore per-
» mettre à un orateur de te corrompre avec art?
» Si tu as les vertus dont il te loue, ton cœur
» doit te suffire; si tu ne les a point, il t'en-
» courage. As-tu besoin de vains éloges et
» de panégyriques pour apprendre que tu
» nous rends heureux? Tes éloges, tes pané-
» gyriques sont nos champs cultivés, nos villes
» heureuses, la prière secrète du père de famille
» au pied des autels, le vieillard qui lève ses
» mains au ciel pour remercier les dieux d'avoir
» prolongé ta vie. Quel discours, prononcé
» devant toi, serait plus éloquent!

On ne peut douter qu'un prince ami de l'humanité, si on avait eu le courage de lui parler ainsi, avant qu'il entendît un de ses panégyriques, n'eût à l'instant congédié l'orateur, et que le peuple assemblé n'eût prononcé des imprécations contre le citoyen qui dans la suite oserait renouveler cet usage.

Il s'en fallait bien qu'on pensât ainsi à Rome sous ce gouvernement féroce qu'on appela l'empire. Nous avons vu dans cette époque tout ce qui concernait les éloges funèbres; nous avons

vu cet honneur accordé quelquefois à des monstres, quelquefois à des princes qui le méritaient; mais quand on est puissant, on ne consent guère à n'être loué qu'après sa mort; et quand on est esclave, on veut flatter ceux que l'on craint. Ainsi le pouvoir d'un côté, et la bassesse de l'autre, firent le plus souvent naître les panégyriques, que les uns eurent le courage d'entendre, et que les autres eurent l'audace de prononcer.

On est effrayé, en lisant l'histoire, de la foule énorme de panégyriques dont les Romains accablèrent leurs empereurs : ce débordement ne fut pas subit, il ne vint que par degrés. On commença par rendre des actions de grâces au prince, lorsqu'on était nommé consul. Quand on remercie, il faut louer, et quand on loue, on veut plaire : rien de plus naturel; et ce qui ne l'est pas moins, c'est de vouloir ajouter chaque année à ce qui a été dit l'année précédente : ce qui n'était donc qu'un remercîment, devint peu à peu un discours, et le discours devint un panégyrique, et le panégyrique fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire, qu'on y louait toujours un peu plus les mauvais princes que les bons. On était souvent en guerre; l'empereur qui jouissait en paix des dépouilles du monde, souvent ne sortait point de son palais; mais des généraux qui avaient quelquefois la hardiesse d'être de grands hommes, lui gagnaient des batailles : il était établi que ces

batailles n'avaient été gagnées à trois cents lieues de lui, que par ses auspices invincibles. Ainsi on ne disait mot du général, et on prononçait dans le sénat un panégyrique en l'honneur du prince; mais si par hasard l'empereur sortait de Rome en temps de guerre, pour peu qu'il lui arrivât, comme à Domitien, ou de voir de loin les tentes des armées, ou de fuir seulement l'espace de deux ou trois lieues en pays ennemi, alors il n'y avait plus assez de voix pour célébrer son courage et ses victoires; à plus forte raison, quand l'empereur était un grand homme, et qu'à la tête des légions, il faisait respecter par ses talens la grandeur de l'empire. Le peuple romain, de conquérant devenu oisif, et ne pouvant plus se désennuyer en gouvernant le monde, aimait les fêtes, et on les lui prodiguait. Quand un prince avait régné vingt-quatre ans, il fallait célébrer le bonheur de l'empire, c'étaient alors des jeux pour le peuple et un panégyrique pour le prince. On trouva bientôt l'époque trop reculée; de vingt ans on la mit à dix, ensuite à cinq. A chaque époque, nouvelle fête et nouveaux éloges; au bout du siècle, panégyrique de l'empereur régnant; au milieu, même cérémonie; à chaque quart, la même encore. Tous les ans se célébrait la naissance de Rome; ce jour-là on louait l'empereur, et l'on ne manquait pas de dire que Rome était née pour lui; le jour de la naissance de l'empereur, on félicitait Rome; il était né pour

elle. Ainsi l'on saisissait tous les événemens, tous les prétextes : sans doute la nation, heureuse sous les Antonins et les Trajan, devait s'empresser de témoigner sa reconnaissance : des enfans heureux aiment à rendre hommage à leur père. Mais sous les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, la fièvre ardente des panégyriques redoublait. Il semble que cette nation d'esclaves fût jalouse de ne pas laisser passer un jour sans bassesses, et qu'elle voulût, pour ainsi dire, imprimer la trace de ses chaînes sur chaque partie du temps qui s'écoulait. Au reste, ces éloges, se prononçaient dans le sénat, dans les temples, dans les places publiques, et jusque sur le théâtre. Au milieu des spectacles, nous dit Pline, on jouait, on chantait, on dansait des panégyriques des princes, et l'empereur était loué en même temps dans le sénat et sur la scène, par un histrion et par un consul (1).

Outre les orateurs qui, dans toutes ces fêtes, parlaient devant le prince, et mentaient, pour ainsi dire, au nom de l'univers, il y avait encore dans toutes les parties de l'empire une

(1) Ecquis jam locus miseræ adulationis manebat ignarus, quum laudes imperatorum ludis etiam et commissionibus celebrarentur, saltarenturque, atque in omne ludibrium effeminatis vocibus, modis, gestibus frangerentur. Sed illud indignum quod eodem tempore in senatu et in scenâ, ab histrione et à consule laudabantur.

Panegyr. Traj. 54.



foule de sophistes ou d'orateurs subalternes, flattant et mentant pour leur compte, louant des empereurs qu'ils n'avaient jamais vus et qu'ils ne devaient jamais voir; ceux-là, on ne les payait pas même de leurs mensonges. Ces malheureux étaient vils, et ceux pour qui ils se donnaient la peine de l'être, ignoraient jusqu'à leur nom ; leurs obscures bassesses restaient dans la même poussière qu'eux, et malgré leurs efforts, ils ne pouvaient réussir même à se déshonorer. Il faut avouer que cette espèce de maladie épidémique est bien honteuse pour l'esprit humain ; on serait tenté d'en rire, s'il n'était plus naturel encore de s'en indigner. Le plus grand nombre de ces panégyriques s'est perdu, comme cela devait être ; c'est bien assez de corrompre et d'ennuyer son siècle, sans encore avoir le droit d'ennuyer la postérité : on ne nous a conservé, sans doute, que ceux qu'on a regardés comme les plus estimables. Pour suivre notre plan, nous allons tâcher de les faire connaître, indiquant rapidement et le nom des écrivains et le caractère des ouvrages ; c'est une branche de littérature qui mérite son coin dans l'histoire philosophique des hommes.

CHAPITRE XIII.

Eloges donnés aux Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Trajan.

Nous n'avons point de panégyriques en forme, et composés exprès par des orateurs, avant Trajan; mais Trajan n'ayant été que le treizième empereur, il fallait bien qu'avant lui il y eût des éloges. Sous Octave, deux hommes qui étaient nés libres, et qui tous deux avaient vu les proscriptions, louèrent à l'envi l'assassin qui, à force d'art et de souplesse, avait asservi Rome; j'en demande pardon à ces deux hommes, mais il faut les nommer, c'est Horace et Virgile. Dans les Eglogues, déjà l'assassin est un dieu; dans les Géorgiques, les astres se rangent humblement pour lui faire place, et lui demandent quelle est celle qu'il voudra bien occuper parmi eux; et l'Enéide, comme on sait, n'est, d'un bout à l'autre, qu'un monument que la servitude éleva, par la main du génie, à la famille des Césars; Virgile avait l'âme plus tendre qu'élevée, et plus douce que forte. Accoutumé à errer dans les bois, et sous le beau ciel de Naples, méditant la nature qu'il savait si bien peindre, il devait mettre un grand prix au repos: il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait loué Octave;

on dormit dans ses chaînes. A l'égard d'Horace, né avec de l'imagination, un esprit délicat, la manie de plaire aux grands, et l'art de réussir, il eut les talens et les vices d'un courtisan poli. Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, et où les peuples agités passent de la liberté républicaine à une autre constitution, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit; Horace, par le genre du sien, était un instrument utile à Octave; ses chansons voluptueuses adoucissaient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté; ses satires détournaient sur les ridicules, des regards qui, auparavant, se portaient sur le gouvernement et sur l'état; sa philosophie, tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, évitant l'excès de tout, calmait l'impétuosité des caractères, et plaçait la sagesse à côté du repos; enfin, ses éloges éternels d'Octave accoutumaient au respect et faisaient illusion sur ses crimes; la génération qui ne les avait pas vus, était trompée; celle qui s'en souvenait, doutait presque si elle les avait vus. Les vers d'Horace étaient pour les Romains ce qu'était le ciseau de Phidias pour les Grecs, ils embellissaient ce qu'il fallait adorer: aussi l'usurpateur caressait le poëte; et le poëte reconnaissant ne cessa de célébrer un vainqueur qui tremblait dans une bataille, un législateur qui violait ses lois, un réformateur soupçonné d'inceste avec sa fille.

S'il est moins honteux d'être flatteur quand on craint d'être ingrat, Horace et Virgile furent moins coupables ; ils louaient leur bienfaiteur ; mais Ovide qui louait son oppresseur ! Ovide qui, né chevalier romain, et relégué par un seul mot d'Octave, à quatre cents lieues de Rome et parmi des peuples barbares, des bords du Pont-Euxin, fatigua pendant six ans, de prières et d'éloges, son tyran, qui ne daignait pas l'entendre ! Ovide qui, après la mort de cet Octave qu'il devait abhorrer, lui consacra un éloge funèbre en vers gètes, lui dressa une chapelle, lui composa des hymnes, et allait tous les matins encenser son image, pour que l'odeur de l'encens parvînt au Capitole, à cet autre tyran nommé Tibère ! Ovide qui enfin, pendant dix ans, perdit ses vers et ses bassesses, et ne se rebuta jamais, quel nom lui donner !

Il est triste pour les poëtes d'avoir eu, dans tous les siècles, le privilége de flatter sans s'en apercevoir, et sans même qu'on s'en étonne ; il faut espérer qu'un jour ils réclameront contre ce droit ; mais ce privilége accordé aux vers ne s'est jamais étendu jusqu'à l'histoire. Libre de sa nature, elle semble consacrée à la vérité, comme la poësie au mensonge. Nous trouvons cependant un historien à Rome, qui a prodigué, avec la plus grande pompe, les plus lâches éloges à Tibère : c'est Velleius Paterculus, auteur qui a de la rapidité et de la force, qui quelquefois pense et s'exprime comme Mon-

tesquieu, et peint les grands hommes par de grands traits, mais qui n'en a pas moins gâté son ouvrage par le ton qui y règne. Ses soixante dernières pages surtout sont écrites comme un valet qui, voulant faire fortune, écrirait l'histoire de son maître, à qui il viendrait tous les matins la lire à son lever. Si quelqu'un veut éprouver toute l'indignation que la flatterie inspire, s'il veut apprendre comment on ne laisse échapper aucune occasion de louer un homme puissant, comment on s'extasie sur ses bonnes qualités quand il en a, comment on dissimule les mauvaises, comment on exagère ce qui est commun, comment on donne des motifs honnêtes à ce qui est vicieux, comment on rabaisse avec art ou sans art les ennemis ou les rivaux, comment on interrompt son récit par des exclamations qu'on veut rendre passionnées, comment on se hâte de louer en abrégé, en annonçant que dans un autre ouvrage on louera plus en détail, comment, et toujours dans le même but, on mêle à de grands évènemens, de petites anecdotes, comment on érige son avilissement en culte, comment on espère qu'un homme si utile et si grand, voudra bien avoir long-temps pitié de l'univers; comment enfin, dans un court espace, on trouve l'art d'épuiser toutes les formules et tous les tours de la bassesse, il n'y a qu'à lire ces soixante pages, et surtout les vingt dernières.

Le panégyriste de Tibère devait l'être de Séjan ; aussi, dans le même ouvrage, Séjan est-il peint comme un grand homme : on nous apprend qu'il fut choisi pour seconder Tibère, parce que c'est la règle que les hommes supérieurs emploient des hommes de génie (1) ; enfin, dans les dernières lignes, la servitude à genoux implore hautement tous les dieux de Rome, pour demander, au nom de l'univers, la conservation, de qui ? de l'empoisonneur de Germanicus, et du monstre de Caprée. On dit que ce Velleius fut enveloppé dans la disgrâce de Séjan, et périt avec lui. Ainsi, pour salaire de ses mensonges, il eut l'ingratitude d'un tyran, une vie honteuse, une mort sanglante, et le déshonneur chez la postérité ; c'était bien la peine d'être vil.

Qui croirait que nous avons du stoïcien Sénèque, un ouvrage plus lâche encore que celui-là ? car il est consacré tout entier à louer un affranchi de Claude, et l'imbécille Claude lui-même ; c'est le *Traité de la consolation* adressé à Polybe. Ce Polibe avait été esclave, et était tout-puissant, suivant la coutume de Rome, où les empereurs, soit par paresse de faire un choix, soit par l'habitude d'être gouvernés, soit par la confiance qu'inspire une bassesse de tous les jours, soit pour ne pas

(1) Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus usi sunt.
Vel. lib. 2. p. 127.

confier leur pouvoir à des hommes qu'ils pouvaient craindre, soit par ce secret orgueil que sent un despote à faire adorer ses esclaves, choisissaient presque toujours leurs ministres parmi leurs affranchis. Polybe était du nombre, et il venait de perdre un frère. Sénèque, qui alors était exilé en Corse, et qui aurait mieux aimé faire admirer ses talens dans l'opulente et voluptueuse Rome, sous prétexte de consoler cet esclave, mendie lâchement sa faveur par des éloges. D'abord il querelle très-sérieusement la fortune, de ce qu'elle a osé attaquer un grand homme tel que Polybe; cependant il voit bien qu'elle a été très-adroite, car elle a trouvé le seul endroit par où elle le pût blesser. Lui aurait-elle enlevé des richesses? il les méprise; ses amis? il en aura tant qu'il en voudra; l'estime publique? elle est inébranlable; la santé? avec l'esprit qu'il a, on s'en passe; la vie? il est sûr d'être immortel (1). Et puis le panégyrique du mort; panégyrique qui consiste surtout à dire que le mort était digne d'un pareil frère! Ensuite on l'avertit qu'il est trop grand pour qu'il lui soit permis de pleurer. Rien de bas, rien de commun ne sied à un homme comme lui: il ne faut pas qu'il démente l'admiration que l'univers a conçue (2).

---

(1) Senec. de Consolat. ad Polyb. 21.
(2) Ibid. 25.

En louant l'esclave, le grave Sénèque ne pouvait se dispenser de louer le maître. « Puis-» que Claude respire, dit-il, il ne vous est pas » permis de vous plaindre : Claude est vivant ; » toute votre famille est vivante ; vous n'avez » rien perdu. Non-seulement vos yeux doivent » être secs, mais vous devez même laisser écla-» ter votre joie (1). » Et plus bas : « Votre frère » est heureux ; en mourant, il a laissé Claude, » son auguste famille, et vous-même sur la » terre ! » Et ailleurs : « Je ne cesserai de vous » offrir l'image de Claude. Tandis qu'il gou-» verne le monde, et qu'il prouve combien, » pour maintenir l'empire, les bienfaits sont » plus puissans que les armes ; tandis que le » sort de l'univers est en ses mains, vous ne » pouvez vous apercevoir que vous ayez fait » une perte. Elevez-vous, et toutes les fois que « les larmes vous viendront aux yeux, tournez » vos regards sur Claude, la vue de cette puis-» sante divinité séchera vos larmes. Humain » et bienfaisant envers tous les hommes, je ne » doute point qu'il n'ait déjà employé les » plus fortes consolations pour guérir votre » blessure et charmer vos douleurs : mais quand » il n'en aurait rien fait, voir Claude, ou pen-

(1) Fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortuna queri. Hoc incolumi, salvi tibi sunt tui, nihil perdidisti. Non tantùm siccos oculos tuos esse, sed etiam lætos oportet. In hoc tibi omnia sunt; hic pro omnibus est.

Senec. de Consolat. ad Polyb. 26.

» ser seulement à lui, c'est déjà une consolation bien douce. Que tous les dieux, que toutes les déesses le prêtent long-temps à la terre! qu'il égale les grandes actions d'Auguste! qu'il surpasse le nombre de ses années! que tant qu'il sera parmi les mortels, il ne s'aperçoive point que, dans sa maison, il y ait rien de mortel! que le jour où sa famille sacrée célébrera son retour au ciel, ne luise que dans l'autre siècle, et pour nos derniers neveux (1) » Et ensuite une prière à la fortune, pour qu'elle veuille bien permettre « qu'un si grand empereur remédie aux maux du genre humain désolé.... Si elle regarde Rome en pitié, si elle n'a pas encore résolu d'anéantir le monde, ce prince envoyé pour consoler l'univers, sera aussi sacré pour

---

(1) Non desinam offerre tibi Cæsarem. Illo moderante terras et ostendente quanto melius beneficiis imperium custodiatur quam armis, illo rebus humanis præside, non est periculum ne quid perdidisse te sentias. Attolle te, et quoties lacrimæ suboriuntur oculis tuis, toties illos in Cæsarem dirige, siccabuntur maximi et clarissimi conspectu numinis...... Nec dubito cum tanta illi adversus omnes suos sit mansuetudo, tantaque indulgentia, quin multis jam solatiis tuum istud vulnus obduxerit, nonnulla quæ dolori tuo obstarent, congesserit. Quid porro, ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipse conspectus per se tantummodo, cogitatusque Cæsar maximo solatio tibi est! Dii illum, Deæque omnes terris diu commodent! acta hic divi Augusti æquet! annos vincat! ac quamdiù inter mortales erit, nihil in domo suâ mortale esse sentiat! sera et nepotibus demum nostris dies nota sit quâ illum gens sua cœlo asserat.

Ibid. 31.

» elle ; qu'il l'est déjà pour tous les mor« tels (1). »

Je ne ferai ici qu'une remarque : c'est Sénèque qui parle, et il parle de Claude. Mais j'ajouterai, pour être juste, que ce même homme qui a paru si faible dans son exil, mourut avec le plus grand courage ; tant il est vrai qu'on peut unir la faiblesse avec la grandeur, et être tour à tour intrépide et lâche !

Tout le monde sait que Néron fut loué par Lucain ; nous avons vingt vers de lui, à la tête de la *Pharsale*, où ce monstre est placé dans le ciel. Cependant nous ne pouvons guère douter que Lucain ne haït les tyrans. Il loue avec transport et Caton et Brutus ; il peint Pompée comme le vengeur, et César comme l'oppresseur de son pays : il entra même dans la fameuse conspiration de Pison. Pour résoudre le problème, il faut se souvenir que Néron ne fut pas toujours un monstre. Le prince qui dit, *je voudrais ne point savoir écrire*, n'était pas le même que celui qui fit périr et son frère, et sa

(1) Abstine ab hoc manus tuas, fortuna !..... patere illum generi humano jamdiù ægro et affecto mederi. Sidus hoc quod præcipitato in profundum ad demerso in tenebras orbi refulsit, semper luceat.

SENEC. de Consolat. ad Polyb. 32.

Hoc unum obtineamus ab illâ votis ac precibus publicis, si nondum illi genus humanum placuit consumere, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, hunc principem lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacrosanctum velit.

Ibid. 36.

femme, et sa mère; et une foule de Romains. Néron changea, et l'éloge est resté.

Mais si, peut-être, on peut justifier Lucain, comment, sous un autre règne, excuser Quintilien, Martial et Stace? Le grave auteur des *Institutions oratoires*, à la tête de son quatrième livre, ne rougit pas de donner le nom de censeur très-saint, et de divinité favorable, à Domitien, à ce tyran jaloux, capricieux et lâche, sous qui le nom même de la vertu fut proscrit, qui n'eut que des vices, ne fit que des crimes, empoisonna peut-être Titus, et teint de sang, voulait être homme de lettres et passer pour juste.

Stace, qui naquit à Naples, et qui avait une imagination forte, quoique déréglée, avilit son génie par les mêmes éloges. Ses deux poëmes sont dédiés à ce tyran, qu'il place aussi dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron. Ce n'est pas tout; nous avons encore de lui trois ou quatre pièces, ou panégyriques en vers; l'un intitulé *le Cheval de Domitien*; l'autre où selon son expression, *il adore le dix-septième consulat du prince;* le troisième, où il rend grâces de ce qu'il a été honoré de *sa table sacrée*. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les éloges sont aussi ridicules que les titres.

A l'égard de Martial, on ose dire qu'il est encore plus étonnant. Cet Espagnol, qui vint de bonne heure à Rome pour y faire des vers, médire et flatter, et qui y eut tout le succès qu'un

esprit fin et piquant peut avoir dans une grande ville, où il y a de l'oisiveté, des arts et des vices, nous a laissé près de quatre-vingts petites pièces, ou épigrammes faites en l'honneur de Domitien. Ce sont quatre-vingts monumens de bassesses. On y apprend qu'il n'y eut jamais dans Rome, ni de temps si heureux, ni de succès si brillans, ni tant de liberté accordée par le prince aux citoyens, ni tant d'amour des citoyens pour le prince, que sous Domitien. On croirait qu'il est impossible d'être plus vil : Martial a trouvé l'art de l'être encore plus; c'est de répéter les mêmes éloges pour Trajan, et de blâmer alors les crimes de Domitien, qu'il avait élevé jusqu'au ciel quand il régnait. Quel est l'esclave étalé dans un marché pour être vendu, qui inspire autant de mépris et de pitié qu'un tel écrivain, qui cependant, à la honte de son siècle et de Rome, eut de la réputation!

CHAPITRE XIV.

Panégyrique de Trajan par Pline le jeune.

Nous voici parvenus au panégyrique de Pline, le premier et le plus célèbre de tous les panégyristes d'empereurs que nous ayons. Pline est assez connu; on sait qu'il fut un des premiers orateurs de son siècle. Il était trop vertueux,

pour n'avoir rien à craindre sous Domitien ; mais la mort du tyran le sauva. Nerva et Trajan le chérirent ; et ce qui met le comble à sa gloire, il fut le rival et l'ami de Tacite. Tous deux également célèbres, et tous deux jouissant de la gloire l'un de l'autre, ils goûtaient ensemble dans le commerce de l'amitié et des lettres, ce bonheur si pur que ne donnent ni les dignités, ni la gloire, et qu'on trouve encore moins dans ce commerce d'amour-propre et de caresses, d'affection apparente et d'indifférence réelle, qu'on a nommé si faussement du nom de société, commerce trompeur qui peut satisfaire les âmes vaines, qui amuse les âmes indifférentes et légères, mais repousse les âmes sensibles, et qui sépare et isole les hommes, bien plus encore qu'il ne paraît les unir. Il faut voir dans les lettres de Pline même, tous les détails de cette union si douce ; l'on partage et l'on envie les charmes de leur amitié : ils voulaient vivre, il voulaient mourir ensemble : ils désiraient, quand ils ne seraient plus, que la postérité unît encore leurs noms, comme leurs âmes l'avaient été pendant la vie. Qu'on me pardonne de m'être arrêté un moment sur le spectacle d'une amitié si touchante ; il est doux, même en écrivant, de pouvoir se livrer quelquefois aux mouvemens de son cœur : et j'aime encore mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité qui m'éclaire.

Pline était consul quand il prononça ce pa-

négyrique célèbre. On a dit que, pour le mériter, il n'avait manqué à Trajan que de ne pas l'entendre : heureusement il ne fut pas prononcé comme il est écrit. Ce n'était d'abord qu'un remercîment, avec quelques éloges : mais Pline, avant que de le publier, le travailla. Il en fit presqu'un nouvel ouvrage, et lui donna par degrés cette étendue que la plupart des hommes ne pardonneraient pas même à une satire. Pour bien juger de son mérite ou de ses défauts, il faudrait le lire soi-même. Ceux qui ont reçu de la nature une âme forte, ceux qui ont eu le bonheur ou le malheur de sentir tout avec énergie, ceux qui admirent avec transport et qui s'indignent de même, ceux qui voient tous les objets de très-haut, qui les mesurent avec rapidité et s'élancent ensuite ailleurs, qui s'occupent beaucoup plus de l'ensemble des choses que de leurs détails, ceux dont les idées naissent en foule, tombent et se précipitent les unes sur les autres, et qui veulent un genre d'éloquence fait pour leur manière de sentir et de voir, ceux-là sans doute ne seront pas contens de l'ouvrage de Pline ; ils y trouveront peut-être peu d'élévation, peu de chaleur, peu de rapidité, presqu'aucun de ces traits qui vont chercher l'âme et y laissent une impression forte et profonde ; mais aussi il y a des hommes dont l'imagination est douce et l'âme tranquille, qui sont plus sensibles à la grâce qu'à la force, qui veulent des mouvemens

légers et point de secousses, que l'esprit amuse, et qu'un sentiment trop vif fatigue; ceux-là ne manqueront pas de porter un jugement différent. Ils aimeront dans Pline la grâce du style, la finesse des éloges, souvent l'éclat des idées. Ils ne seront pas entraînés, mais ils s'arrêteront partout avec plaisir. Si chaque idée n'est pas nouvelle, ils la trouveront chaque fois présentée d'une manière piquante. Souvent elle ressemblera pour eux à ces figures qui s'embellissent encore par le demi-voile qui les couvre. Alors ils goûteront le plaisir d'entendre ce que l'orateur ne dit pas, et de lui surprendre, pour ainsi dire, son secret. On sent que c'est là en même temps, et un plaisir de l'esprit, parce qu'il s'exerce sans se fatiguer, et un plaisir d'amour-propre, parce qu'on travaille avec l'orateur, et qu'on se rend compte de ses forces, en faisant avec lui une partie de son ouvrage. Mais aussi ce genre d'agrément tient à des défauts. Plus on veut être piquant, et moins on est naturel. Il arrive dans les ouvrages ce qu'on voit en société, le désir éternel de plaire rapetisse l'âme et lui ôte le sentiment et l'énergie des grandes choses. Cette recherche importune des agrémens arrête les mouvemens libres et fiers de l'imagination, et l'oblige sans cesse à ralentir sa marche. Le style devient agréable et froid. Ajoutez la monotonie même que produit l'effort continuel de plaire, et le contraste marqué entre une petite manière et de grands objets.

Il serait à souhaiter qu'on ne fût pas en droit de faire à Pline une partie de ces reproches; peut-être en mérite-t-il à d'autres égards. Jusque dans les louanges que le consul donne au prince, il y a un détail minutieux de petits objets; j'ose même dire que le ton n'a pas toujours la noblesse qu'il devrait avoir. Des Romains dans ce panégyrique, ont l'air d'esclaves à peine échappés de leurs fers, qui s'étonnent eux-mêmes de leur liberté, qui tiennent compte à leur maître de ce qu'il veut bien ne pas les écraser, et daigne les compter au rang des hommes; mais c'est bien plus la faute du temps que de l'orateur. Telle est l'influence du gouvernement sur l'éloquence et sur les arts. Des âmes qui ont été long-temps abattues, ne se relèvent pas aisément; et l'habitude d'avoir été courbé sous des chaînes, se remarque même quand on peut marcher en liberté. Tacite lui-même, Tacite dont l'âme était si fière et si haute, sentait ce malheur, et il s'en plaignait. « Telle est la faiblesse humaine, disait-il; partout les remèdes sont plus lents que les maux, et il est bien plus facile d'étouffer le génie que de le ranimer. »

Malgré ces remarques générales, il y a dans le panégyrique de Pline plusieurs endroits d'une véritable éloquence, et où l'on remarque de l'élévation et de la force. Tel est celui où il parle de la vie farouche et solitaire de Domitien, qu'il peint « enfermé dans son palais,

» comme une bête féroce dans son antre, tantôt s'y abreuvant, pour ainsi dire, du sang de ses proches, tantôt méditant le meurtre des plus illustres citoyens, et s'élançant au-dehors pour le carnage. L'horreur et la menace gardaient les portes du palais, et l'on tremblait également d'être admis et d'être exclu. On n'osait approcher ; on n'osait même adresser la parole à un prince toujours caché dans l'ombre, et fuyant les regards, et qui ne sortait de sa profonde solitude que pour faire de Rome un désert. Cependant dans ces murs même et dans ces retraites profondes auxquelles il avait confié sa sûreté, il enferma avec lui un Dieu vengeur des crimes (1). » Et un moment après, il nous peint les statues de Domitien abattues, une foule empressée, le fer et la hache à la main, ardente à mutiler ces images d'or, comme si leurs coups tombaient sur le tyran. Il nous montre ces figures autrefois menaçantes, dévorées par

(1) Nec salutationes tuas fuga et vastitas sequitur. Remoramur, resistimus, ut in communi domo, quam nuper illa immanissima bellua plurimo terrore munierat, quam velut quodam specu inclusa, nunc propinquum sanguinem lamberet, nunc se ad clarissimorum civium strages cædesque proferret. Obversabantur foribus horror et minæ et par metus admissis et exclusis. Non adire quisquam, non alloqui audebat, tenebras semper secretumque captantem, nec unquam ex solitudine suâ prodeuntem, nisi ut solitudinem faceret. Ille tamen quibus sibi parietibus et muris salutem suam tueri videbatur, dolum secum et insidias, et ultorem scelerum Deum inclusit.

Paneg. 48 et 49.

les flammes, et l'effroi public changeant de forme, pour servir désormais à l'usage et aux plaisirs des citoyens (1).

Pour achever de faire connaître le caractère et le genre d'éloquence de Pline, je vais citer quelques pensées détachées de ce panégyrique qui, avec ses défauts, est encore un des ouvrages les plus estimables de l'antiquité.

« Notre empereur, dit-il, est d'autant plus » grand, qu'il croit n'être qu'un citoyen comme » nous. Il se souvient qu'il est homme, il » se souvient qu'il commande à des hom- » mes... (2).

« Les riches ont d'assez grands motifs pour » donner des citoyens à l'état, il n'y a qu'un » bon gouvernement qui puisse encourager les » pauvres à devenir pères. Que les bienfaits du » prince soutiennent ceux que la confiance de » ses vertus a fait naître ; négliger le peuple pour » les grands, c'est croire que la tête peut sub-

---

(1) Illæ autem aureæ et innumerabiles statuæ strage et ruinâ publico gaudio litaverunt. Juvabat illidere solo superbissimos vultus, instare ferro, sævire securibus, ut si singulos ictus sanguis dolorque sequeretur. Nemo tam temperans gaudii seræque lætitiæ, quin instar ultionis videretur cernere laceros artus, truncata membra, postremò truces horrendasque imagines objectas excoctasque flammis, ut ex illo terrore et minis in usum hominum ac voluptates ignibus mutarentur.

Paneg. 12.

(2) Unum ille se ex nobis, et hoc magis excellit atque eminet, quod unum ex nobis putat; nec minus hominem se, quam hominibus præesse meminit.

Paneg. Traj. 2.

» sister en affamant le corps, c'est hâter la » chute de l'état (1).

» Les libéralités et les secours peuvent sans » doute beaucoup, pour exciter à avoir des en- » fans; mais l'espérance de la liberté et de la » sûreté peuvent encore plus. Que le prince » né donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien; qu'il » ne nourrisse pas, mais aussi qu'il ne tue » point, et les enfans naîtront en foule (2).

» En détruisant les délateurs, votre sage sé- » vérité a empêché qu'une ville fondée sur les » lois, ne fût renversée par les lois (3).

» Ce serait déjà bien assez que la vertu ne » fût pas funeste à ceux qui l'ont : vous faites » plus, elle leur est utile (4)

---

(1) Locupletes ad tollendos liberos ingentia præmia et pares pœnæ cohortantur : pauperibus educandi ratio est bonus princeps. Hic fiduciâ sui procreatos nisi largâ manu fovet.... Occasum imperii, occasum reipublicæ accelerat, frustraque proceres, plebe neglectâ, ut defectum corpore caput.... tuetur.

Paneg. 27.

(2) Magnum quidem est educandi incitamentum, tollere liberos, in spem congiariorum; majus tamen in spem libertatis, in spem alimentorum, in spem securitatis; atque adeo nihil largiatur princeps, dùm nihil auferat; non alat, dùm non occidat; nec deerunt qui filios concupiscant.

Paneg. 27.

(4) Excidisti intestinum malum, et providâ severitate cavisti ne fundata legibus civitas, eversa legibus videretur.

Paneg. 34.

(5) Prodest bonos esse, quum sit satis abundeque si non nocet.

Paneg. 44.

» Vos prédecesseurs aimaient mieux voir au-
» tour d'eux le spectacle des vices que des ver-
» tus ; d'abord parce qu'on désire que les au-
» tres soient ce qu'on est soi-même ; ensuite
» parce qu'ils croyaient trouver plus de sou-
» mission à l'esclavage, dans ceux qui ne mé-
» ritaient en effet que d'être esclaves (1).

» Le prince qui permet d'être vertueux, fait
» peut-être plus pour les mœurs, que celui
» qui l'ordonne (2).

» Du moment qu'on est prince, on est con-
» damné à l'immortalité ; mais il y en a deux,
» celle des vertus et celle du crime ; le prince
» n'a que le choix (3).

» Prince ! pour juger des hommes, rappor-
» tez-vous-en à la renommée ; c'est elle qu'il
» faut croire, et non pas quelques hommes :
» car quelques hommes peuvent et séduire et
» être séduits, mais personne n'a trompé un

---

(1) Et priores quidem principes... vitiis potius civium quam virtutibus lætabantur, primum quod in alio sua quemque natura delectat, deinde quod patientiores servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos.

Paneg. 45.

(2) Nescio an plus moribus conferat princeps qui bonos esse patitur, quam qui cogit.

Ibid.

(3) Ut quisque factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona, an mala, cæterum æterna est. Non ergo perpetua principi fama quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est.

Paneg. 55.

» peuple entier, et un peuple entier n'a jamais
» trompé personne (1).

» Sous un prince plus grand que ses aïeux,
» ceux qui ont créé leur noblesse seraient-ils
» donc moins honorés que ceux qui n'ont qu'hé-
» rité de la leur (2) ?

» Quand on est dans la première place du
» monde, on ne peut plus s'élever qu'en abais-
» sant sa propre grandeur (3).

» Trop long-temps les sujets et le prince ont
» eu des intérêts différens ; aujourd'hui le
» prince ne peut plus être heureux sans les su-
» jets, ni les sujets sans le prince (4).

» Dans certaines assemblées, ce qui est ap-
» prouvé avec transport de tous, est ce qui
» déplaît le plus sûrement à tous (5).

---

(1) Tales nos crede, Cæsar, qualis cujusque fama est. Huic aures, huic oculos intende. Melius omnibus quam singulis creditur. Singuli enim decipere et decipi possunt. Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.

Paneg. 62.

(2) Cur te principe qui generis tui claritatem virtute superasti, deterior esset conditio eorum qui posteros habere nobiles merentur, quam eorum qui parentes habuissent!

Paneg. 70.

(3) Cui nihil ad agenda fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ.

Paneg. 71.

(4) Fuit tempus ac nimium diù fuit, quo alia adversa, alia secunda principi et nobis : nunc communia tibi nobiscum tam læta quam tristia : nec magis sine te nos esse felices, quam tu, sine nobis potes.

Paneg. 72.

(5) Nulla magis omnibus displicent quam quæ sic fiunt ut omnibus placeant.

Paneg. 76.

» Vous avez des amis, parce que vous l'êtes
» vous-même ; car on commande tout aux su-
» jets, excepté l'amour. De tous les sentimens,
» l'amour est le plus fier, le plus indépendant
» et le plus libre. Un prince peut-être peut
« inspirer la haine sans la mériter et la sentir ;
» mais à coup sûr il ne peut être aimé, s'il
» n'aime lui-même (1). »

On voit dans tous ces morceaux quelle est l'âme et le tour d'esprit de l'orateur ; ce sont des pensées toujours vraies, et quelquefois fortes, aiguisées en épigrammes, et relevées toujours par un contraste, ou de mots, ou d'idées. On peut assurément blâmer ce genre d'éloquence, qui n'est point le meilleur, mais il n'en faut pas moins estimer les vérités utiles et nobles, dont cet ouvrage est rempli. Gardons-nous de pousser trop loin cette attention subalterne, qui pèse les phrases dans une balance, et fait plus d'attention aux mots qu'aux idées. Il importe encore plus, je crois, d'être bon citoyen, qu'excellent orateur ; et s'il est utile de ne pas corrompre le goût, il vaut encore mieux ne pas corrompre les hommes et les princes.

---

(1) Habes amicos quia amicus ipse es. Neque enim alia subjectis, ita amor imperatur. Neque est nullus affectus tam erectus et liber, et dominationis impatiens, nec qui magis vires exigat. Potest fortasse princeps inique, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderat ; amari, nisi ipse amet, non potest.

Paneg. 85.

CHAPITRE XV.

De Tacite ; d'un éloge qu'il prononça étant consul ; de son éloge historique d'Agricola.

Quoique Tacite n'ait composé aucun panégyrique de prince, cependant l'ordre des temps, la liaison des idées, le mérite de ce grand homme, et le caractère particulier de ses ouvrages, semblent exiger que nous en parlions ici. On se rappelle le mot d'un officier français qui, à la tête d'une compagnie de gardes, venait d'assister à la dédicace d'une des statues de Louis XIV ; en revenant, il passa avec sa troupe devant la statue d'Henri IV : « Mes amis, dit-» il, saluons celui-ci ; il en vaut bien un au-» tre ; » et en même temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre. Dans cette revue des écrivains, Tacite mérite d'être traité avec le même honneur. Pour peu qu'on soit sensible, à son nom l'imagination s'échauffe et l'âme s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes, je dirai, c'est Tacite ; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau, c'est

Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs, c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passions à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères, qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ; a mieux tiré de grands résultats des plus petits évènemens ; a mieux fait à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles ; a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe ; a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentimens et les actions, tous les mouvemens que l'âme se dissimule ; a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires ? la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécille dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien, les crimes de la domination et ceux de l'escla-

vage, la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre ; la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie ; le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude ; et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférens ; et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds si un autre eût vaincu ? Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes ; il console des hommes, celui qui en est loin ; il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer ; mais on serait trop heureux que leur commerce, à cet égard, ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue en général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent : il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace ; on ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre ; souvent elle ne se dé-

ploie pas toute entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvemens de l'âme; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposerait jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination, mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait; la liaison est plus entre les idées qu'entre les mots; les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce; c'est le Michel-Ange des écrivains; il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

Nous savons qu'il exerça, pendant la plus grande partie de sa vie, la profession d'orateur, et il ne s'appliqua à l'histoire que dans sa vieillesse. Etant consul sous Nerva, il prononça l'éloge funèbre de Virginius : c'est ce même général qui avait refusé trois fois l'empire, qui par-là déplut aux armées dont il méprisa la haine, qui les fit obéir en dédaignant leur présent, et qui vécut tranquille et respecté sous six empereurs, quoiqu'il n'eût tenu qu'à lui d'être à leur place. Pline le jeune, dont Virginius avait été le tuteur et

l'ami, en parle avec transport dans plusieurs de ses lettres. « Il a joui trente ans de sa gloire, » nous dit-il; il a vu des poëmes composés en » son honneur, il a lu lui-même son histoire, » et la postérité a commencé pour lui de son » vivant. Sa pompe funèbre, ajoute-t-il, a » honoré le prince, son siècle, Rome et la » tribune romaine; et il n'a rien manqué au » bonheur de sa vie; car il a été loué après « sa mort par le plus éloquent des hom- » mes (1). »

Un tel éloge, prononcé par Tacite, devait être intéressant, mais nous ne l'avons plus; heureusement il nous reste de lui le chef-d'œuvre et le modèle de tous les éloges historiques, c'est sa *Vie d'Agricola*.

Le début, qui est d'une grande beauté, est d'une éloquence tout à la fois simple et forte; il parle de l'ancien usage de célébrer les grands hommes, de l'indifférence de son siècle pour ceux qui l'honorent, du danger de louer la vertu sous les tyrans, des effets de l'oppression, qui fait mourir les arts en étouffant le génie; « Le dernier siècle, dit-il, a vu ce qu'il y » avait d'extrême dans la liberté, le nôtre a vu » ce qu'il y a d'extrême dans l'esclavage. Les » recherches des délateurs nous ont ôté jusqu'à » la liberté de parler et d'entendre, et nous » eussions perdu le souvenir même avec la voix,

(1) Plin. Epist. lib. 1.

» s'il était aussi facile à l'homme d'oublier » que de se taire (1). » Il se représente ensuite, au sortir du règne de Domitien, comme échappé aux chaînes et à la mort, survivant aux autres, et, pour ainsi dire, à lui-même, privé de quinze ans de sa vie, qui se sont écoulés dans l'inaction et le silence, mais voulant du moins employer les restes d'un talent faible et d'une voix presqu'éteinte, à transmettre à la postérité et l'esclavage passé, et la félicité présente de Rome : « En attendant, » dit-il, je consacre ce livre en l'honneur d'A- » gricola mon beau-père ; et dans ce projet, » ma tendresse pour lui me servira ou d'ex- » cuse ou d'éloge (2)». Alors il parcourt les principales époques de la vie de son héros, peignant partout comme il sait peindre, et montrant un grand homme à la cour d'un tyran, coupable par ses services même, forcé de remercier son maître de ses injustices, et obligé d'employer plus d'art pour faire oublier sa gloire, qu'il n'en avait fallu pour conquérir des provinces et vaincre des armées. « On hait, » dit Tacite, ceux qu'on a offensés. Domitien, » naturellement féroce, et d'autant plus im- » placable dans sa haine, qu'elle était plus » cachée, était cependant retenu par la pru- » dence et la modération d'Agricola ; car il » n'affectait point ce faste de vertu et ce vain

(1) Agric. 2.
(2) Agric 3.

» fanatisme qui, en bravant tout, veut attirer » sur soi l'œil de la renommée. Que ceux qui » n'admirent que l'excès, sachent que même, » sous de mauvais princes, il peut y avoir de » grands hommes; et qu'une vertu calme et » modeste, soutenue par la fermeté et les » talens, peut parvenir à la gloire, comme » ces hommes qui n'y marchent qu'à travers » les précipices, et achètent la célébrité par » une mort éclatante, mais inutile à la pa- » trie (1). »

Toutes les fois que Tacite parle des vertus d'Agricola, son âme fière et ardente paraît s'adoucir un peu; mais il reprend la mâle sévérité de son pinceau, pour peindre le tyran soupçonné d'avoir fait empoisonner ce grand homme; s'informant avec une curiosité inquiéte, des progrès de sa maladie, attendant sa mort de moment en moment, et osant feindre de la douleur, lorsqu'assuré qu'Agricola n'est plus, il est enfin tranquille sur l'objet de sa haine. L'orateur (car Tacite l'est dans ce moment) félicite Agricola de sa mort; il n'a point vu les derniers crimes du tyran, il n'a point vu ces temps où Domitien, las de verser le sang goutte à goutte, frappa, pour ainsi dire, la république et Rome d'un seul coup, lorsque le sénat se vit entouré d'assassins, quand le tyran lui-même, spectateur des meur-

(1) Agric. 42.

tres qu'il ordonnait, jouissait de la pâleur des mourans, et calculait, au milieu des bourreaux, les soupirs et les plaintes : « Tu as été heureux, » lui dit-il ; mais ta fille et moi, qui nous consolera d'avoir perdu un père ! qui nous consolera de n'avoir pu, dans ta maladie, te » rendre les devoirs et les soins les plus tendres, » de n'avoir pu te serrer dans nos bras, nous » rassasier d'une vue si chère, recueillir de ta » bouche mourante tes derniers soupirs et tes » derniers avis ! Sans doute, ô le meilleur des » pères ! puisque tu avais auprès de toi une » épouse qui t'adorait, tu as reçu les honneurs » qui étaient dus à ta cendre, cependant, moins » de larmes ont coulé sur ta tombe, et tes » yeux, en se fermant, ont désiré quelque » chose. S'il est un séjour pour les ombres vertueuses ; si, comme le disent nos sages, les » âmes des grands hommes survivent à leurs » cendres, oh ! repose en paix, fixe les yeux » sur ta famille, fais cesser nos plaintes et nos » lâches soupirs, pour nous élever à la contemplation de tes vertus ! Non, elles ne doivent point être outragées par des pleurs ; c'est » en les admirant, et si notre faiblesse n'est pas » au-dessous d'un grand modèle, c'est en les » imitant surtout que nous devons les honorer : » voilà l'hommage qui t'est dû. Moi-même, » quand j'exhorterai ton épouse et ta fille à » honorer ta mémoire, je leur dirai de se rappeler sans cesse et tes actions et tes discours,

» d'embrasser ta renommée, et pour ainsi dire » ton âme, plutôt que de vaines statues; non » que je veuille défendre de reproduire sur le » le marbre ou l'airain, les traits des grands » hommes; mais ces images sont mortelles » comme ce qu'elles représentent, au lieu que » l'empreinte de l'âme est éternelle. Ce n'est » point par l'art, ce n'est point par de vils » métaux qu'on peut représenter l'âme d'un » grand homme, c'est par notre conduite et par » nos mœurs, etc. (1).

Dans cet ouvrage, qui est, comme on le voit, un véritable éloge, Tacite a réuni la philosophie à l'histoire, et l'histoire à l'éloquence : on y retrouve, à chaque ligne, l'âme d'un citoyen qui porte tout le poids du malheur de la vertu, et qui, en peignant les maux de sa patrie, les éprouve une seconde fois. Toute la fin est d'un pathétique tendre, mais en même temps plein de noblesse. Il semble que Tacite, fatigué des émotions douloureuses et profondes que lui ont données l'indignation du crime et le spectacle de la cour d'un tyran, cherche, pour écarter ces images, à se reposer sur les sentimens les plus doux de la nature : c'est la sensibilité d'un grand homme qui, tout à la fois, vous attendrit et vous élève.

(1) Agric. 45, 46.

CHAPITRE XVI.

Des sophistes grecs ; du genre de leur éloquence et de leurs éloges ; panégyriques depuis Trajan jusqu'à Dioclétien.

Tandis que, dans Rome, Tacite écrivait l'histoire, que Pline célébrait Trajan, que Quintilien professait l'éloquence, que Martial cultivait la poésie légère, que Stace chantait les héros, et que Juvénal, ardent et sombre, poursuivait, avec le glaive de la satire, les crimes des Romains ; à l'autre extrémité de l'empire, dans l'Ionie, la Grèce et une partie de l'Asie, les orateurs grecs, qu'on nommait sophistes, jouaient le plus grand rôle, et remplissaient quelquefois de l'admiration de leur nom les villes et les provinces : ce qui les distinguait, c'était l'art de parler sur-le-champ avec la plus grande facilité. Cet art était né dans les plus beaux siècles de la Grèce, et convenait à l'imagination ardente et légère d'un peuple que le sentiment et la pensée frappaient rapidement, et dont la langue féconde et facile semblait courir au-devant des idées. Gorgias, né en Sicile, avait le premier donné cet exemple dans Athènes ; Critias et Alcibiade,

encore jeune, Thucydide et Périclès déjà vieux, venaient l'entendre et l'admiraient. Eschine, le rival et l'ennemi de Démosthène, eut le même talent. Dans ces sortes de discours, il était, dit-on, plein de chaleur et de génie, et semblait inspiré comme le prêtre qui rendait les oracles. Cet art fut cultivé depuis avec beaucoup de succès; et sous les empereurs, il procura la plus grande célébrité à ceux qui s'y exercèrent. Athènes, Alexandrie, Tarse, Smyrne, Ephèse et Byzance étaient des écoles sans cesse ouvertes : là se formaient et régnaient ces orateurs ; ils parcouraient les villes les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie. A leur arrivée, le peuple s'assemblait en foule dans les places publiques, ou dans les portiques du temple ; on leur donnait un sujet, et ils parlaient au bruit des applaudissemens ; souvent ils commençaient par prononcer l'éloge de la ville. C'étaient eux qu'on envoyait en ambassade vers les empereurs ; ils arrivaient à Rome, précédés par leur renommée, et souvent le prince leur accordait des priviléges, des exemptions de charges, et quelquefois les premières dignités de l'empire. Les peuples leur élevaient des statues ; on plaçait leur image dans les temples, et leur patrie les nourrissait aux dépens de l'état.

On conçoit que la plupart de ces orateurs ou sophistes, dont l'art et le talent était de s'affecter avec rapidité de tous les sujets, devaient

avoir une imagination vive et un esprit enthousiaste ; l'un nommé par la ville de Smyrne pour aller en ambassade vers un empereur, adresse sur-le-champ une prière aux dieux, pour qu'ils lui accordent l'éloquence d'un de ses rivaux ; un autre ne méditait jamais que la nuit. « O nuit ! disait-il, je t'invoque ; parmi toutes les divinités, nulle ne parle plus puissamment au cœur de l'homme que toi. » Un autre, qui conseillait de fuir les villes, et sentait que la situation des lieux influe sur l'âme : « Habite et parcours les montagnes, disait-il, le soleil les frappe de ses premiers rayons; les derniers rayons du soleil reposent sur elles ; élève-toi vers les cieux ; sors de l'ombre, et respire la lumière et la pureté du jour. » Un autre, après la mort de son épouse, ramasse tous les ornemens qui servaient à sa parure, et les suspend dans un temple, pour les consacrer à la divinité du lieu.

Le plus célèbre d'entr'eux fut Hérode Atticus ; il descendait de Miltiade, avait eu un de ses ancêtres consul à Rome, fut lui-même consul, devint le maître de Marc-Aurèle, et posséda des richesses immenses ; mais il préférait à tous ces titres la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente : il reçut des leçons d'un fameux orateur de Smyrne, et pour premier essai, prononça sur-le-champ l'éloge de son père. Dans sa première jeunesse, désespéré d'être resté court devant un empereur, il

vent s'aller précipiter dans le Danube. Il avait un ami qu'il aimait tendrement ; il lui fait élever une statue, et grave au bas une imprécation contre ceux qui abattraient la statue de son ami. Enfin, dans sa vieillesse, menacé par un homme puissant. « Ne sais-tu pas, lui dit-il, qu'à mon âge on ne craint plus ? »

Mais par quel art ces hommes singuliers pouvaient-ils parvenir à parler sur-le-champ avec éloquence sur toutes sortes de sujets ? Cet art, outre une imagination très-vive et prompte à s'enflammer, supposait encore en eux des études très-longues ; il supposait une étude raisonnée de la langue et de tous ses signes, l'étude approfondie de tous les écrivains, et surtout de ceux qui avaient dans le style, le plus de fécondité et de souplesse ; la lecture assidue des poëtes, parce que les poëtes ébranlent plus fortement l'imagination, et qu'ils pouvaient servir à couvrir le petit nombre des idées par l'éclat des images ; le choix particulier de quelque grand orateur avec qui leur talent et leur âme avaient plus de rapport ; une mémoire prompte, et qui avait la disposition rapide de toutes ses richesses pour servir leur imagination ; l'exercice habituel de la parole, d'où devait naître l'habitude de lier rapidement des idées ; des méditations profondes sur tous les genres de sentimens et de passions ; beaucoup d'idées générales sur les vertus et les vices, et peut-être des morceaux d'éclat et pré-

médités ; une étude réfléchie de l'histoire et de tous les grands évènemens que l'éloquence pouvait ramener ; des formules d'exorde toutes prêtes et convenables aux lieux, aux temps, à l'âge de l'orateur ; peut-être un art technique de classer leurs idées sur tous les objets, pour les retrouver à chaque instant et sur le premier ordre ; peut-être un art de méditer et de prévoir d'avance tous les sujets possibles, par des divisions générales ou de situations, ou de passions, ou d'objets politiques, ou d'objets de morale, ou d'objets religieux, ou d'objets d'éloges et de censure ; peut-être enfin la facilité d'exciter en eux, par l'habitude une espèce de sensibilité factice et rapide, en prononçant avec action des mots qui leur rappelaient des sentimens déjà éprouvés, à peu près comme les grands acteurs qui, hors du théâtre, froids et tranquilles, en prononçant certains sons, peuvent tout à coup frémir, s'indigner, s'attendrir, verser et arracher des larmes : et ne sait-on pas que l'action même et le progrès du discours entraînent l'orateur, l'échauffent, le poussent, et, par un mécanisme involontaire, lui communiquent une sensibilité qu'il n'avait point d'abord ?

Tel était probablement l'art de ces orateurs ; mais pour savoir quel était ou pouvait être le genre de leur éloquence, il faut considérer tout ce qui pouvait influer sur elle. La plupart des sophistes habitaient dans Athènes, ou dans les

villes grecques de l'Asie ; alors Athènes était esclave ; la tribune où avait harangué Démosthène était brisée : Athènes avait perdu l'orgueil, les espérances, les craintes. Des monumens de sa grandeur passée, et la triste monotonie de la servitude présente, voilà ce qui lui restait. Cependant sa légèreté, qui, autrefois, se mêlait à de grandes choses, s'amusait des petites ; et l'imagination de ses citoyens, impuissante et active, leur donnait cette espèce d'inquiétude et de mouvement qui naît de la faiblesse jointe au souvenir de la force. Qu'on pense au genre d'éloquence qui devait naître d'une telle situation, et du caractère d'un peuple qui, extrême dans l'esclavage comme dans la liberté, mettait la même impétuosité à flatter ses maîtres ou ses tyrans, qu'elle en aurait mis autrefois à les combattre.

A l'égard des villes grecques de l'Asie, elles n'avaient pas même de souvenir de grandeur. Placées dans les plus beaux temps à la porte de la servitude et sous la main des satrapes, à peine avaient-elles respiré l'air de la liberté : d'ailleurs la douceur et la mollesse du climat avaient produit un genre d'éloquence amolli comme les habitans. Il semble que cette espèce de vigueur qui donne un mouvement rapide à l'esprit et du nerf aux idées, ait toujours manqué à l'Asie. Le voisinage du despotisme, l'influence même du ciel, la multitude des sen-

sations douces et calmes, plus de sensibilité pour les plaisirs, moins de disposition à l'exercice violent et actif de la pensée, et le désir d'un certain repos de l'âme, tout cela ensemble, dans des climats plus chauds, a dû nuire à l'éloquence ; aussi les orateurs de l'Europe ont eu sur les orateurs de l'Asie, les mêmes avantages que les guerriers du nord eurent de tout temps sur ceux du midi.

D'ailleurs, pour être vraiment éloquent, il faut un sujet qui intéresse l'orateur, il faut un peuple qui s'intéresse au sujet. Les orateurs de l'ancienne Grèce défendaient, tout en parlant, de grands intérêts. Démosthène sur la tribune entendait derrière lui les chaînes que traînait l'ambition des tyrans ; il avait sa liberté et celle de son pays à défendre ; mais pour les sophistes, tout était fiction, mensonge. Il s'agissait d'amuser un peuple oisif, et d'attirer quelques battemens de mains à l'orateur.

Ces applaudissemens même dont ils étaient si jaloux, et après lesquels ils couraient, devaient corrompre leur éloquence. Tout homme qui veut être applaudi, dénature sa pensée ; ou il en cache une partie pour faire davantage briller l'autre ; ou il saisit un rapport qui étonne et qui est plus singulier que vrai ; ou il détache ce qui devrait être fondu dans l'ensemble, et le met en saillie ; ou, pour avoir l'air de s'élever et de voir de plus haut, il généralise

un sentiment qui ne conserve sa force qu'autant qu'il est lié à une situation ; ou il ajoute au sentiment même, et pour étonner, il exagère ; ou par une expression recherchée, il veut donner une tournure fine à ce qui devrait être simple ; ou il tâche d'unir la finesse à la force pour surprendre, par l'assemblage de deux qualités contraires ; ou enfin, pour arrêter et fixer partout l'attention, il multiplie les détails, et néglige la grandeur et la marche de l'ensemble. Il suit de là que toute éloquence qui ne se propose que de faire battre des mains, doit être, à la longue, froide, fausse et médiocre.

La coutume même et la nécessité de parler sur-le-champ, quelque piquante qu'elle dût être, et de quelques études qu'elle fût précédée, devait nuire au véritable goût de l'éloquence. On pardonnait trop aisément à la petitesse des plans, au peu d'étendue des idées, au défaut de coloris, à la multitude des mots, à la faiblesse et au peu d'énergie des sentimens. L'orateur corrompait le goût du peuple, et l'indulgence du peuple corrompait l'orateur. De-là sans doute les reproches qu'on a faits de tout temps à l'éloquence des sophistes, malgré les talens, les succès et la prodigieuse célébrité de quelques-uns d'entr'eux. C'est pour ces raisons qu'aucun de ces Grecs n'a égalé ni Tacite, ni Quintilien, ni Pline ; mais il faut y ajouter encore la différence du séjour.

Rome était le centre de tous les mouvemens ; c'était là que se réunissaient tous les grands spectacles, les grands intérêts, les grandes passions. Un homme qui faisait le sort du monde, une cour où l'on se rendait de toutes les extrêmités de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, les caprices d'un tyran qui pouvait faire trembler cent nations, une servitude même qui avait quelque chose d'auguste, parce qu'elle était partagée par l'univers ; enfin la grandeur romaine qui respirait de toute part, même à travers les ruines de la liberté, tout ce spectacle, au moins dans les premiers siècles de l'empire, agitait fortement les esprits et les âmes. L'orateur, le philosophe et le poëte devaient donc avoir l'âme bien plus exercée à Rome, et être bien plus réveillés par le mouvement et le choc des idées, qu'au fond de la Grèce et de l'Asie, où les impressions arrivaient affaiblies par la distance.

Les défauts même des écrivains devaient être différens. A Rome, tout devait tendre à un certain excès, et dans les villes grecques à une certaine mollesse. La corruption du goût, qui naît des vices et des passions fortes, est différente de celle qui naît du défaut d'énergie, et de l'oisiveté qui s'amuse de tout ; l'une fait trop d'efforts, l'autre n'en fait pas assez : ainsi l'une exagère, l'autre affaiblit, et par-là même peut-être le goût à Rome était plus près d'une décadence entière, que dans la Grèce et dans

l'Asie; car celui qui ne va pas où il peut aller, est bien plus près de la nature que celui qui est emporté au-delà. En fait de goût, il faut moins de force pour remonter au but, que pour y redescendre.

Parmi ces orateurs ou sophistes Grecs dont nous venons de parler, un très-grand nombre composèrent des éloges de particuliers, de villes et d'empereurs. Il nous en reste un sur Trajan, mais dans un genre tout à fait différent de celui de Pline. L'auteur était Dion Chrysostôme, surnommé ainsi à cause de son éloquence. Il parut à Rome sous Domitien; mais comme il avait autant de vertu que d'éloquence, il eut ou le courage, ou le malheur de déplaire. Dans un pays d'esclaves, il fut libre, et parmi les mensonges des cours, il fut vrai. Dès que la vérité condamne, elle est regardée comme un outrage, et bientôt comme un crime. Sur le point d'être proscrit, il fut obligé de fuir. Il déguisa son nom et sa naissance, et vécut plusieurs années inconnu, errant de ville en ville, et de pays en pays, manquant de tout, réduit le plus souvent, pour subsister, à labourer la terre, ou à cultiver des jardins, maniant tour à tour la charrue et la bêche, et honorant cet état par son courage. De toute sa fortune, il ne lui restait qu'un dialogue de Platon, et une harangue de Démosthène, qu'il portait partout avec lui. Il parcourut ainsi la Mésie et la Thrace, péné-

tra jusque chez les Scythes, se fit quelquefois admirer par des peuples barbares, et se fixa enfin, pendant la plus grande partie de son exil, chez les Gètes. Ainsi un philosophe, pour avoir dit la vérité à Domitien, vécut éxilé à peu près dans les mêmes lieux où, quatre-vingts ans auparavant, Ovide avait été forcé de vivre et de mourir, pour avoir surpris les débauches obscures de cet autre tyran qu'on nomme Auguste.

Lorsque Domitien périt, Dion était en habit de mendiant dans un camp de l'armée romaine, inconnu à tout le monde, et s'y occupant des travaux les plus pénibles. L'armée, en apprenant le meurtre de l'empereur, était prête à se révolter; tout à coup Dion jette les haillons qui le couvraient, s'élance sur un autel, et de là s'adressant aux soldats: *Enfin le sage Ulysse a quitté ses lambeaux* (1), dit-il; poursuit, se fait connaître, parle avec la plus grande éloquence, appaise la sédition et calme l'armée. Nerva avait pour lui la plus grande estime, et le combla d'honneurs: mais ce qui le touchait encore plus, c'était la tendre amitié de ce prince; car les honneurs ne sont que le besoin des âmes vaines, mais l'amitié est le besoin des âmes sensibles. On remarque que Trajan fut l'ami de Plutarque, de Tacite, de Pline et de Dion: cela devait être; on ne hait

(1) Vers de l'Odyssée.

que ceux dont on redoute le mépris, et Trajan n'avait à rougir aux yeux ni de la raison, ni de la vertu.

Dion composa quatre discours sur les devoirs des rois : il y en eut un surtout qui peut passer pour un véritable panégyrique de Trajan. Il n'a point cette éloquence ingénieuse et brillante de Pline ; mais le tour des éloges est plus adroit ; il loue en paraissant ne donner que des préceptes ; et sous prétexte de dire ce que doit être un grand homme, il dit en effet ce qu'a été Trajan. La fin de ce discours est une fiction moitié poétique et moitié morale, dans le goût de celles de Lucien : Dion y peint Trajan sous l'emblême d'Hercule. Le messager des dieux descend du ciel pour instruire ce héros, et le conduit sur une montagne inaccessible et bordée de précipices. De cette montagne s'élèvent deux sommets : l'un, qui touche les cieux, est environné d'un jour pur et serein ; l'autre, beaucoup plus bas, s'arrête au milieu des tonnerres et des nuages. Ces deux sommets sont le séjour de la tyrannie et de la royauté : les deux déesses habitent chacune dans leur temple ; celui de la tyrannie est une citadelle ensanglantée : son trône est très-haut, mais sous ce trône est un abîme. Son visage est ardent et sombre, son œil inquiet, ses manières sauvages. Elle est à la fois audacieuse et lâche, insolente et timide. Elle menace et pâlit ; elle arrache de l'or et le dissipe. Auprès d'elle est

la flatterie en habit d'esclave, qui lui sourit, qui la perd et qui conspire en caressant. L'autre déesse a une figure pleine de majesté et de charmes. Son trône est éclatant, sa robe est blanche, son sceptre d'une matière brillante et pure. Elle avait autour d'elle des monceaux d'or et de fer, mais elle leur préfère les fruits et les moissons. Près d'elle est la justice, dont le regard est à la fois imposant et doux, le génie du gouvernement, attentif et sévère, la paix qui sourit avec grâce, et la raison sage qui sert de ministre; et la loi en cheveux blancs, portant un sceptre d'or, et dont rien ne peut combattre la force. Hercule, après avoir vu les deux déesses, se passionne pour celle-ci, et s'indigne contre l'autre qu'il voudrait précipiter du haut de son rocher. Les dieux, pour récompense, lui donnent l'empire de l'univers, et il va partout combattre les malheurs et le crime. Telle est la fin de ce discours qui est adressé à Trajan même, et où l'on reconnaît partout le héros qu'il a voulu peindre; on peut dire que c'est une espèce d'éloge allégorique. La louange y est d'autant plus piquante qu'elle se cache: ainsi déguisée, elle ressemble moins à la flatterie de la part de l'orateur, elle fait moins rougir le grand homme qui l'a méritée et craint de l'entendre; et à l'égard de celui qui ne serait que vain au lieu d'être grand, elle lui épargnerait encore l'embarras pénible d'être modeste.

Nous n'avons point de panégyrique d'Antonin, qui cependant valait bien la peine d'être loué, nous savons seulement qu'un orateur grec, nommé Gallinicus, auteur de plusieurs autres éloges, avait fait le panégyrique de ce prince ; mais rien de cet orateur ne nous est resté que son nom.

Aristide, orateur grec de la Mésie, et qui vivait dans le même temps, composa un éloge d'Athènes, un de Rome et un panégyrique de Marc-Aurèle ; nous les avons encore. Il était établi à Smyrne et y jouissait de la plus grande réputation. Marc-Aurèle, arrivé dans cette ville, fut curieux de l'entendre. Il remarqua qu'il n'avait point paru dans la foule des courtisans, et le demanda. Le lendemain, Aristide parut ; il s'excusa sur son travail, de ce qu'il n'avait point vu l'empereur la veille. Ce prince lui proposa un sujet, et il fut charmé de son éloquence. Aristide parcourut l'Italie, l'Egypte, une partie de la Grèce, et eut partout des succès. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre, les habitans le prièrent d'écrire à l'empereur. Il fit à Marc-Aurèle une peinture touchante des malheurs de cette ville ; Marc-Aurèle, attendri, fit rebâtir Smyrne, et les habitans élevèrent une statue de bronze à l'orateur. Cette statue subsiste encore ; elle est assise et drapée, et placée dans la bibliothèque du Vatican, à Rome. Malheureusement les ouvrages d'Aristide démentent un peu cette

réputation et ces honneurs. On aurait pu lui dire : ou brise ta statue, ou anéantis tes ouvrages. Son panégyrique de Marc-Aurèle, surtout, est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force. L'éloquence en est faible, et la philosophie commune. Je défie tout homme sensible de penser une heure à Marc-Aurèle et de ne pas faire mieux.

Il y a apparence que, dans le même temps, ce prince fut loué par un homme plus digne de lui; c'était Cornelius Fronto, un des plus fameux orateurs qu'il y ait eu à Rome. Nous n'avons rien de ses ouvrages; mais Macrobe dans ses saturnales, Ausone dans son panégyrique, Saint Jérome et Sidoine Apollinaire dans leurs lettres, en parlent avec la plus grande estime. Ce qui prouve qu'il n'était pas médiocre, c'est qu'il avait un genre d'éloquence à lui, et que, comme les peintres célèbres, il fit une école. Ceux des Romains qui jugeaient au lieu d'écrire, et se contentaient d'apprécier les talens sans en avoir, en classant leur orateurs, citaient Cicéron pour l'abondance, Salluste pour la précision, Pline pour l'agrément, Fronto pour une certaine gravité austère. Antonin le choisit pour donner des leçons à Marc-Aurèle sur le trône, lui fit élever une statue; de plus, il le nomma consul : ainsi il eut tous les honneurs qui supposent et augmentent la réputation. Nous n'a-

vons qu'une seule phrase de son panégyrique; elle nous a été conservée dans un autre ouvrage de ce genre, prononcé cent cinquante ans après. On doit estimer l'orateur qui loua un grand homme; mais on souhaiterait que ce grand homme n'eût pas souffert qu'on le louât de son vivant.

Ce fut ainsi que pensa un général romain, qui, vingt ans après, fut proclamé empereur en Syrie : c'était Pescennius Niger. Il avait pour lui son armée, le sénat et le peuple; mais Septime Sévère l'écrasa par son activité. Dès que Niger fut proclamé, aussitôt un de ces hommes qui se hâtent les premiers d'être vils, dès qu'un autre devient puissant, composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. Niger le regarda en pitié, et voici sa réponse : « Orateur, faites-nous l'éloge de Marius, ou » d'Annibal, ou de quelqu'autre grand hom» me qui ne soit plus, et dites-nous ce qu'il » a fait, pour que nous l'imitions; car louer » des vivans, est intérêt ou faiblesse, et sur» tout louer les princes, dont on espère, dont » on craint, qui peuvent donner, qui peuvent » mettre à mort, qui peuvent proscrire. Pour » moi, vivant, je veux être aimé; et loué, » quand je ne serai plus. » Celui qui parlait ainsi méritait de vaincre en disputant le trône.

On trouvera depuis le même sentiment dans ce jeune Alexandre Sévère qui, empereur à treize ans, est mort à vingt-six, élevé par une

mère qui était un grand homme, fut à la fois ferme et sensible, et joignit toutes les vertus avec toutes les grâces. Il se moquait hautement de tous ces panégyriques de princes; et pendant treize ans qu'il régna, il ne voulut jamais souffrir qu'on lui rendît un honneur qui lui parassait plus ridicule encore que dangereux: mais, dans ses momens de loisir, il célébrait lui-même les princes les plus vertueux qui avaient régné à Rome. Il chantait les Antonins, comme Achille chantait les héros; et ce qui était à la fois plus difficile et plus grand, il les imitait.

CHAPITRE XVII.

De l'éloquence au temps de Dioclétien. Des orateurs des Gaules. Panégyriques en l'honneur de Maximien et de Constance-Chlore.

Il s'en fallait bien que les successeurs d'Alexandre Sévère pensassent comme lui. Au temps de Dioclétien, surtout, il se fit une révolution. La pompe de l'Asie effaça pour jamais les anciennes traces des mœurs romaines. Un édit ordonna d'adorer le prince. On multiplia tout ce qui en impose au peuple, et trop d'empereurs se crurent dispensés d'avoir une grandeur réelle. Alors la fureur des panégyri-

ques redoubla, et ils devinrent une étiquette du trône. La poësie, l'eloquence et les arts parurent un peu se ranimer, mais le gouvernement avait corrompu le génie ; et il y a encore plus loin, pour les lettres, du siècle de Constantin à celui de Trajan, que de celui de Trajan à celui d'Auguste. L'un avait trouvé le point juste où la grandeur se mêle avec le goût, le second eut les excès de la force, le troisième n'eut que les excès de la faiblesse.

Mais ce qui caractérise surtout les orateurs de ce temps, c'est la flatterie la plus basse ; c'est ce qui acheva de dénaturer les arts et d'anéantir le goût. Cette révolution s'était faite lentement et par degrés dans l'espace de trois siècles, et il était impossible qu'elle n'arrivât point. Je ne parle pas de vingt autres causes qui la préparèrent ; mais je remarque que, dès le premier siècle, la grandeur de l'empire, une puissance qui n'était limitée par rien, des fantaisies qui n'avaient de bornes que la puissance, des trésors qu'on ne pouvait parvenir à épuiser, même en abusant de tout, firent naitre dans les princes je ne sais quel désir de l'extraordinaire qui fut une maladie de l'esprit autant que de l'âme, et qui voulait franchir en tout les bornes de la nature : de-là cette foule de figures colossales consacrées aux empereurs ; la manie de Caligula de faire enlever de toutes les statues des dieux leur tête pour y placer la sienne ; le palais d'or de Né-

ron, où il avait englouti un quart de Rome, une partie des richesses du monde, et des campagnes, des forêts et des lacs; la statue d'Adrien élevée sur un char attelé de quatre chevaux, et qui, faite pour être placée au sommet d'un édifice, était d'une grandeur que nous avons peine à concevoir; sa maison de campagne, dont les ruines seules aujourd'hui occupent, dans leur circonférence, plus de dix milles d'Italie, et où il avait fait imiter les situations, les bâtimens et les lieux les plus célèbres de l'univers; enfin le palais de Dioclétien, à Spalatro en Illyrie, édifice immense partagé par quatre rues, et dont chaque côté avait sept cents pieds de long. Il semble que ces hommes eussent voulu s'agrandir eux-mêmes, en proportion de l'univers auquel ils commandaient (1); mais, malgré leurs efforts, condamnés à n'être que des hommes, ils agrandissaient leurs images et tout ce qui semblait faire partie d'eux-mêmes. C'est à la même idée que tenait l'apothéose de leurs prédécesseurs; la fantaisie de se faire adorer de leur vivant; les temples qu'on leur élevait dans toutes les parties de l'empire; la multitude énorme de statues d'or et d'argent, de colonnes et d'arcs de triomphe, le caractère sacré imprimé à leurs images et jusqu'à

(1) Caligula fut jaloux d'un certain Proculus qui avait une figure colossale, et le fit égorger.

leurs monnaies ; le titre de *seigneur* et de *maître* que Tibère même avait rejeté avec horreur, et qui fut commun sous Domitien ; la formule des officiers de l'empereur, qui écrivaient : *Voici ce qu'ordonne notre Seigneur et notre Dieu* (1) ; et quand les princes, par les longs séjours et les guerres qui les retenaient en orient, furent accoutumés à l'esprit de ces climats, la servitude des mœurs, l'habitude de se prosterner, consacrée par l'usage et ordonnée par la loi.

Ainsi, dans la représentation des sentimens, des hommes et des choses, tout, sous les empereurs, fut porté à l'extrême. Il est facile d'examiner l'effet que cet esprit général dut, au bout de trois siècles, produire sur la poésie, l'éloquence et le goût. Il fallait sans cesse forcer l'expression, pour que le langage ne fût point au-dessous des autres arts. Dès qu'il s'agissait du prince, le peintre, le sculpteur, et l'architecte faisaient un dieu : l'orateur ou le poëte qui n'eût fait qu'un homme, eût paru faible ou coupable.

Il est à remarquer que, dans ces temps-là, on ne trouve plus de traces de l'éloquence latine, que dans les Gaules. C'étaient des Celtes qui étaient les successeurs d'Hortensius et de Cicéron. Ce peuple, si long-temps libre dans ses forêts, et qui souvent même avait fait trem-

(1) Edictum Domini Deique nostri. MARTIAL.

bler Rome, apprivoisé enfin par un long esclavage, et poli par les vices même de ses vainqueurs, s'était livré aux arts, comme au seul charme et au dédommagement de la servitude. A Autun, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, on cultivait l'éloquence; souvent même les Romains les plus distingués envoyaient leurs enfans dans ces villes pour s'y instruire. Il semble en effet que, depuis Marc-Aurèle, les arts et les lettres pouvaient difficilement habiter dans Rome. Ce ne fut, pendant près de cent ans, que conspirations, assassinats, tyrannie et révolte. Les provinces étaient plus loin de ces orages; on y apprenait plutôt qu'on ne sentait, les révolutions du trône. On y avait moins à craindre, moins à espérer; et les esprits n'étaient pas sans cesse occupés, comme à Rome, par cette espèce de férocité inquiète, que donnent l'habitude des dangers et le spectacle des crimes. Les Gaules étaient d'ailleurs remplies d'une foule de Romains. Leur commerce y porta cette culture, et ce goût qui naît d'abord dans les capitales, parce que le goût n'est que le résultat d'une multitude d'idées comparées, et d'une foule d'idées qu'on ne peut avoir que dans l'oisiveté, l'opulence et le luxe. Ajoutez la douceur du climat, et tous les monumens élevés dans ce pays par la grandeur romaine. Tout cela, réuni, disposa peu à peu les esprits à cette fermentation utile, d'où naît l'amour des lettres et des arts. Mais, comme en même temps il

y a dans chaque siècle un caractère qui s'imprime à tout, la servitude de l'Asie s'étendit dans les Gaules, et l'éloquence corrompue et faible n'y fut, comme ailleurs, que le talent malheureux, ou d'exagérer quelques vertus, ou de déguiser des crimes. Un défaut naturel dans de pareils ouvrages, était le vide des idées ; on employait de grands mots pour dire de petites choses. Ce n'était plus d'ailleurs la langue de Cicéron et d'Auguste, elle était altérée. Gaulois, Germains, Espagnols, Sarmates, tous se précipitaient dans la patrie commune : l'univers se mêlait. Ces idiomes barbares corrompaient nécessairement la langue romaine. Formée par des conquérans, elle n'avait jamais été une langue de philosophes ; mais alors elle n'était plus même une langue d'orateurs.

Il y en eut pourtant, dans ce siècle, trois de célèbres ; ce furent Eumène, Nazaire et Mamertin, tous trois panégyristes de princes, et tous trois comblés de bienfaits par les empereurs, car, si la vérité a souvent nui à ceux qui ont eu le courage de la dire, il faut convenir que la flatterie et le mensonge ont presque toujours été utiles à ceux qui ont voulu échanger leur honneur contre de la fortune.

Mamertin prononça deux panégyriques devant Maximien. Pour bien juger et des discours et de l'orateur, il est bon de se rappeler que Maximien, d'abord paysan, ensuite simple soldat, quand il fut prince voulut avoir un nom.

et prit celui d'Hercule. En conséquence, on ne manqua pas de le faire descendre, en droite ligne, de cet Hercule qui, du temps d'Evandre, était venu ou n'était pas venu en Italie. Son seul mérite était d'aimer la guerre, et d'y réussir. D'ailleurs, dur et impitoyable, avide d'or et de sang, en même temps féroce et faible, c'était un lion à la chaîne, que gouvernait Dioclétien, et qu'il avait approché du trône pour le lancer de là sur les ennemis de l'empire. Obligé, malgré lui, d'abdiquer après un règne de vingt ans, n'ayant point assez de force pour supporter le repos, dans son activité inquiète, sans cesse occupé de conjurations et de crimes, il reprit trois fois la pourpre, qui lui fut arrachée trois fois. Il conspira contre Maxence son fils, contre Constantin son gendre, et finit enfin par vouloir rendre sa fille complice de l'assassinat de son époux. N'ayant pu réussir, il se donna la mort, et le petit-fils d'Hercule se pendit à Marseille. Voilà pourtant l'homme sur lequel nous avons trois pompeux panégyriques; voilà celui qu'on appelle *empereur très-sacré*, à qui on parle de sa divinité, du culte qui lui est dû, du palais auguste et vénérable qui lui sert de temple.

Il faut convenir que le premier de ces éloges prononcé à Trèves, est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'impertinence et de flatterie.

Le second est plus raisonnable; il y a moins de mensonges exagérés, moins de ces bassesses

qui révoltent. Les louanges sont plus fondées sur les faits ; il y a même en général de l'éloquence, du style, de l'harmonie, mais nulle philosophie et très-peu de goût.

Le troisième, dont on ne connaît pas l'auteur, est curieux, sur-tout par la manière dont on y traite l'abdication de ce prince, et son retour à l'empire. Il semble que l'univers allait s'écrouler, si Maximien cessait d'être empereur. « Il nous est permis, dit l'orateur, de nous » plaindre des dieux, lorsqu'ils négligent l'uni- » vers. C'est dans ces momens-là que les grêles » ravagent les moissons, que la terre s'entrouvre, » que les villes sont englouties ; fléaux qui dé- » solent le monde, non par la volonté des dieux, » mais parce qu'alors leurs regards ne tombent » point sur la terre : voilà, grand empereur, » ce qui nous est arrivé, lorsque vous avez » cessé de veiller sur le monde et sur nous. » Ensuite on prouve à Maximien, que, malgré son grand âge, il ne pouvait sans injustice quitter le fardeau de l'empire ; « mais les dieux » l'ont permis, lui dit l'orateur, parce que » la fortune, qui n'osait rien changer tant que » vous étiez sur le trône, désirait pourtant » mettre un peu de variété dans le cours de » l'univers. » Ensuite on représente Rome désespérée d'avoir perdu un si grand prince ; Rome suppliante et à genoux, lui tendant les mains, lui adressant un discours pathétique et touchant, pour le conjurer de vouloir bien

encore régner sur elle. On le loue de sa piété céleste, et de ce qu'il a bien voulu se rendre aux instances de la patrie : « Empereur éternel, » tu n'as pu résister aux larmes de cette mère auguste. » Après cela on le compare au soleil qui en remontant sur son char, et de ses propres mains le guidant dans les cieux, a réparé les désordres du monde, embrasé par l'ignorance de Phaéton. On s'étonne qu'après avoir goûté la douceur et les charmes du repos, il veuille bien se donner encore la peine de commander ; et l'on finit par prier sa divinité de vouloir bien, du faîte où elle est placée, veiller sur l'univers, et de sa tête céleste faire quelques signes, pour marquer aux choses humaines le cours de leur destinée.

Il est difficile je crois de porter plus loin la démence de l'adulation. Comment un prince n'était-il pas révolté de ces lâches mensonges ? comment n'imposait-il pas silence au vil orateur ? Mais il y a apparence que, dans ces malheureux, le besoin d'être flattés, était pour le moins égal à celui qu'on avait de les flatter. Il y a pour ainsi dire, des besoins d'orgueil, comme il y en a de bassesse. Une âme profondément corrompue par le pouvoir, n'a plus de mesure juste, ni pour elle-même, ni pour les autres, et le genre humain tout entier se recule à une distance immense d'elle. Il y a bien, dans une des presqu'îles de l'Inde, un chef de quelques bourgades, qui, assis tranquillement

sur sa natte qu'il appelle son trône, dit froidement aux Européens qui le visitent : « Pourquoi ne viens-tu pas voir plus souvent *le roi du ciel* ? » et ce roi du ciel, c'est lui.

En suivant l'ordre des temps, nous trouvons un panégyrique prononcé par Eumène pour l'établissement des écoles publiques d'Autun. Eumène, quoiqu'il fût orateur, vivait à la cour, et il exerçait une charge considérable dans le palais. Il fut choisi pour ranimer dans Autun, qui était sa patrie, le goût de l'éloquence et des arts. Les deux empereurs (1) lui écrivirent à ce sujet la lettre la plus honorable : c'est un monument flatteur du respect de la puissance pour les talens. Le discours d'Eumène roule tout entier sur les bienfaits accordés à sa patrie et aux lettres. On respire au moins quand, parmi tant de sujets d'éloges, ou ridicules ou atroces, on en trouve un de raisonnable ; mais le sujet du discours est ce qu'il y a de mieux dans le discours même. Il est adressé à un gouverneur de province que l'orateur ne manque pas d'appeler *vir perfectissime*, c'est-à-dire *homme très-parfait* : ce titre d'honneur était apparemment une leçon adroite, donnée, sous le voile du respect, à un homme puissant.

Quelque temps après, Eumène prononça un autre panégyrique sur les victoires de Cons-

(1) Constance-Chlore et Galerius.

tance-Chlore en Hollande, et principalement sur sa conquête en Angleterre. Nous y apprenons que ce prince, en abordant, pour se réduire à la nécessité de vaincre, fit mettre le feu à sa flotte, comme avait fait un roi de Syracuse, en portant la guerre à Carthage; comme fit depuis Cortès, en abordant au Mexique. L'histoire ramène souvent les mêmes actions et la même audace dans des hommes et des siècles différens. L'orateur s'étend beaucoup sur des lieux communs de carnage. Il eût mieux fait, je crois, de célébrer les vertus de Constance-Chlore, car il en avait. Il eût mieux valu dire que sa valeur n'ôtait rien à son humanité, qu'empereur, il fut modeste et doux; que maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas; qu'il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un; que les jours de fêtes, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait point lui-même; qu'il fut humain en religion comme en politique; et que, pendant tout le temps qu'il régna, tandis que les autres empereurs, persécuteurs des chrétiens, lui donnaient l'exemple d'une superstition inquiète et féroce, il ne fit jamais, dans ses états, ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. C'eût été là sans doute l'objet d'un panégyrique plus éloquent, et surtout plus utile. Mais il y a des temps où l'on dirait que les grandes vérités

morales sont obscurcies. Le genre humain semble en avoir perdu la trace, et il faut des révolutions et des siècles pour l'y ramener.

CHAPITRE XVIII.

Siècle de Constantin. Panégyrique de ce prince.

Nous voici à l'époque de Constantin, c'est-à-dire un des princes qui ont eu le malheur d'être le plus loués de leur vivant, et celui de tous les hommes qui peut-être a causé les plus grands changemens sur la terre. Avant lui le sort de l'univers était comme indécis. Du fond de la Scythie aux extrémités de l'Espagne, Rome luttait contre les barbares, et les barbares contre Rome : et depuis trois siècles le christianisme luttait contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pencher la balance ; en abandonnant Rome, il précipita la chute de l'occident ; et livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne aux barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donna une nouvelle direction à l'orient, établit un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit revivre, ou conserva pendant mille ans, au fond de la Thrace, une partie du goût et des lumières de la Grèce. En-

fin, en plaçant le christianisme avec lui sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eu dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avait gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les évènemens politiques et sacrés de l'histoire moderne : tel fut le sort attaché au règne de Constantin.

Si nous examinons maintenant son caractère et ses qualités personnelles, nous lui trouverons cette ambition, sans laquelle un homme n'a jamais donné un grand mouvement à ce qui l'entourait; cette activité nécessaire à tous les genres de succès, à la guerre sur-tout, et dans un empire qui embrassait cent provinces; cette férocité, qui était le vice général du temps, et qui lui fit commettre des crimes, tantôt d'une barbarie calme, comme le meurtre de son beau-frère, celui de son neveu, et celui des rois prisonniers, qu'il fit donner en spectacle, et déchirer par les bêtes, tantôt des crimes d'emportement et de passion, comme les meurtres de sa femme et de son fils; cet amour du despotisme presqu'inséparable d'une grande puissance militaire et de l'esprit de conquête, et sur-tout de l'esprit qui porte à fonder un nouvel empire; un amour du faste, que les peuples prennent aisément pour de la grandeur, sur-tout lorsqu'il est soutenu par quelques grandes actions et de grands succès;

des vues politiques, sages, et souvent bienfaisantes, sur la réforme des lois et des abus, mais en même temps une bonté cruelle, qui ne savait pas punir, quand les peuples étaient malheureux et opprimés. En général, on trouve dans Constantin, un mélange de qualités qui paraissent se combattre. Il eut l'âme d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse; il fut humain dans sa législation, et barbare dans sa politique, il pardonna des injures, et fit égorger ses parens et ses amis; il donnait par humanité, et laissait piller les provinces par faiblesse. Enfin, il y eut des jours où il fut Antonin, il y en eut d'autres où il fut Néron. Il y a apparence que son génie fit ses succès, ses passions ses crimes, et le christianisme ses lois.

Toutes les fois qu'un homme à grand caractère est à la tête d'une nation, les esprits s'agitent, les âmes s'élèvent, les lettres et les arts ou fleurissent, ou font effort pour renaître, ou suspendent leur chute. C'est ce qui est arrivé sous Périclès, sous Alexandre, sous Auguste, sous Trajan, sous Charlemagne, sous Constantin, sous Charles-Quint, sous Louis XIV. Constantin fit rouvrir les écoles d'Athènes, il honora les lettres, il les cultiva lui-même, mais comme on pouvait les cultiver dans son siècle, et parmi les occupations de la guerre et du trône; l'éloquence romaine était alors très-affaiblie, l'éloquence grecque se sou-

tenait ; l'Asie était devenue le séjour habituel des empereurs, et le langage d'Athènes dominait dans presque toute l'Asie. D'ailleurs, la naissance du christianisme dans ces climats, le renouvellement du platonisme, l'école d'Alexandrie, le choc des deux religions, le zèle ardent des païens pour attaquer, le zèle des chrétiens pour se défendre, tout, dans l'orient, contribuait à entretenir la culture et le goût ; des évêques étudiaient Homère ; des saints se nourrissaient d'Aristophane ; Platon était presqu'aussi souvent cité qu'un père de l'église : c'était un arsenal ennemi, où le christianisme venait s'armer, et l'on combattait les fables et la mythologie des Grecs avec l'éloquence des Grecs même.

En même temps il se fit une révolution qui créa un genre d'éloquence inconnu jusqu'alors, et qui eut, dans la suite, la plus grande influence. Le droit de parler au peuple assemblé dans Rome libre, avait appartenu aux magistrats, et dans Rome esclave, aux empereurs : ce droit faisait partie de la souveraineté ; c'était une espèce de magistrature d'autant plus puissante, qu'elle commandait aux volontés en dirigeant les opinions, et que toute opinion, dans un peuple assemblé, a une force terrible, parce que la force de chacun s'y multiplie par la force de tous. Ce droit, sous Constantin, passa aux ministres des autels ; alors les prêtres chrétiens montèrent publiquement

dans les chaires, et les discours religieux succédèrent, dans l'empire, aux discours politiques.

Du temps de Cicéron et de César, on avait vu fleurir l'éloquence républicaine, animée par la liberté et de grands intérêts; sous les premiers empereurs, une espèce d'éloquence monarchique fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; vers les temps de Marc-Aurèle, l'éloquence des sophistes qui, n'ayant aucun intérêt réel, était un jeu d'esprit pour l'orateur, et un amusement de l'oisiveté pour les peuples. Enfin, dans cette quatrième époque, on vit naître et se développer l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, des principes et des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir, et de grandes espérances, ou de grandes craintes au-delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. L'orateur qui parlait au nom de Dieu, devait avoir nécessairement un ton plus auguste. Les idées religieuses, en Asie sur-tout, et dans l'époque d'une religion naissante, devaient communiquer plus de chaleur à l'imagination. Des principes qui tendaient à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaler les rangs par les vertus, devaient donner à l'éloquence un mélange de force et de douceur; enfin, l'étude et

la méditation des livres sacrés, répandirent souvent sur ces discours une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs de l'empire; d'un autre côté, le mépris d'une vaine gloire, l'absence des passions, l'impression que l'orateur faisait souvent, par la seule idée du Dieu dont il était le ministre; enfin, la persuasion qu'entre les mains de la divinité tous les instrumens sont égaux, dûrent ou retarder, ou affaiblir les progrès de ce genre d'éloquence. Les orateurs chrétiens, par leurs principes même, devaient négliger l'art. Plusieurs auraient cru outrager la vérité en l'ornant, et affaiblir la cause de Dieu, en recherchant trop les vains secours de l'homme. De tout cela ensemble, dut naître un mélange de beautés et de défauts, de négligence dans le style, et de grandeur dans les idées, quelquefois toute la force et toute l'impétuosité du zèle religieux, quelquefois toute la faiblesse d'une morale froide et monotone, ce qui doit souvent frapper l'imagination, ce qui peut souvent révolter le goût.

Constantin fut loué également par les orateurs des deux religions. Rome païenne en fit un dieu; Rome chrétienne en fit un saint; il était le bienfaiteur de l'une, il était pour l'autre un homme tout puissant, et un prince qui avait eu de grands succès. Son goût pour les sciences multiplia encore ses panégyriques; car c'est une espèce de séduction à laquelle les philosophes même ne résistent pas. Enfin, son

règne fut long, ce qui ajoute à cette idolâtrie des cours, qui naît encore plus de l'habitude que du sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner si, en Italie, dans la Grèce, dans les Gaules, en Asie, dans les villes, dans les camps, partout les panégyriques le poursuivaient; à chaque succès, à chaque pas, il était puni d'une victoire par un éloge.

De cette foule innombrable, heureusement il ne nous en reste aujourd'hui que six ou sept. Je me donnerai bien de garde de parler de tous, mais il y en a un qui m'a paru asssez singulier pour mériter d'être connu. L'orateur commence par dire que jusqu'alors, n'ayant pas manqué une occasion de célébrer tout ce qui avait été fait de grand par la *divinité* de Constantin, il regarderait comme un sacrilége, de passer sous silence quelque chose de bien plus grand que tout le reste, c'est la victoire sur Maxence. Il sent bien que ses talens sont peu de chose, surtout si on les compare à ceux de tant de célèbres orateurs : « Mais dans un combat, dit-» il, au milieu du son des clairons et des trom-» pettes, on mêle aussi quelquefois le son de » la flûte. » Après ce début, il entre en matière. Il est étonné que son héros, avec si peu de forces, ait tenté une guerre si importante : « Assurément, lui dit-il, vous » avez quelqu'intelligence secrète avec l'âme » universelle et divine, qui daigne se manifes-» ter à vous seul, tandis que nous, ce sont

des dieux subalternes et du second ordre qui » sont chargés de nous conduire. » Ensuite il ne peut comprendre qu'il se soit trouvé dans l'univers des hommes qui aient eu l'audace de résister à Constantin : « Eux qui auraient dû, » lui dit-il, céder, je ne dis pas à la présence » de votre divinité, mais en entendant seule- » ment prononcer votre nom. » Bientôt après, ce lâche orateur fait un crime à son héros d'avoir combattu lui-même et de s'être mêlé au milieu des ennemis, d'avoir par-là, dit-il, presque causé la ruine de l'univers. C'est la première fois sans doute qu'un orateur romain a donné des leçons de lâcheté à un prince. C'est bien le moins, quand on fait la guerre pour se disputer un trône, de combattre soi-même, et de se mêler, dans sa propre cause, à ceux qui veulent bien combattre et mourir pour elle. On serait tenté de se rappeler ici le mot d'un fameux Anglais (1) sur Philippe V, et l'archiduc, dont aucun ne se trouva à la bataille d'Almanza ; mais ce qui est plus curieux sans doute, et qu'on aura de la peine à croire, l'orateur rapporte de très-bonne foi, et propose à Constantin l'exemple d'un prince qui, du haut d'une double échelle, avait regardé de loin une bataille : « Cet exemple n'est pas noble, dit-il, mais il est sûr. » Après cela, le panégy-

(1) Milord Peterborough.

riste peint son héros, qui vole sur les bords du Rhin, pour combattre les Francs, nos aïeux, et il le loue très-sérieusement « de ce que vain-
» queur, il a fait servir le carnage des vaincus
» aux amusemens de Rome, de ce qu'il a em-
» belli de leur sang la pompe des spectacles et
» donné le délicieux plaisir de voir dévorer par
» les bêtes une multitude innombrable de pri-
» sonniers ; de manière que ces malheureux en
» expirant, dit-il, souffraient encore plus des
» outrages de leurs vainqueurs, que des mor-
» sures des bêtes féroces et de la mort même. »
Dans quels siècles de férocité et de bassesse de tels panégyriques ont-ils été écrits ? et si l'on n'a l'âme tout-à-fait dénaturée, ou par le despotisme, ou par la servitude, peut-on, en lisant de pareils éloges, ne point maudire à jamais et l'orateur qui les a donnés, et le prince qui les a soufferts ? Il faut l'avouer, presque tous les orateurs et panégyristes de ce temps-là sont des renards qui caressent des tigres. Celui-ci finit par parler à Constantin de sa divinité, à laquelle le sénat a consacré une statue d'or. Ensuite il adresse une prière à l'auteur de l'univers ; il le conjure de conserver Constantin pour tous les siècles, et l'on espère qu'il voudra bien accorder cette faveur au monde, parce qu'étant dieu, il doit vouloir tout ce qui est juste ; et tout-puissant, il ne peut avoir aucune raison pour refuser : ainsi, et l'orateur et l'univers comptent sur l'éternité

de Constantin. On peut juger à peu près de tous les panégyriques latins de ce prince, par celui-là ; on en compte quatre autres écrits dans la même langue, et presque partout c'est le même ton, la même vérité dans les éloges, et sur-tout la même philosophie dans les idées. Cependant on rencontre quelques beautés de détail, et des lueurs d'éloquence ; car dans les siècles qui penchent vers la barbarie, ou qui en sortent, il est encore plus aisé, sans doute, de trouver de l'éloquence que du goût.

Nous citerons encore un autre ouvrage dans le même genre, et d'autant plus curieux, qu'il est peut-être le premier panégyrique chrétien qui ait été fait, ou du moins qu'on ait transmis jusqu'à nous : il est écrit en grec, et fut prononcé dans Constantinople, pour la trentième année du règne de Constantin. L'auteur est cet Eusèbe de Césarée, fameux par ses ouvrages et par ses vices, courtisan, évêque, historien suspect, et panégyriste, comme on l'était dans ce temps-là.

Ce discours, singulier dans sa forme, est en même temps un panégyrique, un sermon, un catéchisme, une profession de foi, un discours de métaphysique et d'éloquence, un mélange de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine de nos livres sacrés : Constantin y est représenté partout comme vainqueur de l'idolâtrie. On compare l'empire qu'il a sur la terre avec l'empire éter-

nel que Dieu a sur le monde ; on le peint comme ayant un commerce immédiat avec la divinité, et on l'invite à faire part aux fidèles (quand il en aura le temps) de cette foule infinie d'apparitions, de visions, de songes célestes où Jésus-Christ s'est manifesté à ses regards, et de beaucoup d'autres mystères inconnus à tout le monde, excepté à lui, et qui restent déposés dans sa mémoire impériale comme dans un trésor ; enfin, on le loue, on le trompe, on l'instruit ; et le zèle adroit, mêlant le style de la chaire et celui la cour, lui prodigue à la fois les flatteries et les leçons.

Les vers furent employés comme la prose à lui rendre hommage, mais avec moins de succès encore. Optatien Porphyre, qui n'était point du tout Porphyre le philosophe, mais un poëte obscur et très-digne de l'être, composa en l'honneur de ce prince qui l'avait exilé, un long panégyrique en vers, qui ne valait rien, et qui, en conséquence, fut très-bien payé. Avant Constantin, Alexandre et vingt autres princes en avaient fait autant. Cela est juste ; c'est la médiocrité qui a besoin de récompense ; mais on suppose que le génie, qui a le sentiment de ses forces, se suffit à lui-même. J'aime encore mieux pourtant ce trait d'un prince arabe, qui, ayant reçu un mauvais panégyrique en vers arabes, adressés à sa Hautesse, donna d'abord au poëte vingt écus d'or pour avoir fait le panégyrique, et lui en donna en-

suite quarante pour qu'il n'en fît plus : le panégyriste de Constantin méritait d'être aussi bien traité.

CHAPITRE XIX.

Panégyriques ou éloges composés par l'empereur Julien.

Après tant de noms obscurs d'écrivains faibles et presqu'inconnus à la postérité, on trouve enfin un nom célèbre ; c'est celui de Julien. Tout prince qui écrit, est presque sûr d'intéresser les hommes. Le peuple des lecteurs, par curiosité ou par faiblesse, veut tout connaître de ceux qu'un rang élevé expose à ses regards. Le philosophe observe comment on voit les objets sur le trône ; l'historien cherche dans les écrits d'un roi l'histoire de ses pensées ; le critique qui analyse, étudie le rapport secret qui est, d'un côté, entre le caractère, les principes, le gouvernement d'un prince, et de l'autre, son imagination, son style, et la manière de peindre ses idées. Plus le prince a de réputation, plus cet intérêt augmente ; on aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite ; mais remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'était beaucoup moins chez les anciens. A Rome, un grand nombre d'empereurs avaient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron sur la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très-bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poëmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivait avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poésie comme à la musique. Adrien, poëte, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier orateur de son siècle. Marc-Auréle, philosophe comme Epictète, fut écrivain comme lui. Septime Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son regne. Alexandre Sévère chanta les vertus qu'il avait dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avaient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres ; et l'un d'eux, avant de régner, avait publié un poëme de trente chants en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin. Balbin, élu par le sénat et massacré par les troupes, réussit dans la poésie et l'éloquence. Gallien, qui fut à la fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et de bons mots, avait le talent de bien écrire, et fit des vers pleins de volupté

et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifiait de descendre de l'historien de ce nom, et ne passait pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien, comme orateur; et un seul homme dans l'empire (1) lui disputait le prix de la poésie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur et orateur sacré. Il composa et prêcha plusieurs sermons : et l'on a encore aujourd'hui un de ses ouvrages, intitulé : *Discours à l'assemblée des Saints*; sermon composé et prêché à Bysance, pour la fête de Pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avaient été au rang des écrivains de Rome. On voit que l'opinion qui a fait de l'ignorance, en Europe, un titre de noblesse, et a défendu aux hommes qui ont ou croient avoir un nom, de l'avilir par l'art de penser et d'écrire; opinion introduite par les sauvages du nord qui ne savaient que détruire, consacrée par des seigneurs de châtellenies barbares, qui ne savaient qu'opprimer, combattre et chasser; opinion bien digne en effet de ces deux époques, et qui, au bout de quatorze siècles, n'est pas encore éteinte

(1) Némésien.

et subsiste même aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne croit, n'était pas encore née sur la terre. Julien, dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même temps philosophe, orateur, écrivain, satirique et plaisant ; et il paraît tour à tour, dans ses ouvrages, l'élève de Platon, de Démosthène et de Lucien. Ses satires sont plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite ; mais on est fâché d'en trouver deux consacrés à Constance, prince soupçonneux et lâche, timide et cruel, qui mêlant la superstition à la fureur, d'un côté protégeait les ariens et persécutait les catholiques ; de l'autre massacrait ses généraux, et fit égorger presque toute la famille impériale. Il y a apparence que ces deux panégyriques de Julien furent un tribut que la politique paya à la crainte. Jusqu'au moment où ce prince monta sur le trône, il fut presque toujours en danger, et peut-être ne conserva-t-il sa vie qu'en flattant son tyran. Les panégyriques d'ailleurs, étaient l'esprit de ce temps-là, comme les satires et les chansons ont été en usage chez d'autres peuples. Enfin, ceux de Julien ont été beaucoup plus éloignés que les autres, du ton de la bassesse : souvent aux éloges il mêle des vérités utiles ; et telle est la malheureuse faiblesse de l'orgueil et du pouvoir, que pour instruire les hommes puissans, il faut les louer, et qu'on est presque toujours forcé d'étayer la vérité d'un mensonge. . . . .

Ces deux panégyriques offrent plusieurs endroits qui méritent d'être cités : tel est, dans le premier, un morceau sur l'éducation des princes, où Julien parle de la nécessité de former leur corps avec leur âme. Il s'y plaint de cette éducation lâche, qui affaiblit à la fois l'un et l'autre; détruit le ressort de l'âme, en énervant la volonté; détruit les moyens des grandes actions, en énervant les forces; prépare la crainte avant le danger, et la faiblesse dans le malheur.

Tel est un autre endroit sur l'utilité de mettre de bonne heure un jeune prince en action; de familiariser et ses yeux et son âme avec les périls, les combats, les peuples et les armées; de lui faire connaître par lui-même, dans son empire, la situation des lieux, l'étendue des pays, la puissance des nations, la population des villes, le caractère des peuples, leur force, leur pauvreté, leur richesse. C'est ainsi, dit-il, en parlant de Constance, qu'il apprenait à commander, mais en même temps il apprenait aussi à obéir; et il obéissait à ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la nature et la loi.

Il y eut des pays où ceux qui doivent gouverner, recevaient à peu près la même éducation que le reste des citoyens. Quoi de plus insensé! dit-il, on exige, de ceux qui commandent, la plus haute vertu, et l'on ne prend aucun moyen pour qu'ils vaillent mieux que le reste des hommes! Pour être prince, il faudrait commencer par mériter de l'être.

On peut encore citer un morceau sur ces tyrans de Rome, qui, cruels à force de faiblesse, et craignant tout parce qu'ils n'étaient rien, ne pardonnaient à leurs sujets ni la naissance, ni le mérite ; auprès de qui, dit-il, la vertu était un crime, comme le parricide et la révolte ; prompts à abattre tout ce qui s'élevait, et à détruire tout ce qui était grand.

Le second panégyrique a, dans le dessein, quelque chose de bizarre : Julien veut y prouver que son héros est égal aux plus fameux héros d'Homère ; à Achille, Diomède et Patrocle, pour la valeur ; à Ulysse, pour la politique ; à Nestor, pour l'éloquence. On s'étonnera moins de la bizarrerie de cette idée, quand on saura qu'Homère jouait un très-grand rôle dans tous les discours de ce temps-là. Ce poëte, que quelques hommes ont trouvé ridicule, et que des milliers d'hommes ont trouvé sublime ; qu'on a déchiré avec excès, parce qu'on l'admirait avec fanatisme ; et qui a fait des partis et des sectes, comme tout ce qui ébranle fortement les hommes, régnait alors sur la poésie et l'éloquence, comme Platon sur la philosophie. On ne pouvait être orateur sans citer l'Iliade. C'est une chose remarquable en philosophie, en éloquence et dans tous les arts, qu'il ait toujours fallu aux hommes un objet de culte : chaque siècle a le sien. Il semble que l'esprit humain soit importuné de sa raison, et fatigué d'être libre ; il a besoin qu'on le gouverne et

l'asservisse. S'il ne trouve pas un homme, dans son siècle, digne de lui commander, il va demander un maître aux siècles passés, il lui dit: Règne sur moi; et aussitôt se prosterne et se courbe aux pieds de sa statue. Bientôt il n'ose plus le regarder qu'avec un respect idolâtre. Ce maître devient le tyran de sa pensée et le législateur de son goût, ce maître lui dicte ses opinions, et jusqu'aux mots dont il doit se servir. L'homme, dans cet état, ressemble à un enfant timide, qui n'ose faire un pas sans les lisières qui le soutiennent. Il pense, il sent, il respire dans un autre; il est d'autant plus fier qu'il est plus asservi, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution amène un autre empire et d'autres esclaves. C'était alors le règne d'Homère. Il fallait, pour être grand, ressembler aux héros qu'Homère avait peints. Il fallait, pour avoir raison, approcher au moins de ce qu'Homère avait pensé. Ainsi, dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, on n'écrivait rien où Homère ne fût loué, commenté et cité. Julien paya, comme les autres, ce tribut au goût de son siècle, et dans ce panégyrique surtout. Cependant on y trouve un morceau d'un ton très-différent, et où l'orateur, sans citations, sans idées étrangères, ne marche appuyé que sur lui-même; et il faut convenir que sa démarche n'en est pas moins ferme. Ce morceau, où la philosophie se joint à l'éloquence, est le tableau des qualités que doit avoir un prince, pour

être digne de commander aux hommes. Je crois qu'on ne sera pas fâché de le connaître : il a droit de nous intéresser, et comme roulant sur un objet utile, et comme un monument historique, qui peint également et l'esprit et l'âme de l'orateur. (1)

« La première qualité d'un prince, dit Julien, est le respect pour les dieux, et l'attention à maintenir leur culte dans son empire. Après les dieux, il honore les parens dont il tient la vie; et quand ils ne sont plus, sa reconnaissance et son respect honorent encore leurs cendres. S'il a des frères, il les chérit; et tous les liens formés par la nature lui sont sacrés. Accessible aux étrangers, sensible aux prières de ceux qui l'emploient, jaloux de plaire aux meilleurs citoyens, juste avec tous, il s'occupe également de tous les intérêts. Il dédaigne les richesses qui ne sont que de l'or; les siennes sont des amis qui l'aiment sans feinte, et qui le servent sans le flatter.

» Né avec du courage, il hait la guerre; mais si, ou le hasard, ou les vices des hommes la font naître, il sait combattre. Alors son activité égale sa valeur : il ne s'arrête que quand ses ennemis sont vaincus; mais l'instant de la victoire est celui de la clé-

(1) J'avertis cependant que je l'ai resserré, parce qu'il est très-long, et que Julien s'arrête un peu trop quelquefois sur les mêmes idées.

» mence. Il regarde comme un crime d'ôter la
» vie à qui ne résiste plus. Dans les combats,
» il veut la plus grande part aux périls et aux
» travaux ; après le succès, il partage entre
» tous les fruits de ses périls et de son sang.
» Il aime également et les citoyens et les sol-
» dats : les citoyens sont pour lui le troupeau
» dont il est le pasteur, mais il regarde les
» soldats comme ces animaux fiers et dociles,
» dont la fonction est d'écarter le danger. Ils
» ne doivent donc pas eux-mêmes être les ra-
» visseurs et les meurtriers du troupeau qu'ils
» défendent. Le prince en exerçant leur cou-
» rage, l'assujétit au frein. Il ne les laisse pas
» s'endormir dans un lâche repos ; alors ceux
» qui sont chargés de défendre, auraient eux-
» mêmes besoin de défenseurs. Il ne les laisse
» pas non plus s'élever avec audace contre leurs
» chefs ; la discipline, dans la guerre, est
» pour lui le gage des succès. Il endurcit ses
» troupes aux fatigues, mais ce n'est ni par
» de vains discours, ni par des châtimens : sa
» loi est son exemple. C'est en bravant la mol-
» lesse, en s'abstenant des plaisirs, en dé-
» daignant les trésors, en se livrant peu au
» sommeil, en fuyant l'inaction, qu'il prétend
» commander : en effet, à quoi sert un prince
» dont la vie n'est qu'un sommeil ?

» Défenseur de l'état au dehors, au-dedans
» il sait le rendre heureux. Il réprime les sé-
» ditions, le luxe, l'intérêt avide, source des

» crimes ; ou il empêche tous ces maux de naî-
» tre, ou il les étouffe dès leur berceau. Il
» saura qu'un citoyen a violé une loi, comme
» il sait, à la guerre, qu'un ennemi a forcé
» les retranchemens.

» Le protecteur des lois est législateur, s'il
» a besoin de l'être. Il ne permettra pas plus,
» qu'à des lois utiles et saintes, on joigne une
» mauvaise loi, qu'il ne permettrait qu'on mît
» un esclave au rang de ses enfans. En vain
» ses parens, ses amis et ses proches lui de-
» manderaient d'immoler la loi à leurs intérêts:
» l'état est sa première famille. Violer la loi
» serait pour lui un sacrilége, comme lors-
» qu'un ravisseur enlève un trésor sacré, car
» la loi est un dépôt céleste, elle est une éma-
» nation de Dieu.

» Toujours gouverné par l'équité, il récom-
» pense l'homme vertueux, il tâche de guérir le
» méchant. Parmi les coupables, il en est qui
» peuvent se réconcilier avec la vertu et les
» lois : le prince peut les juger. Il en est d'au-
» tres qui n'ont plus l'espérance de redevenir
» justes, et que la loi condamne, pour leur
» épargner de nouveaux crimes : il évitera de
» les condamner lui-même ; jamais la bouche
» du souverain ne s'ouvrira pour prononcer une
» peine de mort. Que si les besoins de la patrie
» exigent qu'il fasse des lois pour la punition
» des crimes, il ne souffrira point que les pei-
» nes aient un caractère atroce, ni rien d'hu-

» miliant pour la dignité de l'homme. Qu'il
» imite l'Etre suprême dont il est le ministre :
» Dieu est le créateur du bien ; jamais cet
» être juste et bienfaisant n'a créé le mal.

» Ainsi que Dieu a des génies qui exécutent
» ses ordres dans l'univers, le prince a des
» hommes qui commandent sous lui dans ses
» états. Qu'il confie à chacun la place qui con-
» vient à son caractère; les emplois militaires, à
» l'âme forte et au courage mêlé de prudence; les
» magistratures, à la justice tempérée par l'hu-
» manité; les premières places de l'empire, à
» ceux dont le mérite, composé des deux autres,
» unit la vigueur du caractère aux vertus.
» Mais le choix est dangereux : la méchanceté
» adroite sait tromper ; et de tous les maux
» qu'elle fait, le plus funeste c'est qu'elle prend
» le masque des vertus, et abuse ainsi ou
» l'ignorance qui ne voit pas, ou la pré-
» cipitation qui ne se donne pas le temps de
» voir. Le prince, dans le choix des hommes,
» doit échaper à tous ces pièges... (1)

» Voilà pour ce qui concerne les magistrats
» et les lois; ensuite les regards du prince se
» fixeront sur le commun des citoyens. Sous
» lui le peuple des villes, heureux sans inso-
» lence, s'accoutumera à vivre dans l'abon-
» dance sans orgueil; le peuple des campa-
» gnes, en cultivant ses champs, fournira le

(1) Tous ces détails sont trop longs dans l'original : je n'ai présenté ici que le fond des idées.

» nécessaire à ceux qui, le fer à la main, dé-
» fendent ses moissons. Tous, à l'abri de l'en-
» nemi domestique et étranger, vivront dans
» une paix profonde, adorant leur souverain,
» qui est pour eux l'auteur de tant de biens;
» remerciant les dieux, et invoquant sur lui
» les faveurs célestes. Les dieux écoutent les
» vœux des nations, parce qu'ils ne sont pas
» dictés par la flatterie, mais par la vérité. Ils
» comblent le prince de tout ce qu'ils peuvent
» accorder à l'homme; et, quand sa carrière
» est finie, alors ils l'appellent pour habiter
» avec eux dans les palais célestes; il monte,
» et sa gloire reste sur la terre. »

Il me semble qu'il y a peu de morceaux chez les anciens qui vaillent celui-là pour la raison, la justesse et la vérité. Julien, en traçant ce que devait être un prince, annonce ce qu'il voulait être lui-même. On voit qu'avant de monter sur le trône, il avait médité en philosophe les devoirs d'un homme d'état; et ce magnifique portrait des devoirs d'un souverain était en même temps une leçon pour le tyran qui l'écoutait, et un engagement que le nouveau César prenait avec l'empire.

Outre ces deux éloges, nous en avons encore de lui un troisième, qui est un monument de reconnaissance et de vertu; il est consacré à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice. Cette femme, une des plus belles de son siècle, aima les sciences, non par ostentation, mais par

goût. Il paraît qu'à la philosophie de l'esprit, elle joignait celle de l'âme, et qu'elle fut à la fois sensible et grande. Ce fut elle qui tira Julien de son obscurité, et le fit nommer César. Mais plus près du trône, il n'en était que plus exposé au danger, dans une cour où la faiblesse barbare s'effrayait des talens, et où le meurtre était toujours près des soupçons. Eusébie, qui avait commencé l'ouvrage de sa grandeur, eut l'art de le maintenir : elle enchaîna les fureurs de Constance, et malgré sa renommée, le nouveau César échappa aux assassins. Julien, à la tête de cet éloge, annonce le sentiment qui le lui inspire. « Les bienfaits, dit-il, pour une » âme généreuse, sont une dette, et le premier » devoir est de s'acquitter. L'ingratitude n'est » pas seulement le vice de celui qui outrage » son bienfaiteur ; ceux même qui gardent le » silence, et qui oublient, sont coupables. Le » premier crime est rare ; mais on ne trouve » que trop souvent des hommes dont le silence » ingrat cache et dissimule les bienfaits. Ils se » taisent, disent-ils, pour ne point paraître » adulateurs : ah c'est bien plutôt un secret or» gueil qui les révolte. Faibles et lâches envers » leurs bienfaiteurs, ces mêmes hommes sont » fiers et ardens avec leurs ennemis, leur re» connaissance est glacée, leur haine est im» placable. »

Par le peu que j'ai cité, il est facile de connaître le ton et le mérite de Julien dans ses élo-

ges ; on doit les estimer par certaines vérités de détail, et des idées philosophiques qui sont de tous les pays et de tous les temps : mais il faut en convenir, le fond intéresse peu. Que nous font aujourd'hui Eusébie et Constance ? tant qu'un prince est vivant, tous les regards sont fixés sur lui ; son rang, les hommages qu'il reçoit, les espérances et les craintes d'un peuple, la pompe et l'appareil qui l'entourent, en font une espèce de colosse qui remplit tout : mais, à sa mort, il reprend sa grandeur naturelle ; ensuite il disparaît à mesure qu'il se recule et qu'il s'enfonce dans les siècles. Il ne reste alors que ces traits distinctifs, que la renommée saisit quand il y en a ; quand il n'y en a point, il ne reste plus rien ; et que deviennent alors les panégyriques ? quand la statue est brisée, à quoi sert l'inscription ? Philosophe, orateur, qui que tu sois, veux-tu vivre, traite des sujets qui, à deux mille lieues de toi, et dans deux mille ans, intéressent encore ; n'écris pas pour un homme, mais pour les hommes ; attache ta réputation aux intérêts éternels du genre humain : alors la postérité reconnaissante démêlera tes écrits dans les bibliothèques : alors ton buste sera honoré, et peut-être baigné de larmes, chez des peuples qui ne t'auront jamais vu ; et ton génie, toujours utile, selon la belle expression d'un de nos poëtes, sera contemporain de tous les âges, et citoyen de tous les lieux.

CHAPITRE XX.

De Libanius, et de tous les autres orateurs qui ont fait l'éloge de Julien. Jugement sur ce prince.

Nous venons de voir Julien écrivain et panégyriste ; voyons-le maintenant comme empereur, et objet lui-même des panégyriques de son siècle. A la tête des orateurs qui l'ont loué, est ce Libanius, né à Antioche, et regardé comme l'homme le plus éloquent de l'Asie : ce fut lui qui servit de modèle à Julien. On avait défendu à ce jeune prince de le voir, et il se faisait apporter en secret tous ses discours, qu'il achetait à prix d'or. Il parvint d'abord à en imiter parfaitement le style ; mais dans la suite, il y ajouta ces grâces piquantes que donne la cour, et ces beautés mâles que donne la philosophie. Empereur, il fut publiquement l'ami de celui dont il avait été le disciple en secret. Il paraît que Libanius n'eut que l'ambition des lettres et de cette espèce de gloire qui est indépendante de la fortune et des princes. Julien lui offrit une fortune qu'il dédaigna. Pouvant être préfet du palais, c'est-à-dire, avoir une des premières places de la cour, il aima mieux rester orateur et homme de lettres. C'est un

exemple à proposer à ceux qui avilissent les talens par l'intrigue, et briguent quelquefois de grandes places, parce qu'ils ne savent point honorer la leur.

On voit, par l'histoire, qu'il soutint toujours le même caractère. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avait fait mettre en prison le sénat tout entier. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens. Comme il mettait dans son discours cet accent fier et vigoureux de la liberté et du courage, un homme pour qui apparemment cet accent-là était nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien près du fleuve » Oronte, pour parler si hardiment. » Libanius le regarda, et lui dit : « Courtisan, la mena- » ce que tu me fais ne peut que déshonorer le » maître que tu veux me faire craindre; » et il continua. Julien, qui avait témoigné d'abord beaucoup d'empressement à le voir, parut dans la suite le négliger. Libanius ne se montra plus à la cour. L'empereur en allant au temple, le vit dans la foule, et fut étonné qu'il ne vint pas à lui. Les princes et tous ceux qui, sans être princes, ont ou croient avoir quelque supériorité sur les autres, sont sujets à porter le despotisme jusque dans l'amitié; ils exigent beaucoup et donnent peu. Libanius avait cette sensibilité fière qui veut qu'il n'y ait plus de rang où est l'amitié; qui en calcule tous les devoirs, parce qu'elle les trouve tous dans son cœur; que l'inégalité révolte, que les remarques

d'indifférence blessent ; qui ne se plaint pas, ou ne se plaint qu'une fois, mais qui, emportant dans son cœur l'amitié outragée, se tait et se retire. Julien le sentit, et revint à lui ; quoiqu'empereur, il fit les premières démarches. Comme ils s'estimaient tous deux, leur amitié fut vraie. Cependant Libanius n'alla jamais depuis au palais de Julien, sans être appelé. Il avait lui-même exigé cette condition ; car on en peut faire avec ses amis, quand l'inégalité des rangs pourrait changer en servitude les hommages libres de l'amitié.

Plusieurs ouvrages de Libanius se sont perdus, mais il nous en reste encore une partie. De ce nombre sont ses éloges ou panégyriques. Il y en a un prononcé devant les deux empereurs Constantin et Constant ; deux en l'honneur de Julien pendant sa vie, et deux après sa mort. En 363, il fut choisi par cet empereur pour faire le panégyrique d'étiquette. Julien y assista, et applaudit à l'orateur avec transport, oubliant que c'était lui-même qu'on louait. C'est ainsi qu'on a vu un poëte célèbre, dont on représentait une pièce, mêler ses acclamations aux crix du public, oubliant également et le théâtre, et les spectateurs, et lui-même. Je sais que ces sortes d'actions sont extraordinaires et doivent le paraître ; mais la nature passionnée a son prix, comme la nature réfléchie, et les hommes peut-être les plus estimables ne sont pas ceux qui règlent froide-

ment et sensément tous les mouvemens de leur âme, qui, avant de sentir, ont le loisir de regarder autour d'eux, et se souviennent toujours à temps qu'ils ont besoin d'être modestes. Que ces gens-là aient l'honneur d'être sages, et qu'ils laissent à d'autres l'espérance d'être grands.

Il faut avouer que les discours de Libanius n'exciteraient pas le même enthousiasme aujourd'hui. Je ne parle point des défauts de goût, des citations multipliées d'Homère, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition qui retarde la marche fière et libre de l'éloquence, et annonce plus de lecture que de génie; ce sont là les défauts du siècle plus que de l'orateur: mais il en a d'autres qui lui sont personnels. Son style a quelquefois de l'affectation et de la recherche. Photius lui reproche de laisser trop apercevoir dans ses discours l'empreinte du travail, et d'avoir éteint, par un désir curieux de perfection, une partie de ces grâces faciles et brillantes que lui donnait la nature lorsqu'il parlait sur-le-champ. On lui a reproché aussi de l'obscurité; il faut en convenir, ce n'est pas celle de quelques grands écrivains, comme Tacite, qui, voyant à une grande profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées en peu d'espace, fatiguent la faiblesse des hommes ordinaires, et que la médiocrité calomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer les forces dans un autre, que de s'avouer l'insuf-

fisance des siennes : Libanius ne fut pas assez heureux pour avoir ce tort dans ses ouvrages. Ce n'est pas non plus celle de Perse qui, placé sous Néron, voulut, en disant la vérité, échapper au tyran. Libanius, sous un gouvernement plus juste, put parler impunément des vertus et des crimes. Son obscurité n'était qu'un défaut, sans avoir rien de piquant ; elle tenait seulement à un embarras de style.

A l'égard de son éloquence, elle a souvent de l'éclat, et est presque toujours animée des couleurs brillantes de l'imagination. On voit qu'il était prodigieusement nourri de la lecture des poëtes ; leurs idées, leurs images lui sont familières ; presqu'à chaque page on rencontre des traits de la mythologie ancienne, et souvent son style même tient plus de coloris du poëte que de l'orateur.

Le premier discours qu'il prononça à la mort de Julien, ressemble moins à une harangue qu'à une espèce de chant funèbre ; le second offre des beautés d'un autre genre. L'indignation que le vice donne aux âmes dignes d'éprouver ce sentiment, affermit quelquefois son style, et lui communique un degré de force qu'il n'a pas toujours. Tel est un morceau sur quelques abus de détail que réforma Julien en montant sur le trône. « Après avoir réglé, dit » l'orateur, les objets les plus importans » de l'administration et de l'empire, il je» ta les yeux sur l'intérieur du palais ; il

» aperçut une multitude innombrable de
» gens inutiles, esclaves et instrumens du
» luxe, cuisiniers, échanson, eunuques,
» entassés par milliers, semblables aux es-
» saims dévorans de frelons; ou à ces mou-
» ches innombrables que la chaleur du prin-
» temps rassemble sous les toits des pasteurs :
» cette classe d'hommes dont l'oisiveté s'en-
» graissait aux dépens du prince, ne lui parut
» qu'onéreuse sans être utile, et fut aussitôt
» chassée du palais. Il chassa en même temps
» une foule énorme de gens de plume, tyrans
» domestiques qui, abusant du crédit de
» leur place, prétendaient s'asservir les pre-
» mières dignités de l'état : on ne pouvait plus
» ni habiter près d'eux, ni leur parler impu-
» nément. Avides de terres, de jardins, de che-
» vaux, d'esclaves, ils volaient, pillaient, for-
» çaient de vendre; les uns ne daignaient pas
» mettre un prix à l'objet de leurs rapines,
» d'autres le mettaient au-dessous de la valeur :
» ceux-ci différaient de payer de jour en jour;
» ceux-là, après avoir dépouillé l'orphelin,
» comptaient pour paiement tout le mal qu'ils
» ne lui faisaient pas..... C'est par ces voies
« qu'ils rendaient pauvres les citoyens riches,
» et qu'eux-mêmes devenaient riches, de
» pauvres qu'ils étaient. Ainsi, multipliant
» leur fortune par la misère des autres, ils
» étendaient leur insatiable avidité aux bornes
» de la terre, demandant, au nom et sous l'au-

» torité du prince, tout ce qui flattait leurs » désirs, sans qu'il fût jamais permis de re- » fuser ; les villes les plus anciennes étaient dé- » pouillées ; des monumens qui avaient échap- » pé aux ravages des siècles, étaient conduits » à travers les mers pour embellir les palais » destinés à des fils d'artisans, et leur faire des » habitations plus belles que celle des rois. Ces » oppresseurs en avaient d'autres sous eux qui » les imitaient : l'esclave avait son ambition » comme le maître ; à son exemple, il outra- » geait, tourmentait, dépouillait, chargeait de » fers, et pour s'enrichir, reversait sur d'au- » tres le despotisme que son maître exerçait sur » lui. Le croirait-on ? les trésors ne leur suffi- » saient pas ; ils avaient l'audace de s'indigner » s'ils ne partageaient point la considération » attachée à la dignité ; croyant voiler ainsi » leur servitude...... L'empereur chassa du pa- » lais ces animaux dévorans, ces monstres à » cent têtes, et voulut qu'ils regardassent com- « me une grâce la vie qu'il leur laissait. »

Il était difficile, sans doute, de mieux peindre la corruption profonde de la cour de Bysance, cette chaîne de brigandage et d'oppression, et l'abus du crédit, dans une classe d'hommes qui, voués par état à des emplois obscurs, mais approchant du prince, ou paraissant en approcher, imprimaient de loin l'épouvante, parce qu'ils habitaient le lieu où réside le pouvoir.

Libanius, dans tout le reste du discours, qui est fort étendu, parcourt en détail la vie de Julien, depuis sa naissance jusqu'à sa mort; quelquefois éloquent, quelquefois plus historien qu'orateur, toujours pittoresque dans son style, ayant en général moins d'élévation que de dignité, et un genre de sensibilité plutôt tendre que forte.

Le discours finit par une apostrophe touchante à Julien même. « O toi, dit l'orateur, » élève et disciple de ces êtres qui occupent » le milieu entre la divinité et l'homme; toi » dont la tombe n'occupe qu'une petite por- » tion de terre, mais qui par ta gloire rem- » plis le monde; toi qui, en commençant ta » carrière, as surpassé tous les grands hom- » mes qui ne sont pas romains, qui en la fi- » nissant, as surpassé ceux même de Rome; » toi que les pères regrettent plus que leurs » propres enfans, et que les enfans regrettent » plus que leurs pères; toi qui as exécuté de » grandes choses, mais qui devais en exécuter » encore de plus grandes; toi qui foulais aux » pieds tous les genres de voluptés, excepté » celles qui naissent du charme inexprimable » de la philosophie; protecteur et ami des dieux » de l'empire, ô prince, reçois ce dernier hom- » mage d'une éloquence faible, mais à laquelle, » pendant que tu vécus, tu daignas mettre » quelque prix! »

Libanius n'est pas le seul orateur de son siè-

cle qui ait fait l'éloge de Julien ; Celsus, qui avait été son ami, son condisciple et son rival, lorsqu'ils étudiaient ensemble dans Athènes, prononça un panégyrique en son honneur, quand son ami fut sur le trône. Cet éloge, où un particulier loue un prince avec lequel il a quelque temps vécu dans l'obscurité, pouvait être précieux ; le souvenir des études de leur jeunesse, et cette heureuse époque où l'âme, encore neuve et presque sans passions, commence à s'ouvrir au plaisir de sentir et de connaître, devait répandre un intérêt doux sur cet ouvrage ; mais nous ne l'avons plus, et nous n'en pouvons juger ; nous savons seulement qu'il était en grec. La langue d'Homère et de Platon commençait à devenir la langue dominante de l'empire. Cependant l'ancienne langue des Césars, quoiqu'altérée, se conservait toujours, et ces empereurs daces, pannoniens et barbares, qui, du fond de la Thrace et des bords de la mer Noire, commandaient au monde, étaient loués quelquefois dans la langue des Scipion.

Il nous reste encore un panégyrique dans cette langue, prononcé en l'honneur de Julien ; on y trouve de la noblesse dans les sentimens, quelques belles idées et des défauts de goût : il est de l'an 362. Pour connaître l'esprit des differens siècles, il n'est pas inutile d'observer que Mamertin, qui prononça cet éloge, parvint, par ses talens, aux premières dignités : il oc-

cupa long-temps avec distinction le rang de sénateur ; et quand Julien monta sur le trône, il lui donna la place de surintendant des finances de l'empire. « Vous cherchiez, dit-il à » l'empereur, un homme qui eût assez d'élé» vation pour savoir dédaigner les richesses, » assez de courage pour savoir déplaire, assez » de fermeté pour braver la haine ; vous avez » cru trouver ces qualités en moi, et vous » m'avez choisi dans un temps où les provinces, » épuisées par les pillages des barbares et par » des brigandanges non moins funestes que » honteux, imploraient votre secours. » Le même empereur le fit ensuite préfet des gardes prétoriennes, et lui confia le gouvernement de plusieurs provinces. Enfin, nommé consul par Julien, comme Pline par Trajan, il prononça aussi un panégyrique pour remercier son bienfaiteur et son prince ; mais il y a bien plus de distance entre les deux orateurs qu'entre les deux héros.

Après tous ces panégyriques, il serait curieux d'apprécier celui qui en fut l'objet. Il n'y a personne dont on ait dit ni plus de bien, ni plus de mal que de Julien : l'esprit de parti lui a élevé des statues, le zèle religieux les a brisées. On l'a peint tour à tour comme le plus coupable et comme le plus grand des hommes ; tâchons d'écarter, s'il se peut, l'éloge et la satire, et sans un faux enthousiasme, comme sans injustice, cherchons la vérité. Il s'égara

dans la religion, voyons du moins ce qu'il fut comme prince; en détestant son crime, discutons ses vertus : l'aveu que nous en ferons ne peut nous rendre complices de ses erreurs.

On sait qu'il eut l'éducation la plus austère. Il apprit dans la retraite, dans l'étude, dans l'éloignement des plaisirs, à se former et à commander aux hommes; il est vrai que peut-être il fut forcé à la vertu par le malheur. La mort de son père et de ses frères, leur assassin sur le trône, l'avertissaient d'être simple et modeste; mais aussi, environné de meurtres, il eut à lutter contre l'exemple des crimes. Mis à la tête de l'empire, il y soutint son caractère. On le vit à la cour dédaigner le faste, fuir la mollesse, combattre ses sens, dompter en tout la nature, se contenter de la nourriture la plus grossière; souvent il la prenait debout, souvent se la refusait, dormait peu, n'avait d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, et passait une partie des nuits, ou dans son cabinet ou sous sa tente, occupé au travail ou à l'étude; enfin, sous la pourpre, il eut les maximes et mena la vie rigide de Caton. On dira peut-être que ce sont là plutôt les vertus d'un cénobite que d'un prince, on se trompe; on ne pense point assez combien, dans celui qui gouverne, cette vie austère retranche de passions, de besoins, combien elle ajoute au temps, combien elle laisse aux peuples, combien elle diminue les moyens de corruption et

de faiblesse, combien, par l'habitude de se vaincre, elle élève l'âme.

Ce qui ajoute à son mérite, c'est que, dur pour lui-même, il n'en fut pas moins compatissant pour les autres; en rendant la justice, il tempéra, par l'indulgence d'un prince, l'équité d'un juge.

On sait qu'à l'humanité de détail qui soulage dans le moment le malheureux qui souffre, il joignit cette humanité plus étendue qui prévoit les maux, rétablit l'ordre, substitue les grandes vues à la pitié, et sans le secours de cette sensibilité d'organes qui est aussi souvent une faiblesse qu'une vertu, sait faire un bien même éloigné, et s'attendrir sur des malheurs qu'elle ne voit pas. Ainsi, il s'occupa du soulagement des peuples; mais d'autres empereurs qui eurent les mêmes vues, n'étant pas contredits sur le trône, purent être humains impunément : Julien, long-temps César, assujéti dans son pouvoir même à un tyran jaloux, qui l'avait créé par besoin et le haïssait par faiblesse; qui lui eût permis de faire le mal pour se déshonorer, et craignait qu'il ne fît le bien, qui, tout à la fois barbare et lâche, désirait que les peuples fussent malheureux, pour que le nouveau César fût moins redoutable; Julien, environné, dans les Gaules, des ministres de cette cour qui étaient moins ses officiers que ses ennemis, et déployaient contre lui cette audace que donne à des tyrans subal-

ternes le secret de la cour, et l'orgueil d'être instrumens et complices de la volonté du maître; Julien enfin, traversé en tout par ces hommes qui s'enrichissent de la pauvreté publique, eut bien plus de mérite à arrêter les abus et à soulager les provinces.

Dans un empire tout militaire, et où le soldat féroce et avare vendait son obéissance à prix d'or, il sut résister à l'avidité des troupes. On conspira contre lui, et il pardonna.

A l'exemple de Trajan, il soumit à la loi un pouvoir qui, par la force secrète de la nature et des choses, ne tend que trop souvent à s'affranchir de la loi. Comme lui, il fit la guerre en personne; comme lui, il combattit en soldat. Enfin, en mourant, il témoigna la plus grande fermeté et le courage tranquille d'un homme qui obéit à la nature, et que ses actions consolent de la brièveté de sa vie (1).

On voit, par toute la vie de Julien et par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande

(1) Voici ses dernières paroles telles qu'on les trouve partout: « Mes amis, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté; » je le lui rends avec la joie d'un débiteur qui s'acquitte. L'âme » n'est heureuse que lorsqu'elle redevient libre; et pour les » gens de bien, souvent la mort est une récompense. Je la re» çois comme une grâce. Si j'avais vécu plus long-temps, j'au» rais peut-être fait quelqu'action indigne de moi. Aujourd'hui » je meurs sans remords, parce que j'ai vécu sans crime. J'ai » gouverné les provinces avec douceur. J'ai détesté la puis» sance arbitraire. Je n'ai fait la guerre que pour obéir à la » patrie. Je remercie le Dieu éternel. Ce serait être également » lâche, et de vouloir mourir quand il faut vivre, et de re» gretter la vie quand il est temps de mourir.

ambition était de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talens, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui; ils furent tous deux philosophes, mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avait plus de profondeur, celle de Julien peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un semblait née avec lui; elle était devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle était calme, et n'avait pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre semblait moins un sentiment qu'un système; elle était plus ardente que soutenue; elle tenait à ses lectures, et avait besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissait et pensait d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes; il imitait. Un autre caractère du grand homme lui manqua, c'est cette vertu qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvemens, est ce qu'elle doit être, et l'est sans faste comme sans effort: en cela il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur était simple, son caractère ne l'était pas, ses discours, ses actions avaient de l'appareil et semblaient

avertir qu'il était grand : suivez-le, sa passion pour la gloire perce partout ; il lui faut un théâtre et des battemens de mains ; il s'indigne quand on les refuse ; il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui commandait à cent mille hommes, mais il se venge ; il court à la renommée, il l'appelle ; il flatte pour être flatté : il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre (1).

Son caractère ardent est souvent inégal ; souvent il voit le but, l'atteint et le passe ; enfin, il eut dans ses idées plus d'impétuosité que de règle, et, dans plusieurs de ses sentimens, plus de grandeur que de sagesse.

Son changement de religion est un des grands problèmes de l'histoire. Ce changement fut-il l'effet de la persuasion ou de la politique ? Pour résoudre ce problème, jetons un coup-d'œil sur son siècle ; nous reviendrons ensuite à Julien, et la question sera peut-être aisée à résoudre.

On sait que, dans l'Europe et l'Asie ensemble, jamais il n'y eut autant de mouvement dans les esprits qu'il y en avait alors ; les progrès du christianisme, et le choc de ceux qui com-

(1) La critique qu'on fait ici du caractère de Julien, a quelque rapport avec celle qui en a été faite dans un ouvrage très-estimable, plein de connaissances, de vues et d'esprit, qui a paru depuis peu et qui est intitulé : DE LA FÉLICITÉ PUBLIQUE. Comme il y avait déjà plus de trois ans que mon ouvrage était écrit, je n'ai pas cru, malgré cette légère ressemblance, devoir rien changer à cet endroit.



battaient pour la religion de l'empire, avaient donné cette secousse ; c'était là le grand objet de toutes les nations ; et il se mêlait tantôt sourdement, tantôt avec éclat, aux malheurs de la guerre et aux fureurs politiques. Le paganisme, trop faible, avait appelé la philosophie à son secours ; et la philosophie, sentant qu'il fallait réparer l'édifice pour le conserver, des débris de l'ancien système religieux, en avait presque formé un nouveau.

On s'attacha surtout à imiter plusieurs des caractères du christianisme. Aux idées pures et spirituelles d'un Dieu unique, on proposa les idées platoniciennes sur la divinité ; à un Dieu en trois personnes, cette fameuse trinité de Platon ; aux anges et aux démons, la doctrine des génies créés pour remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme ; à l'idée d'un Dieu médiateur, la médiation des génies célestes ; aux prophéties et aux miracles, la théurgie qui, à force de sacrifices et de cérémonies secrètes, prétendait dévoiler l'avenir, et opérer aussi des prodiges ; enfin, à la vie austère des chrétiens, des pratiques à peu près semblables, et des préceptes d'abstinence et de jeûnes pour se détacher de la terre, en s'élevant à Dieu. Ainsi, l'erreur se rapprochait de la vérité pour la mieux combattre ; mais, dans cette agitation universelle, ce qui dominait le plus, c'était la fureur de connaître ce qui n'était point encore, et de franchir les bornes que la nature a posées aux con-

naissances comme au pouvoir de l'homme. Cette disposition était l'effet naturel de la fermentation des esprits, des malheurs des peuples, des grands intérêts politiques et religieux ; enfin, de ce système des génies, imaginé ou puisé chez les Chaldéens par Platon, et renouvelé alors avec le plus grand succès. Telle était la situation des esprits, lorsque Julien parut.

Nous savons par l'histoire quels furent son caractère et ses goûts. Passionné pour les Grecs, nourri jour et nuit de la lecture de leurs écrivains, enthousiaste d'Homère, fanatique de Platon, avide et insatiable de connaissances, né avec ce genre d'imagination qui s'enflamme pour tout ce qui est extraordinaire, ayant de plus une âme ardente, et cette force qui sait plus se précipiter en avant que s'arrêter ; d'ailleurs, accoutumé, dès son enfance, à voir dans un empereur chrétien le meurtrier de sa famille, et, dans le fond de son cœur, rendant peut-être la religion complice des crimes qu'elle condamne ; placé entre l'ambition et la crainte, inquiet sur le présent, incertain sur l'avenir, ses goûts, son imagination, son âme, les malheurs de sa famille, les siens, tout semblait le préparer d'avance à ce changement qui éclata dans la suite.

On ne peut douter, en le lisant, qu'il ne fût séduit par cette espèce de théologie platonique qui régnait alors, et dont il parle dans tous ses écrits avec enthousiasme. Son hymne au

Soleil-Roi est un hymne au *Logos*, ou à l'intelligence éternelle qui joue un si grand rôle dans Platon.

On ne peut presque pas douter qu'il n'ait cru aux génies. Deux fois il crut voir celui de l'empire : l'une en songe et dans les Gaules, lorsqu'il delibérait s'il accepterait le trône ; l'autre dans la Perse, et peu de temps avant sa mort, lorsque, pendant la nuit, il méditait sous sa tente. Alors le génie de l'empire lui parut triste et désolé, et la tête couverte d'un voile. Julien lui-même raconta ces deux apparitions à ses amis.

Enfin, quand on le voudrait, il serait également impossible de douter qu'il n'eût un penchant profond à la superstition. Oracles, présages, sacrifices, mystères, divinations, cérémonies théurgiques, il embrassait tout, il se livrait à tout. On le voit ; l'idée que la divinité pouvait se communiquer à l'homme, idée si analogue d'ailleurs à son siècle et aux idées générales qui occupaient alors l'univers, tourmentait et agitait son esprit. On a beau dire, je ne puis croire que sa politique seule fît sa superstition. La politique a moins de zèle, et n'a pas surtout cette activité inquiète et curieuse. L'intérêt, qui veut entraîner le peuple aux autels, peut bien se mêler aux sacrifices, dans les fêtes et les cérémonies publiques, mais l'intérêt ne joue pas l'enthousiasme religieux, tous les jours, tous les instans, et dans tous les détails de la vie.

Que penser donc de Julien? qu'il fut beaucoup plus philosophe dans son gouvernement et sa conduite que dans ses idées ; que son imagination fut extrême, et que cette imagination égara souvent ses lumières ; qu'ayant renoncé à croire une révélation générale et unique, il cherchait à chaque instant une foule de petites révélations de détail ; que, fixé sur la morale par ses principes, il avait, sur tout le reste, l'inquiétude d'un homme qui manque d'un point d'appui ; qu'il porta, sans y penser, dans le paganisme même, une teinte de l'austérité chrétienne où il avait été élevé; qu'il fut chrétien par les mœurs, platonicien par les idées, superstitieux par l'imagination, païen par le culte, grand sur le trône et à la tête des armées, faible et petit dans ses temples et dans ses mystères ; qu'il eut, en un mot, le courage d'agir, de penser, de gouverner et de combattre, mais qu'il lui manqua le courage d'ignorer ; que, malgré ses défauts, car il en eut plusieurs, les païens dûrent l'admirer, les chrétiens dûrent le plaindre ; et que, dans tout pays où la religion, cette grande base de la société et de la paix publique, sera affermie, ses talens et ses vertus se trouvant séparés de ses erreurs, les peuples et les gens de guerre feront des vœux pour avoir à leur tête un prince qui lui ressemble.

CHAPITRE XXI.

De Thémiste, orateur de Constantinople, et des panégyriques qu'il composa en l'honneur de six empereurs.

PRESQUE tous les écrivains d'un pays et d'un siècle, poëtes, orateurs, philosophes même, sont entraînés et formés par ce qui les entoure. La nature, dans chaque époque, imprime, pour ainsi dire, le même cachet à toutes les âmes. Les mêmes objets leur communiquent les mêmes idées, et souvent la même manière de les rendre : tous se ressemblent ; des milliers d'hommes ne forment qu'un seul homme. Cependant, pour rompre cette ennuyeuse et vile uniformité, il paraît quelquefois, sur la terre, des êtres uniques et qui ne tiennent à rien : en bien, en mal, ils ont un caractère : ils sont eux. Ils passent à travers leur siècle, sans rien emprunter de sa couleur. Jetés hors des routes communes, la postérité les distingue de loin, comme ces arbres solitaires qui s'élèvent avec vigueur dans un espace désert. L'homme qui étudie la nature et l'observe, cherche, dans le mouvement général, ce qui leur a donné un mouvement particulier, et ne le trouve pas. Tels, dans leur siècle et leur

pays, ont été, parmi les historiens, Tacite; parmi les moralistes, Montagne; parmi les philosophes, Bacon; parmi les poëtes, Corneille; et, à la fin du règne de Louis XIV, ce Fontenelle, dont le genre d'esprit qui n'était qu'à lui, a été si critiqué et si loué pendant quatre-vingts ans. Tel enfin parut, dans Constantinople, un orateur, que six empereurs honorèrent successivement; qui, panégyriste, ne parla jamais que pour dire aux princes les vérités les plus nobles; à qui l'admiration éleva des statues, sans que l'envie même osât murmurer; et qui, malgré ses imperfections et ses défauts, eut un caractère fort supérieur à l'esprit général de son temps, c'est le philosophe Thémiste. Son père, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays situé auprès du Pont-Euxin. C'est là que, sous un maître habile, il étudia la philosophie et l'éloquence. Ainsi, c'est au pied du Caucase, et dans l'ancienne patrie de Médée, que se forma l'orateur qui devait un jour étonner la Grèce. On voit que les arts ont habité presque tous les climats. Tout change: ce pays, qui fait partie de la Géorgie, et qui instruisait autrefois des philosophes, n'est plus célèbre aujourd'hui que par la beauté de ses femmes, qu'il envoie au sérail de Constantinople et d'Ispahan. Thémiste, encore jeune, composa des commentaires sur les ouvrages du précepteur d'Alexandre. Il parut grand, même en

travaillant sur les idées d'un autre. Sa réputation se répandit bientôt dans l'Asie, et de l'Asie à Rome. Il fut quelque temps dans cette ville, qu'il étonna. On voulut l'y fixer; mais Rome n'était plus que la seconde ville du monde. Il retourna à Byzance. Les philosophes voyageaient pour venir l'entendre; les princes étaient curieux de le voir; et les oracles, dans les temples, lui rendaient les mêmes hommages qu'aux rois: ils daignaient parler de lui.

Quand des talens sont parvenus à un certain degré de célébrité, on peut bien s'avilir en les persécutant; mais il n'y a plus de mérite à les protéger. Le prince est, pour ainsi dire, forcé par son siècle, la voix publique lui sert de loi; d'ailleurs il s'honore lui-même, et alors il n'y a presque que de l'orgueil à être juste. Ainsi Constance, quoique féroce et sans génie, éleva Thémiste au rang de sénateur. La lettre qu'il écrivit au sénat, est le plus beau monument de ce règne. « Un bienfait, dit-il, accordé à » l'homme vertueux, est un bienfait pour l'é- » tat. Instruit de la grande réputation du phi- » losophe Thémiste, j'ai cru qu'il était digne » de l'empereur et de vous de récompenser sa » vertu, en l'admettant dans ce conseil auguste; » et je n'ai pas voulu seulement honorer Thé- » miste, j'ai voulu aussi honorer le sénat, que j'ai » cru digne de posséder un si grand homme. Vous » lui communiquerez de votre dignité, et il ré- » pandra sur vous une partie de son éclat. »

Peu de temps après, Constance lui fit élever une statue de bronze. Julien le fit préfet de Constantinople. Valens voulut presque toujours l'avoir à sa cour, et se fit même accompagner par lui dans ses guerres contre les barbares Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs ; et ce dernier, prêt à partir pour l'occident, lui confia son fils, en le priant de vouloir bien lui donner des leçons de sagesse et de grandeur. Tels étaient encore dans ces siècles, qui pourtant ne sont pas l'époque la plus brillante dans l'histoire de l'esprit humain, le respect et l'enthousiasme des princes pour les vrais philosophes. Il s'en faut beaucoup que notre Montesquieu, dont le nom est aujourd'hui si cher à l'Europe entière, et qui influe sur la législation, de Londres à Pétersbourg, ait reçu, de son vivant, la vingtième partie de ces honneurs.

Nous n'avons presque rien aujourd'hui des ouvrages philosophiques de Thémiste ; mais il nous reste une grande partie de ses harangues, ou panégyriques de princes ; ils sont au nombre de vingt. Il a donné à ce genre d'ouvrages un ton plein de dignité et de force, et qu'il n'avait point du tout avant lui. Je vais tâcher de faire connaître ces discours, beaucoup moins connus qu'ils ne méritent de l'être. Je choisirai, dans tous, les idées éparses sur les philosophes et sur les princes ; car ce sont les deux objets dont il s'occupe sans cesse.

L'orateur cherche d'abord dans la divinité le modèle du prince. Il trouve que le principal caractère de Dieu est la bonté. « Ce n'est que » par intervalles et rarement, dit-il, que Dieu » lance le tonnerre ; mais c'est tous les jours, » et sur le monde entier, qu'il verse sa lu- » mière. On ne peut donc lui ressembler sans » être bienfaisant. Croit-on, dit-il à Valenti- » nien et à Valens, croit-on que ce soit en mon- » tant à cheval avec grâce, et en maniant les » armes avec adresse, qu'un prince puisse imi- » ter cet être sublime ? Ce n'est pas même par le » courage, par la patience, par la force ; ce » n'est pas même par le mépris des voluptés ; » aucunes de ces vertus de l'homme ne con- » viennent à Dieu : ces vertus tiennent à des » faiblesses ; ce qui nous élève, avilirait ce » grand être. Mais ce qu'il y a de céleste et » de divin, c'est d'avoir entre ses mains le » bonheur des hommes, et de faire ce bonheur. » Princes, s'il nous arrive de vous donner » le nom de dieu, c'est pour vous faire souvenir » de ce que vous devez être.

» Je ris, dit l'orateur, quand je pense à ce » tyran, qui, voulant persuader qu'il était » dieu, se faisait élever des statues et des tem- » ples, et l'insensé ne pensait pas même à faire » du bien aux hommes. Si le prince veut un » culte, au lieu de se faire consacrer une statue » d'or ou de bronze sur un autel, qu'il fasse » lui-même de son âme et le temple et

» l'autel, et pour ainsi dire le simulacre saint
» de la divinité ; nous l'adorerons alors. Pour
» ressembler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper
» ses honneurs, il faut l'imiter.

» Le prince qui aime les hommes, dit-il ail-
» leurs, aura toutes les vertus ; il domptera sur-
» tout la colère, mal sans bornes dans un pou-
» voir qui n'en a pas.

» Les tyrans, les pestes et les tremblemens de
» terre, sont faits pour détruire les hommes ;
» les princes pour les conserver.

» *J'ai perdu un jour*, disait Titus, car je
» n'ai fait aujourd'hui de bien à personne. Que
» dites-vous, prince ? s'écrie l'orateur ; non,
» le jour où vous avez dit une parole qui doit
» être la leçon éternelle des rois, ne peut être
» un jour perdu. Jamais vous n'avez été plus
» grand, ni plus utile à la terre. »

De ce sentiment d'humanité naît, dans le prince, le devoir d'adoucir la sévérité de la loi. « Car le juge rigide condamne souvent ce-
» lui que la loi absoudrait, si elle pouvait pro-
» noncer : le juge alors est esclave. Il décide
» d'après les mots et la lettre, exerçant, pour
» ainsi dire, une injustice juste. Il n'en est
» pas de même du prince : il est la loi qui
» parle et qui respire, et non pas cette loi
» muette et sourde représentée par des carac-
» tères immobiles. Aussi, dit-il à Théodose,
» nous étions accoutumés à voir l'or retour-
» ner du trésor public à ceux à qui on l'avait

» injustement enlevé, mais nous venons de
» voir plus, nous avons vu des hommes menés
» par la loi aux portes de la mort, ramenés à
» la vie par le prince; car, de tous nos em-
» pereurs, tu es celui qui respecte le plus la
» loi; mais tu sais que par respect pour la loi
» même, il faut quelquefois s'en écarter. »

Et dans le même discours, faisant allusion à la fable célèbre des deux tonneaux d'Homère: « Sous ton empire, nous connaissons le ton-
» neau du bien, d'où s'épanchent la félicité,
» la richesse et la vie. Il est près du trône, et
» ta main y puise sans cesse; mais nous ne
» voyons point celui des gémissemens, des lar-
» mes et du sang: il n'y en a point d'où se
» verse la terreur; ou si ce tonneau fatal existe,
» il est fermé de toutes parts. L'espérance est
» sortie et roule sur l'empire, les maux sont
» enchaînés. »

On sait qu'au commencement du règne de Valens, Procope se révolta et prit la pourpre. Il se prétendait de la famille des Constantins; mais ce droit n'était rien sans la victoire; il fut vaincu. Valens, qui d'abord avait été lâche, fut ensuite cruel; c'est l'ordinaire. Il fit couler le sang des ennemis, avec cette fureur que les caractères atroces nomment justice; l'orateur, en le louant d'une humanité qu'il n'avait pas, tâche au moins de lui inspirer les sentimens qu'il devait avoir. Dans un discours tout entier, il lui parle de clémence. « Avant

» Socrate, on disait : Faisons du bien à qui » nous aime, et du mal à qui nous hait. Socrate a » changé ce précepte, et a dit : Faisons du » bien à nos amis, et ne faisons point de mal » à nos ennemis. » Il rapporte l'exemple de tous les grands hommes qui ont pardonné, ou à des assassins, ou à des ingrats. Il vante ce pouvoir magique qu'ont les princes de changer les âmes par leurs bienfaits. « Il ne tient » qu'à eux, dit-il, de déraciner la haine et » d'apprivoiser la fureur. »

Dans un autre discours adressé au même prince, après la cinquième année de son règne, on trouve un long morceau sur les finances; il respire cette philosophie pleine d'humanité, qui devrait être celle de tous les rois. « On ne » peut être humain, dit l'orateur, sans être » libéral; mais la libéralité du prince ne con- » siste pas à donner aux uns, en accablant » les autres. Celui qui est si magnifique n'est » pas loin d'être injuste; il prive des milliers » de pauvres du nécessaire, pour enrichir des » riches, c'est-à-dire pour verser quelques gout- » tes inutiles dans des fleuves. Le prince donne » d'autant plus, qu'il exige moins. » Et s'adressant à son empereur : « Avant toi, dit- » il, les charges publiques augmentaient tous » les ans, chaque année ajoutait au poids de » l'année qui avait précédé. C'est toi, prince, » qui as arrêté cette maladie de l'état. Sais-tu » pourquoi tu as mis cet ordre dans les finances

» de l'empire ? c'est que tu avais gouverné ta » maison avant de gouverner le monde. Tu » n'as pas besoin d'apprendre d'un autre ce » qu'il en coûte de sueurs et de peines au la» boureur ; tu connais la hardiesse de l'exac» teur, l'adresse du commis, l'avarice du sol» dat. Instruit de ces détails, tu es monté sur » le trône ; c'est pourquoi, comme si ce vaste » empire n'était qu'une famille, tu vois d'un » coup-d'œil quels sont tes revenus, quelles » sont tes dépenses, ce qui manque, ce qui » reste ; les opérations qui sont faciles, celles » qui ne le sont pas. Seul de tous les princes, » tu n'a pas mis ceux qui manient les deniers » de l'état au-dessus de ceux qui le défendent. » Celui qui préside aux finances ne marche » pas avec plus de pompe que celui qui com» mande les armées. Chargés de l'emploi d'A» ristide, ils sont forcés d'avoir sa justice. » Ton œil perçant sait découvrir et rendre » inutiles les profondeurs de cet art funeste » et caché.... Non, désormais je ne craindrai » pas les ennemis domestiques plus que les » barbares même. Je ne verrai plus la moisson » enlevée de dessus les sillons, avant même » qu'elle entre chez le laboureur. D'impitoya» ble créanciers ne veilleront plus sur les tra» vaux du vendangeur, et l'habitant des champs » ne passera plus un hiver triste et désolé » auprès de ses greniers déserts. C'est alors que » je jouirai de la proie enlevée sur les barbares,

» quand le ravisseur domestique ne viendra
» plus faire sa proie de mon bien. Prince,
» continue l'orateur, ma voix, dans ce moment,
» représente la voix du monde entier. Tu nous
» as remis une partie des tributs, et pour dé-
» dommagement nous te rendons un tribut
» de reconnaissance et de tendresse; c'est le
» plus digne du prince. Au lieu des moissons
» et des fruits de la terre qu'on nous arrachait,
» reçois des fruits qui ne se flétriront pas; ce
» sont ceux de la gloire, c'est elle qui sans
» cesse renouvelle l'empire d'Auguste, qui
» empêche Trajan de vieillir, qui tous les jours
» ressuscite Marc-Aurèle. Crois-tu, malgré leurs
» victoires, que leurs noms seraient aussi cé-
» lèbres, si, terribles aux barbares, ils n'eus-
» sent été bienfaisans envers leurs sujets, etc.? »

L'orateur veut étendre ce sentiment d'huma-
nité dans le prince, des sujets de l'état aux
ennemis même de l'état. « Celui, dit-il à Valens,
» qui dans la guerre poursuit avec acharne-
» ment, et veut détruire, ne se montre que le
» roi d'une nation; celui qui, après avoir
» vaincu, pardonne, se montre le père et le
» souverain de tous les hommes. Cyrus n'ai-
» mait que les Perses, Auguste les Romains,
» Alexandre les Grecs; aucun n'aimait les
» hommes, aucun n'était vraiment roi. Pour
» l'être, il faut, comme Dieu, n'exclure ni
» aucun peuple, ni aucun homme de sa pro-
» vince. »

Valens irrité refusait la paix aux barbares; c'est le philosophe qui fléchit l'empereur : l'éloquence donna la paix au monde. « Je fis voir » au prince, dit l'orateur, que c'est en sauvant, » et non en égorgeant les hommes, que l'on » ressemble aux dieux. Quand on a remporté » la victoire sur des lions, des léopards et des » tigres, on compte tous ceux dont on a fait » couler le sang dans les forêts; quand on a » vaincu des hommes, il faut compter tous » ceux qu'on a sauvés : encore n'extermine-t- » on pas entièrement les bêtes féroces, on » en laisse subsister la race dans les déserts; » et une nation d'hommes (qu'on les appelle » barbares, ils n'en sont pas moins des hom- » mes), une nation toute entière, soumise et » tremblante à ses pieds, il eût donc fallu l'ex- » terminer et la détruire ? non. J'admire et » j'appelle grand celui qui la conserve. Le » destructeur de Carthage fut nommé l'Africain. » Un autre s'appela Macédonien, parce qu'il » avait fait de la Macédoine un vaste désert; » mais toi, prince, je veux que tu tires ton » nom de la nation que tu as sauvée; ainsi » nous nommons les dieux, des pays qu'ils pro- » tégent. »

Outre l'humanité et la clémence qui sont les premiers devoirs, l'orateur parcourt toutes les autres qualités du prince. Il dit à Constance : « L'athlète des jeux olympiques, jaloux de » vaincre, et veillant sur lui-même, s'interdit

» tous les plaisirs qui pourraient l'énerver; et
» le prince qui est, pour ainsi dire, l'athlète
» de l'univers, ira-t-il se livrer à de lâches
» voluptés? »

Il félicite Valens de ce qu'il veut s'instruire. « Puisque tu as ce désir, lui dit-il, si les hom-
» mes ne sont heureux, ce sera la faute de
» ceux qui n'useront pas de ton âme pour tout
» ce qui est honnête et grand. »

Il exhorte cet empereur à ne négliger aucun des soins du gouvernement. « Il y a eu, lui
» dit-il, des princes qui prenaient grand
» soin de leur chevelure, mais qui ne comp-
» taient pour rien des villes entières tombées
» en ruine. Ils s'occupaient de leur parure, et
» ils négligeaient l'univers; peut-être même
» avaient-ils grand soin de choisir leurs che-
» vaux, mais point du tout les hommes qu'ils
» destinaient aux places; et tandis qu'aux
» jeux du cirque ils n'auraient pu souffrir de
» voir des cochers conduire un char, ils aban-
» donnaient à des hommes sans choix les rênes
» de l'empire et la conduite des nations. On
» brise une statue, on efface un tableau qui
» ne ressemble point à son modèle; le prince
» sera-t-il donc moins attentif à ceux dont le
» devoir est de le représenter auprès des
» peuples? ».

» L'influence de la vertu du prince, dit-il à
» Théodose, ne se borne point à la terre.
» Marc-Aurèle, voyant son armée prête à

» périr par la soif, leva ses mains au ciel : O
» Dieu ! dit-il, je lève vers toi, qui donnes la
» vie, cette main qui ne l'a jamais ôtée à per-
» sonne. Dieu l'entendit, et sauva son armée. »

Nous avons déjà vu que Valens était cruel ; et comme tous les hommes, il porta son caractère dans la religion. Trompé par les ariens, il persécuta les catholiques avec fureur. On dit qu'un jour ayant reçu une députation de quatre-vingts prêtres qui venaient pour le fléchir, il les fit embarquer tous ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau, quand ils seraient en pleine mer. Un homme éloquent adoucit les fureurs de ce tigre. Thémiste osa parler de douceur à un fanatique, et d'humanité à un barbare ; et ce qui est plus étonnant, il réussit. La persécution cessa, et cet empereur assassin, ce barbare incendiaire, ce chrétien persécuteur d'autres chrétiens, publia un édit, par lequel il défendait qu'on employât désormais ni autorité, ni menaces pour faire changer personne de religion. Nous n'avons plus le discours de Thémiste, mais il nous reste celui où il félicite l'empereur de son changement ; c'est l'ouvrage à la fois de l'éloquence et de la raison.

Ainsi cet homme vertueux parlait aux princes, sous prétexte de les louer. Il avait donc raison de dire à Constance : « Pour la première
» fois, ô empereur ! tu vas entendre un ora-
» teur libre et vrai, même en te louant ; un

» orateur qui ne dira pas un mot dont son front
» ait à rougir ; » et plus bas : « Je vous atteste
» tous, ô vous qui marchez dans la même
» carrière que moi, si vous apercevez que je
» vous trompe, si le moindre mensonge se mêle
» à mes paroles, élevez tous votre voix contre
» un lâche orateur ; repoussez-moi du sanc-
» tuaire de la sagesse, et ne permettez plus à
» celui qui l'outrage, d'oser en donner des le-
» çons ; mais si toutes les fois que je louerai,
» je dis la vérité, ne regardez pas comme une
» vile flatterie ce qui est un juste éloge. L'é-
» loge est un tribut qu'on paie à la vertu. »

Dans un de ses derniers discours à Théodose, il s'interrompt tout à coup : « Tu vois,
» prince, lui dit-il, que je ne suis pas venu
» ici pour te flatter : conviendrait-il à un phi-
» losophe en cheveux blancs, qui a familière-
» ment vécu avec tant d'empereurs, aujour-
» d'hui que le plus humain de tous est sur le
» trône, de mendier sa faveur par des basses-
» ses ? quand la liberté est la moins dangereuse,
» irais-je choisir ce temps-là pour me désho-
» norer par des mensonges ! »

On sent bien qu'il devait parler des connaissances et des lettres avec dignité ; il fait voir qu'elles ont été chères à tous les princes qui ont été grands ; il cite Aristote comblé de bienfaits par Philippe, Xénocrate par Alexandre, Aréus par Auguste, Dion par Trajan, Sextus par Marc-Aurèle ; « Tu imites ces grands hom-

» mes, dit-il à un empereur, la philosophie et
» les lettres marchent partout avec toi; elles
» te suivent dans les champs; par toi elles sont
» respectées, non-seulement du Grec et du
» Romain, mais du barbare même; le Scythe
» épouvanté, qui est venu implorer ta clé-
» mence, a vu la philosophie près de toi, ba-
» lançant le sort des peuples, et décidant des
» trèves et de la paix que tu accordes aux na-
» tions. Voyez les statues de bronze élevées
» dans ces murs à la sagesse, les priviléges
» qui lui sont accordés dans les villes, les
» honneurs prodigués à ceux qui en sont di-
» gnes. La sagesse est la seule qui répande
» encore plus d'éclat sur ceux qui l'honorent,
» que sur ceux qui sont honorés; car admirer
» la vertu dans les autres, c'est déjà une preuve
» de vertu.»

« O mes amis! dit-il ailleurs, pardonnez-
« moi, si le désir que l'empereur témoigne de
« m'entendre, m'inspire peut-être un noble
« orgueil; il ne se lasse pas d'entendre le lan-
» gage de la vérité, et il permettra plutôt au
» guerrier de cesser de combattre, qu'au phi-
» losophe de se taire. »

Dans un discours à Théodose, il rappelle le jour où cet empereur, prêt à partir pour l'occident, lui confia son fils en présence du sénat et du peuple. Dans ce moment l'orateur se peint vieux, accablé d'infirmités et de faiblesses; courbé sous le poids des ans, mais rani-

mant ses forces languissantes, pour former ce prince destiné à commander un jour au monde. « Viens, mon fils, dit-il, viens sur les » genoux d'un faible vieillard, recevoir les » leçons que la sagesse destine aux princes : » ce sont celles que reçurent Antonin, Numa, » Marc-Aurèle et Titus. A ma voix se join- » dront, pour te former, celle de Platon et » celle du précepteur d'Alexandre ; à l'école » des sages, deviens le bienfaiteur du monde. »

Je finirai cet extrait, déjà peut-être trop long, en citant encore un morceau où Thémiste implore la grâce d'un philosophe, dont le crime était d'avoir été le favori de Julien ; il ne le nomme pas, mais c'était probablement Maxime. En effet, Maxime avait eu trop de pouvoir, pour qu'on ne l'accusât point d'en avoir abusé. Valens, qui ne manqua jamais une occasion d'être cruel, sous prétexte d'être juste, l'avait fait traîner dans les prisons, où il souffrit tous les tourmens que notre justice barbare ne compte pour rien, parce que ces tourmens ne sont point la mort. Dans le même temps Procope se révolta ; bientôt maître de Constantinople et de presque tout l'orient, il offrit au philosophe dans les fers, sa liberté, ses biens et des honneurs, s'il voulait se déclarer pour lui : le philosophe refusa ; Thémiste ne manque pas de faire valoir à l'empereur ce refus généreux ; il le compare à Socrate : « Con- » damné, dépouillé de ses biens, accablé sous les

» chaînes, on ne l'a pas même entendu se plain-
» dre ; que dis-je ! il a dédaigné, dans cet état,
» les bienfaits de l'usurpateur qui voulait le
» protéger. La colère de son prince lui a paru
» préférable à l'humanité d'un rebelle, et pou-
» vant être heureux et libre en devenant cou-
» pable, il a mieux aimé rester vertueux et
» attendre la mort. Prince, s'écrie l'orateur,
» puisqu'il a rejeté la clémence du tyran, il a
» droit à la tienne. » Il l'invite à conserver les semences et les restes épars des connaissances et des lettres : « Ce sont elles qui font la gloire
» d'un siècle et d'un empire ; c'est donc à elles
» qu'il faut confier le souvenir immortel de ton
» nom. » Alors il lui fait observer que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y en aura qui cultiveront la philosophie et les arts ; ce sont eux qui font la renommée : ils se transmettent de siècle en siècle les noms de leurs bienfaiteurs, et ces noms sont immortels comme leur reconnaissance.

En effet, on peut dire, d'après l'orateur grec, que la philosophie et les lettres ne meurent pas. Cette espèce d'activité qui porte les hommes à connaître et à s'instruire, subsistera toujours, malgré les fureurs politiques, malgré l'ignorance intéressée et puissante ; c'est un mouvement imprimé par la nature, et que rien ne peut arrêter. Toujours l'histoire jugera les peuples et les princes ; toujours la vérité éloquente et sage parlera aux hommes de leurs

devoirs, et affermira les âmes nobles, en faisant rougir celles qui ne le sont pas. Les malheurs des guerres, les grandes révolutions peuvent retarder les progrès des lettres, sans les anéantir; ce ne sont que des secousses qui les transportent ailleurs, comme ces germes de plantes que les orages enlèvent, et qu'ils vont disperser sur les champs éloignés, où elles se reproduisent. Constantinople a passé sous la domination des Turcs, et Thémiste, qui écrivait, il y a quatorze cents ans, sur les bords de la mer Noire, est ignoré de cette partie du monde qui fut sa patrie; mais il trouve des admirateurs dans les villes qui, de son temps, n'étaient que des bourgades à demi-barbares. Ainsi les hommes célèbres de ce siècle le seront dans les siècles suivans; on parlera d'eux comme nous parlons de ceux qui les ont précédés; leur gloire même, n'étant plus exposée à l'envie, en deviendra plus pure; car il vient un temps où les ennemis et les rivaux ne sont plus. Alors toutes les cabales, toutes ces petites haines, tous ces enthousiasmes d'un jour, toutes ces décisions si graves de gens importans, ou qui croient l'être, ces luttes des sociétés qui se combattent, ces chocs des petites réputations contre les grandes, ces fureurs, tantôt si atroces et tantôt si puériles, appuyés quelquefois par le crédit qui se cache, et toujours par la malignité orgueilleuse qui ne manque jamais d'applaudir à l'audace qui humilie le talent,

tout cela disparaît. La postérité ne voit que les ouvrages ; la poussière que la foule des mouvemens contraires a élevée s'abaisse et tombe, et la pyramide reste.

CHAPITRE XXII.

Des panégyriques latins de Théodose ; d'Ausone, panégyriste de Gratien.

THÉMISTE fut le dernier orateur grec qui laissa une grande réputation ; l'histoire nous parle encore de plusieurs panégyriques qui furent prononcés après lui. L'étiquette de la cour de Byzance, qui tint toujours un peu de la pompe asiatique, autorisa long-temps et consacra cet usage ; mais, ou ces éloges sont perdus, ou ils sont restés manuscrits dans les bibliothèques. Cependant leur nombre devait diminuer, les esprits se tournaient insensiblement vers d'autres objets : le christianisme sur le trône était en proie aux guerres civiles. Cet esprit actif et querelleur des Grecs, l'anarchie, l'indépendance, la curiosité inquiète, la fureur d'expliquer par la raison ce qui est au-dessus de la raison, la fureur plus grande encore d'avoir un parti et de dominer, opposaient les opinions aux opinions et les erreurs aux erreurs. Les hérésies naissaient de toutes parts ; on dispu-

tait, on écrivait, on cabalait, on séduisait les favoris, les eunuques et les femmes. Pendant ce temps-là, les peuples gémissaient, les barbares pillaient, les empereurs s'égorgeaient; et ceux qui restaient quelque temps sur le trône, la plupart voluptueux et fanatiques, superstitieux et féroces, controversistes aussi ardens que lâches guerriers, placés entre les hérétiques et les barbares, donnaient des édits au lieu de combattre; et tandis que les Huns, les Goths, les Arabes, les Vendales, les Bulgares et les Perses ravageaient tout, du Tibre au Pont-Euxin, et du Danube au Nil, les empereurs de Byzance oubliaient l'empire pour usurper les droits des évêques, et proscrire ou soutenir des erreurs qui ne devaient être jugées que par les pontifes; on sent bien que des temps d'a-d'avilissement et de malheur ne sont pas favorables ni aux panégyriques, ni à l'éloquence. Il y a des époques où le plus lâche orateur rougirait de louer, et où cette espèce de mensonges serait ridicule, même dans les cours: celle de Byzance ne pouvait alors espérer que le silence et la honte.

Au temps de Théodose, on trouve encore quelques traces d'éloquence dans l'occident. Nous avons un panégyrique latin de cet empereur; il est d'un Gaulois d'Aquitaine, nommé Pacatus: ce Gaulois était en même temps poëte et orateur. Sidoine Apollinaire en parle, et Ausone le cite avec éloge: il prononça son pané-

gyrique dans le sénat de Rome. On voit combien ce nom, et le souvenir d'une ancienne grandeur, en imposait encore : « L'orateur, » dit-il, craint de faire entendre devant les » héritiers de l'éloquence romaine, ce langage » inculte et sauvage d'au-delà des Alpes ; et » son œil effrayé croit voir dans le sénat les » Cicéron, les Hortensius et les Caton assis » auprès de leur postérité pour l'entendre. » Il y a trop d'occasions où il faut prendre la modestie au mot, et convenir de bonne foi avec elle qu'elle a raison ; mais ici il y aurait de l'injustice ; l'orateur vaut mieux qu'il ne dit ; s'il n'a point ces agrémens que donnent le goût et la pureté du style, il a souvent de l'imagination et de la force, espèce de mérite qui, ce semble, aurait dû être moins rare dans un temps où le choc des peuples, les intérêts de l'empire, et le mouvement de l'univers qui s'agitait pour prendre une face nouvelle, offraient un grand spectacle, et paraissaient devoir donner du ressort à l'éloquence ; la sienne, en général, ne manque ni de précision, ni de rapidité. Au reste, dans sa manière d'écrire, il ressemble plus à Sénèque et à Pline qu'à Cicéron ; quelquefois même il a des tours et un peu de la manière de Tacite : ses expressions ont alors quelque chose de hardi, de vague et de profond qui ne déplaît pas. L'endroit le plus éloquent de cet éloge, est la peinture de la tyrannie de Maxime vaincu par Théodose,

Maxime était un général des troupes en Angleterre, qui, révolté contre Gratien, l'avait joint à Paris, lui avait enlevé son armée sans combattre, et l'avait ensuite fait assassiner à Lyon. Ce meurtrier usurpateur domina cinq ans dans les Gaules, c'est-à-dire que, pendant cinq ans, il usa de son pouvoir pour commettre impunément des crimes. L'orateur parle avec éloquence de tous les maux que nos ancêtres ont soufferts sous ce tyran; il peint les brigandages et les rapines, les riches citoyens proscrits, leurs maisons pillées, leurs biens vendus, l'or et les pierreries arrachés aux femmes, les vieillards survivans à leur fortune, les enfans mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères; le meurtre employé comme les formes de justice, pour s'enrichir; l'homme riche invoquant l'indigence, pour échapper au bourreau; la fuite, la désolation; les villes devenues désertes, et les déserts peuplés; le palais impérial, où l'on portait de toutes parts les trésors des exilés et le fruit du carnage; mille mains occupées jour et nuit à compter de l'argent, à entasser des métaux, à mutiler des vases; l'or teint de sang, pesé dans les balances, sous les yeux du tyran; l'avarice insatiable engloutissant tout, sans jamais rendre, et ces richesses immenses perdues pour le ravisseur même, qui, dans son économie sombre et sauvage, ne savait ni en user, ni en abuser; au milieu de tant de maux, l'affreuse nécessité de paraître encore se réjouir,

le délateur errant, pour calomnier les regards et les visages ; le citoyen, qui, de riche, est devenu pauvre, n'osant paraître triste, parce que la vie lui restait encore, et le frère, dont on avait assassiné le frère, n'osant sortir en habit de deuil, parce qu'il avait un fils.

On trouve encore dans ce discours un morceau plein de force sur la lâcheté du tyran qui, vaincu et sans ressource, n'avait pas eu, dit l'orateur, assez de courage pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Cette idée, comme on voit, tenait à l'ancien préjugé romain, qui mettait de la gloire dans le suicide ; erreur justement condamnée aujourd'hui par la religion et par les lois. On peut observer que la doctrine du suicide, qui était celle des stoïciens, et qui semblait devoir être adoptée à Rome par un peuple libre, ne commença cependant à s'introduire que dans Rome esclave. Le Romain fier, et courageux, voyant approcher les tyrans, choisit la mort pour barrière : alors il crut avoir trouvé une ressource contre le malheur ; et, par un sentiment bizarre, mais vrai, le pouvoir de se donner la mort fit braver la mort même. L'exemple avait commencé par les Brutus, les Cassius et les Caton : il continua sous les empereurs. On vit plus d'une fois ce genre de fermeté dans des âmes amollies par les plaisirs. Othon passa presque pour un grand homme pour avoir su mourir ; et Pétrone, l'homme le plus voluptueux de son siècle,

se donna la mort avec plus de tranquillité que Caton. Dans la suite, tous ceux qui formèrent de grands projets, et qui échouèrent, tous ceux qui aspirèrent au trône et qui furent vaincus, choisirent le même asile. Survivre à sa défaite, eût passé pour une lâcheté, et le suicide fut presqu'un devoir d'honneur pour les malheureux. La religion chrétienne changea les idées; elle enchaîna l'homme, qui rentra tout entier dans la dépendance des lois. L'homme, plus éclairé, apprit que le courage était de souffrir, et que l'honneur n'était pas de prévenir la mort, mais de savoir l'attendre. On voit, par ce panégyrique, que la révolution n'était pas encore faite à la fin du quatrième siècle.

Tout vainqueur est sûr d'être loué. Après la victoire de Théodose sur Maxime, parurent plusieurs autres panégyriques latins en l'honneur de ce prince. Nous venons d'en voir un d'un orateur gaulois : un autre Gaulois, né à Bordeaux, et disciple d'Ausone, qui, à vingt-quatre ans, commença par être consul, et qui, après avoir occupé au Capitole la place des Fabius et des Emile, entra dans l'église, fut prêtre, ensuite évêque, et obtint, après sa mort, l'apothéose que la religion accorde aux vertus. Saint Paulin, composa aussi un panégyrique de cet empereur. Nous ne l'avons plus; nous savons seulement que Théodose y était beaucoup plus loué comme chrétien que comme

prince (1). On croit que Saint Augustin, alors professeur d'éloquence à Milan, prononça un discours public sur le même sujet. Le célèbre Symmaque, préfet et sénateur de Rome, et le Romain le plus éloquent de son temps, fit l'éloge de Théodose, comme Cicéron avait fait l'éloge de Caton, et Xénophon celui d'Agésilas.

A sa mort, son oraison funèbre fut prononcée dans Milan par Saint Ambroise. Cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous, et il a, en grande partie, les défauts de ce temps-là; mais l'évêque qui osa reprocher au maître du monde le meurtre de Thessalonique, et commanda à son empereur d'expier devant les hommes et devant Dieu un crime que des courtisans féroces avaient conseillé et que des courtisans lâches n'avaient pas manqué d'applaudir, mérite bien grâce pour les défauts de goût, et pour quelques phrases peut-être ou faibles ou barbares.

---

(1) Ut in Theodosio non tam imperatorem quam Christi servum, non dominandi superbiâ, sed humanitate famulandi potentem, nec regno, sed fide principem, etc. prædicarem.
PAUL. Ep. 9 ad Sulpic. Sev.

Librum tuum quem pro Theodosio principe prudenter ornateque compositum transmisisti, lubenter legi. Felix Theodosius! qui à tali Christi oratore defenditur! illustrasti purpuras ejus, et utilitatem legum futuris sæculis consecrasti.
S. HIERON. Epit. 15 ad Paul.

Quelques critiques ont pensé que ce panégyrique n'avait été écrit qu'après la défaite du tyran Eugène.

Les hommages suivirent Théodose jusqu'au-delà du tombeau. Il fut ordonné que son anniversaire serait célébré tous les ans par un éloge public prononcé dans Constantinople. Saint Jean Chrysostôme, qui était alors l'orateur le plus fameux du christianisme et de l'orient, et qui avoit tout à la fois l'éloquence de sa religion, de son caractère et de son génie, prononça, en 339, cet éloge, dont une partie nous a été conservée (1). Enfin, pour qu'il ne manquât rien à sa gloire, les arts lui élevèrent des statues, des obélisques, et une colonne semblable à celle de Marc-Auréle et de Trajan.

A examiner en général le règne de ce prince, ses succès, ses triomphes, son application au gouvernement, enfin le mérite qu'il eut, et qu'il partagea avec si peu de souverains, de devenir meilleur en montant sur le trône, il paraît avoir mérité une partie de ces hommages. Presque tous les historiens de l'empire l'ont peint comme un grand homme, qui donna l'exemple du courage et des mœurs, se fit respecter des barbares, soutint l'éclat des victoires par celui des vertus, et jamais n'avilit dans le palais l'empereur qui avait vaincu sur les champs de bataille. On le voit exerçant la main de ses fils, encore jeunes, à écrire les grâces qu'il accordait aux criminels: on le voit ouvrant les prisons,

(1) Œuvres de S. Chrysostôme, Tome XII, édition des Bénédictins.

et se plaignant au ciel de ce qu'il ne peut ouvrir les tombeaux. Enfin, il publia cette loi célèbre, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si » l'accusé, dit-il, a parlé par légèreté, il faut » le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ; si c'est pour nous faire outrage, il faut » lui pardonner. » Cette loi paraît être l'ouvrage de la grandeur d'âme et de l'humanité unies ensemble.

Quoi-donc ! est-ce le même homme qui, pour punir quelques séditieux, fit égorger une ville entière ? l'homme qui, sous prétexte d'un spectacle, fit rassembler tous les habitans dans le cirque, afin que, dans la paisible sécurité des jeux, se trouvant sans défense, on pût les égorger plus aisément ? afin que, mieux réunis sous les poignards, le carnage fût plus rapide, et qu'on n'eût qu'à frapper ? l'homme qui, pour prévenir tout sentiment de pitié, et étouffer d'avance les impressions que la faiblesse, les cris, les larmes ne pouvaient faire sur les assassins même, donna l'ordre exprès de ne rien épargner, et de massacrer tout, sans distinction d'âge ni de sexe ? Comment concilier tant de vertus et de fureur ?

Il n'est que trop prouvé par l'histoire, que Théodose avait reçu de la nature un caractère violent. La réflexion, le sang-froid, et les conseils mêlèrent quelquefois des mœurs plus douces à l'comportement d'un guerrier, et à la fierté

d'un prince; mais souvent le lion rompait sa chaîne, et cette fois-là il fut terrible. On sait qu'il se repentit; c'est à la postérité à juger s'il y a des remords qui puissent effacer un pareil crime. Quoi qu'il en soit, avant de prononcer tant de panégyriques en l'honneur de ce prince, il eût peut-être fallu en demander la permission aux enfans, aux pères et aux épouses de tous les malheureux que ses soldats avaient assassinés par son ordre. Mais depuis long-temps on est accoutumé à pardonner aux hommes leurs crimes, en faveur de leurs vertus: trop heureux, quand ils daignent en avoir!

Gratien, qui eut de la faiblesse et du zèle, qui posséda peut-être le courage militaire; mais à qui le courage d'esprit et les talens manquèrent, que les écrivains d'un parti ont comparé aux meilleurs princes, que ceux du parti contraire ont comparé à Néron; Gratien, dont le plus grand mérite peut-être est d'avoir élevé Théodose à l'empire, et qui, après un règne de huit ans, mourut à vingt-quatre, vaincu à Paris, et assassiné à Lyon, eut aussi ses panégyristes. Le plus célèbre est Ausone. Il naquit à Bordeaux, qui était alors l'Athènes des Gaules. Son père était médecin, et lui fut poète et orateur. Il préféra l'art qui amuse et séduit l'imagination des hommes en leur parlant, à l'art utile et souvent trompeur, qui promet de les guérir. Nous savons qu'il enseigna l'éloquence avec éclat. On est intéressé, en tout pays, à

chercher les hommes célèbres pour l'éducation des princes. Valentinien le donna pour précepteur à son fils. Gratien, sur le trône, le fit d'abord préfet des Gaules et d'Italie, et ensuite consul. En le nommant à la seconde place de l'empire, il lui écrivit : *J'acquitte ce que je dois, et je dois ce que j'acquitte.* Ausone, pour remercier son bienfaiteur, son élève et son prince, prononça alors le panégyrique de Gratien. Il s'en faut beaucoup qu'il vaille celui de Théodose, que nous avons cité ; il semblerait qu'entre les deux, il y a l'intervalle d'un siècle. L'ouvrage n'a aucun mérite pour le fond ; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans grâce. Ce n'est presque partout que des sons brisés et heurtés les uns contre les autres, un choc éternel de petites phrases qui se repoussent ; des déclamations, des figures incorrectes, et l'exagération, enfin nulle noblesse dans les sentimens. On dirait que l'orateur est accablé sous le poids de l'honneur qu'il a reçu. Il ne savait pas qu'il y a une fierté généreuse, qui honore le bienfaiteur même, et une bassesse de reconnaissance qui peut l'avilir. Par exemple, au milieu de son discours, il fait un long commentaire sur la lettre que Gratien lui a écrite, sur chaque mot dont il s'est servi, sur la robe qu'il lui a envoyée, enfin sur ce qu'en le nommant consul, il l'a nommé le premier et non pas le second. Je sais bien qu'il y a, dans Cicéron mê-

me, de ces petits détails de vanité; mais dans l'orateur romain, ces faiblesses d'amour-propre sont relevées par la beauté du style, par une éloquence harmonieuse et douce, par une certaine fierté de sentiment républicain qui s'y mêle; enfin, par le souvenir de ses grandes actions, et le parallèle qu'il fait souvent de lui-même et de ses travaux, avec ces grands de Rome, endormis sous les images de leurs ancêtres, fiers d'un nom qu'ils déshonoraient, inutiles à l'état et prétendant à le gouverner, rejetant tous les travaux et aspirant à toutes les récompenses. Il semble qu'un orgueil noble donne du ressort à la vanité, et lui communique un peu sa grandeur: mais ici, on ne trouve rien de pareil; c'est un esclave peu éloquent, qui remercie son maître à genoux. On n'a d'autres dédommagemens que quelques épigrammes et des jeux de mots; du reste, tout est petit, faible et barbare. Il faut plaindre un siècle où, avec de pareils ouvrages, on parvient cependant à être célèbre.

CHAPITRE XXIII.

Des panégyriques en vers composés par Claudien et par Sidoine Apollinaire. Panégyrique de Théodoric, roi des Goths.

Tandis que dans l'occident tout penchait vers sa décadence, tandis que les malheurs de l'empire, les invasions des barbares, le mélange des peuples, le despotisme ou l'incapacité des princes, la terreur des sujets, l'esprit d'esclavage, le contraste même de l'ancienne grandeur, qui ajoute toujours à la petitesse présente, corrompaient le goût et rétrécissaient à la fois les esprits et les âmes; on vit paraître un homme né avec une imagination brillante et forte, et à qui, peut-être, pour avoir les plus grands talens, il ne manqua que d'être né dans un autre siècle : c'était Claudien. Je le nomme ici parce qu'il a été l'auteur de plusieurs panégyriques en vers. Il naquit à Alexandrie, beaucoup plus renommée alors par son platonisme et son commerce, que par ses poëtes. D'Egypte il passa en Italie, et y acquit bientôt une grande réputation. Le sénat de Rome lui fit élever une statue, et il eut du crédit à la cour d'Honorius. Il avait pour ami ce célèbre Stilicon, qui fut douze ans le protecteur de son maître, et qui,

las de régner au nom d'un fantôme qu'il méprisait, voulut enfin régner par lui-même, et périt. Alors l'amitié d'un grand homme devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et le malheur. Ce fut dans le temps de sa prospérité, qu'il composa cette foule de panégyriques que nous avons de lui; car l'enthousiasme pour les hommes puissans n'est guère que la maladie des gens heureux.

On conçoit comment il put louer Stilicon, qui n'était pas, à la vérité, un citoyen, mais qui était à la fois un ministre et un général; mais Honorius, qui toute sa vie fut, comme son frère, un enfant sur le trône; qui, mené par les évènemens, n'en dirigea jamais aucun; qui ne sut ni ordonner, ni prévoir, ni exécuter, ni comprendre; empereur qui n'avait pas même assez d'esprit pour être un bon esclave; qui, avant le besoin d'obéir, n'eut pas même le mérite de choisir ses maîtres; à qui on donnait un favori, à qui on l'ôtait, à qui on le rendait; incapable d'avoir une fois de courage, même par orgueil; qui, dans la guerre et au milieu des périls ne savait que s'agiter, prêter l'oreille, fuir, revenir pour fuir encore, négocier de loin sa honte avec ses ennemis, et leur donner de l'argent ou des dignités au lieu de combattre; Honorius, qui, vingt-huit ans sur le trône, fut pendant vingt-huit ans près d'en tomber; qui eut de son vivant six successeurs, et ne fut ja-

mais sauvé que par le hasard, ou la pitié, ou le mépris; il est assez difficile de concevoir comment un homme qui a du génie, peut se donner la peine de faire deux mille vers en l'honneur d'un pareil prince. Pour excuser le panégyriste, il faut pourtant convenir que ces éloges ont été écrits pendant la vie de Stilicon, et qu'alors, si l'empereur n'était rien, l'empire eut du moins de la grandeur. Le talent du ministre couvrait l'enfance du prince. On peut dire qu'Honorius et son frère ressemblaient aux idoles des Indes, dont la réputation dépend de leurs prêtres. Il est impossible de lire avec intérêt des éloges démentis à chaque instant par l'histoire; cependant ceux de Claudien offrent en eux-mêmes de beaux détails. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images; assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs: voilà ses beautés. Peu de goût, souvent une fausse grandeur, une majesté de sons trop monotone, et qui, a force d'être imposante, fatigue bientôt et assourdit l'oreille; enfin trop peu d'idées, et sur-tout aucune de ces beautés douces qui reposent l'âme: voilà ses défauts. En général, on voit un homme d'un grand talent, qui, à chaque ligne, lutte contre son sujet et contre son siècle; mais trop souvent son siècle le gâte, et son sujet l'endort. Il est

du nombre des écrivains qui ont fait des enthousiastes, mais qu'on aime mieux encore estimer que lire.

Après lui, on trouve Sidoine Apollinaire, qui n'eut ni ses beautés, ni ses défauts : il était trop au-dessous des unes; peut-être même ne pouvait-il atteindre aux autres. Né à Lyon en 430, évêque de Clermont en 472, il mourut en 482. Il fut aimé de trois empereurs, fit leurs panégyriques selon l'usage de tous les siècles; et, pour se conformer au sien, les fit en vers plats, durs et barbares. Il ne manqua pas d'être admiré, et il eut de son vivant des statues, honneur qui ne fut rendu à Virgile qu'après sa mort. De plus, il fut créé patrice et préfet de Rome. Les dignités et les honneurs relèvent quelquefois aux yeux de son siècle la médiocrité intrigante ou heureuse, mais ne font jamais illusion aux siècles suivans. Cette pompe étrangère disparaît, et jamais la faveur des princes n'a corrompu la postérité sur des ouvrages. Colletet, pensionné par un ministre, n'en est pas moins ridicule, et le Cid persécuté n'en vaut que mieux. Les panégyriques de Sidoine Apollinaire, si bien récompensés, sont restés obscurs; ils n'ont de prix que comme ces monumens gothiques qui servent à faire connaître un siècle, et empêchent un vide dans l'histoire des arts.

Tout tombait alors; bientôt l'empire d'Occident, ébranlé pendant trois siècles, disparut,

Les conquérans du nord, qui avaient si souvent pillé Rome, mêlèrent enfin la politique à la fureur, et voulurent s'établir dans cette ville qu'ils avaient ravagée. Le dernier monument que nous ayons de l'éloquence romaine, est le panégyrique d'un de ces barbares. Il est vrai que ce barbare était un grand homme : c'est le célèbre Théodoric, contemporain de notre Clovis, et roi des Goths. Eleve à Constantinople, où il avait été livré comme otage, il y prit les connaissances des Grecs, et leur laissa leurs vices et leur mollesse. Renvoyé dans sa patrie, le spectacle d'un peuple fier et libre acheva son éducation. Il devint conquérant et homme d'état, protégea Byzance, subjugua Rome, la répara et l'embellit après l'avoir conquise, joignit partout les lumières au courage, établit différens tribunaux pour juger les Italiens et les barbares, et fit en même temps une multitude de lois sages pour réunir les deux nations divisées, à peu près comme le vainqueur de Darius eut le projet de réunir les Grecs et les Perses. Il est affreux qu'il n'y ait presque pas un prince célèbre qui n'ait des taches. Alexandre fut déshonoré par le meurtre de Clitus, et le supplice bien plus barbare de Callisthène ; Auguste, par les proscriptions ; Vespasien, par ses rapines et le meurtre d'Helvidius Priscus ; Trajan, par ses excès dans le vin ; Adrien, par ses mœurs ; Constantin, par le meurtre de presque toute sa famille ; Julien, par ses superstitions ; Théo-

dose, par le massacre de Thessalonique ; et Théodoric, dont nous parlons, par le meurtre de Symmaque : tant, parmi les hommes, et surtout ceux qui ont le malheur d'être puissans, on trouve peu de vertus qui soient pures, et de grands caractères sans faiblesse ! Heureusement dans les grandes âmes, pour suppléer aux vertus, le ciel a placé les remords. Théodoric, dans les derniers momens de sa vie, croyait voir, dit-on, la tête sanglante de Symmaque qui le poursuivait. Il serait à souhaiter, pour le bonheur du genre humain, que cette histoire fût vraie, et qu'après les grands crimes, des spectres vengeurs poursuivissent du moins ceux qui, par leur place et leur pouvoir, sont au-dessus des lois.

Tel était ce Théodoric sur lequel nous avons un panégyrique latin. Souvent les panégyriques valent mieux que les rois : ici c'est le contraire. L'orateur, comme tous ceux que nous avons cités, depuis le règne de Dioclétien, était originaire des Gaules. Il naquit en 473, et se nommait Ennodius. Il se maria, entra dans le clergé du vivant de sa femme, se rendit célèbre dans les lettres, fut évêque de Pavie en 510, entreprit deux voyages en orient pour réunir les deux églises, et n'y réussit point. On dit qu'Anastase, empereur de Constantinople, le renvoya dans un vaisseau à demi-brisé et prêt à faire naufrage, avec défense de le laisser aborder dans aucun port de la Grèce.

Cet assassinat de la part d'un lâche qui veut faire périr l'objet de sa haine, et qui n'ose le faire ouvertement, était bien digne de la cour de Byzance, où de tout temps l'esprit général fut un mélange de cruauté et de faiblesse. Quoi qu'il en soit, Ennodius, échappé au danger, mourut, trois ans après, en 521. Il était historien, poëte, orateur, et sa réputation le fit choisir pour prononcer l'éloge du conquérant et du pacificateur de l'Italie. Cet ouvrage, comme je l'ai dit, est parvenu jusqu'à nous; mais ces sortes de lectures ressemblent aux voyages des antiquaires parmi des ruines. On ne sait dans quelle langue il est écrit. La douce harmonie du langage des Cicéron et des Virgile a disparu. Déjà on sent partout l'influence des dialectes sauvages du nord. Chaque phrase est presqu'une énigme à deviner. On voit qu'alors, c'est-à-dire au commencement du sixième siècle, l'éloquence était en proie aux barbares, comme l'Italie. Ainsi, dans l'espace de près de cinq cents ans, les lois, les mœurs, les arts, le gouvernement, la religion, le langage même, tout avait changé; et dans le pays où César et Caton, Cicéron et Auguste avaient parlé aux maîtres du monde, en attestant souvent les dieux de l'empire et près de l'autel de la victoire, un Gaulois, chrétien et évêque, haranguait, en langage barbare, un roi goth venu avec sa nation des bords du Pont-Euxin pour régner au Capitole.

CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie. Renaissance des lettres. Eloges composés en latin moderne, dans les seizième et dix-septième siècles.

On sait que l'invasion des barbares en occident fut, dans cette partie de l'univers, l'époque d'une destruction presque générale, on sait que l'Europe et l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent consumées, sans qu'il en restât de trace; d'autres ne conservèrent pas un seul habitant. Ailleurs quelques hommes épars se cachaient parmi les ruines. Les campagnes, couvertes d'ossemens, étaient abandonnées et désertes. Au sein de l'Italie même, et dans les climats les plus rians, la terre devint stérile et sauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'industrie et la paix avaient fait croître des moissons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, et vinrent s'emparer des pays qu'il laissait déserts. Les monumens des arts étaient détruits; ces édifices qu'avait élevés l'architecture grecque et romaine, les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie déposés dans les bibliothèques, tout avait disparu. Le sol de l'ancienne Rome avait été caché deux ou trois fois; des restes

de palais ou de temples noircis par les feux, et un terrain immense couvert de décombres, attestaient seuls son ancienne grandeur. Sur une partie de la terre régnaient la dévastation, le silence, et cet étonnement stupide qui suit les grands malheurs. L'homme, dans cet état, fut condamné à l'ignorance et à la barbarie; il devint sauvage comme le globe qu'il habitait. Le barbare qui avait vaincu, c'est-à-dire, qui avait égorgé et brûlé, dédaignait des arts inutiles pour les combats; il les regardait comme un instrument de servitude, et la vaine occupation de la mollesse; le vaincu, esclave et avili par ses malheurs, avait perdu tout ce qui élève l'âme : ainsi l'éloquence et les lettres furent éclipsées.

Le sixième siècle n'offre que la lutte des nations qui se disputent l'univers. Les Lombards et les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Espagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, et tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au septième, Mahomet s'élève, et répand un fanatisme tout à la fois religieux et guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés qu'à se déchirer et à combatre. Nulle politique ne présidait au carnage. Une sorte de superstition, tantôt faible et tantôt féroce, quelquefois esclave et quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu était alors partagé en trois

grandes masses : l'empire des califes ou des Arabes, l'empire grec, et l'Europe occidentale échappée aux fers des Romains. Chez les Arabes, on fut fanatique et conquérant pendant trois siècles; pendant les autres, on cultiva les arts : mais ce peuple ingénieux et brave eut des médecins, des astronomes, des géomètres, des chimistes, des poètes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux et militaire, on croit, on agit, on commande; on ne persuade pas.

Chez les Grecs, le temps de Photius et de Léon le philosophe, ou le neuvième siècle, fut le temps le plus célèbre pour les connaissances, mais les crimes du palais, la superstition du schisme, la petitesse du gouvernement et les fureurs scolastiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée et divisée tour à tour par les établissemens des barbares, par les incursions des Normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres sacrées des croisades, et par les combats éternels du sacerdoce et de l'empire. Il y eut pourtant, à travers ces ravages, quelques éclairs de connaissance. On enseigna, sous Charlemagne, un peu d'arithmétique et de grammaire, et quelques formes de raisonnemens qu'on prenait pour de la logique. Alfred, en Angleterre, vers la fin du neuvième siècle, fut lui-même grammairien, un peu philosophe, dit-on, historien et géomètre : c'était beaucoup pour un roi, et sur-

tout dans ce temps ; mais il étonna son pays, et ne le changea pas.

Au onzième, l'exemple et la rivalité des Arabes, et quelques voyages en orient, firent naître en Europe l'idée de s'instruire : ce fut l'époque de cette science barbare, nommée scolastique ; l'esprit s'exerça et ne s'éclaira point.

Dans le suivant, on commença à mieux écrire ; on vit en France Saint Bernard qui, par ses talens, s'éleva au-dessus de son siècle, et par sa considération, fut presqu'au-dessus des papes et des rois ; et l'amant d'Héloïse, bien plus célèbre aujourd'hui par ses amours et ses malheurs, que par ses ouvrages.

Au treizième, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un si grand rôle dans leur temps, et qui sont si peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns sont au nombre des saints, mais qui ne sont plus au nombre des écrivains célèbres. Frédéric second, si fameux par ses démêlés avec les papes, fonda dans le même siècle plusieurs écoles en Italie et en Allemagne ; mais ces écoles étaient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonse, en Espagne, fut astronome, et réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler et d'écrire avec éloquence sur la terre. Les sciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne supposent pas toujours ces arts brillans qui tiennent à l'imagination et au génie.

Enfin, les langues même, dans presque toute l'Europe, étaient barbares : c'était un mélange de plusieurs idiomes corrompus, sans harmonie, sans gout, et qui n'avaient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent sur les langues comme sur la pensée. L'italien ne fut formé que dans le treizième et le quatorzième siècle, par le Dante et Pétrarque ; l'anglais, du temps d'Elisabeth, par Spenser et Shakespear ; l'allemand demeura long-temps une espèce de jargon tudesque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignaient de se servir ; le français, mélange informe, fut sauvage et dura jusqu'à François I.er Peu à peu ses sons se polirent, mais il ne devint une langue harmonieuse, précise et forte, que sur la fin du règne de Louis XIII.

Un latin plus que barbare était chez tous les peuples la langue générale des lois, de la religion, des sciences et des arts : c'était un reste d'hommage que l'Europe, au bout de dix siècles, rendait encore à ses anciens tyrans. Enfin, le temps arriva, et la lumière partit du fond de l'Italie ; mais elle ne se répandit que peu à peu sur le reste de l'Europe.

On remarque une conformité singulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes et dans l'ancienne Rome, l'éloquence et les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputait ses droits contre la tyrannie qui s'avançait. Ainsi

la grande époque des Grecs fut de Pisistrate à Alexandre ; et celle des Romains, de Marius à Auguste. En Italie, la renaissance dés arts fut précédée par les factions des guelfes et des gibelins, et par tous les orages qu'excita dans la plupart des villes le choc du sacerdoce et de l'empire, de la tyrannie et de la liberté ; en Allemagne, les lettres ne commencèrent à être florissantes qu'après la guerre de trente âns ; en Angleterre, sous Charles II, après Cromwel ; en France, après les troubles de la ligue et les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaison des gouvernemens et de la constitution singulière des états, il avait fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique s'affermît, pour que les lettres et les arts pussent renaître. Le pouvoir des nobles, qui, pendant plusieurs siècles, combattit le pouvoir des rois, ne donnait point aux âmes l'élévation et le genre d'activité dont elles ont besoin pour les lettres. Ce gouvernement n'était que l'indépendance de cinq cents tyrans, et l'esclavage d'un peuple : jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs, l'oppression, le malheur, les guerres renaissantes, les haines si actives entre des voisins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avaient moins de forces pour se nuire, mettaient partout des barrières, et empêchaient la communication. Chaque ville, chaque bourgade était séparée. La petitesse

même des intérêts devait rétrécir tous les esprits, et empêcher les idées de s'étendre. Il fallait donc que les grands souverains et les rois commençassent par former des corps de toutes ces masses dispersées : il fallait rétablir des liens entre les hommes ; il fallait surtout que les hommes cessassent d'être esclaves, car la nature a défendu aux esclaves de penser.

Plus l'autorité monarchique gagna sur l'autorité féodale, plus les hommes et les peuples se communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations et les rois conçurent et exécutèrent de grands desseins, et plus les esprits purent s'élever. Enfin, dans le seizième siècle, les querelles de religion vinrent agiter les esprits; alors il fallut s'instruire pour combattre. On remua, on consulta les anciens dépôts : de grandes passions se mêlèrent à un zèle sacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes florissantes, mais renversées par des secousses et des tremblemens de terre ; et un peuple entier assoupi sur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout à coup comme par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, et fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avait été bouleversé, tout avait changé ou péri : mais il restait encore une telle idée de la grandeur romaine,

qu'on ne s'occupa, chez tous les peuples, qu'à faire revivre les lois, les arts, les monumens et la langue du peuple-roi qui n'était plus. Ainsi, tandis qu'on déterrait les statues et les débris d'architecture échappés aux barbares, pour tâcher de les copier, on s'efforçait, en écrivant, de copier l'harmonie et les sons des orateurs de Rome. Les descendans des Bructères et des Sicambres, et des Celtes et des Bataves, eurent l'ambition de parler, sur les bords du Danube et dans les marais de la Hollande, comme Caton et Pompée avaient parlé dans le sénat, ou Cicéron sur la tribune. Ce fut, pendant deux siècles, la seule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le besoin éternel que l'on a de flatter et d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs, aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, évêques, cardinaux, princes d'Italie, princes d'Allemagne, ducs, margraves, électeurs; abbés même, pour peu qu'ils eussent l'honneur d'être souverains dans leur couvent, ne manquaient point d'avoir un orateur, qui, en phrases de Cicéron ou de Pline, les comparait ou à César ou à Trajan. On sent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'était guère possible de les mettre moins haut. L'orateur et le panégyrique, comme cela devait être, avaient beaucoup de célébrité un jour ou deux; et la

lendemain, comme cela devait être encore, personne n'y pensait.

Il ne faut pas confondre, avec tous ces misérables panégyriques prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont, par exemple, ceux que l'on prononça à Rome, et dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher, sans doute, de n'avoir pas eu assez d'austérité dans ses mœurs, et sa cour était plus celle d'un prince que d'un pontife ; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange et du Bramante, l'ami du Trissino et du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, et sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave-Adolphe qui, au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Danemarck, la Pologne et la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant, ébranla le trône de Ferdinand II, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suède l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans, et mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave-Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule, et de son vivant et après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, et à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner, comme son père avait su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux traité de Westphalie, qui soumit à des lois une anarchie de sept cents ans et fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suède comme la législatrice de l'empire : on lui adressa plusieurs panégyriques sur cet objet. Les arts, d'ailleurs, qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs, ni leurs tyrans, les arts lui devaient de la reconnaissance. Elle les préférait à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie et disciple de Descartes, liée avec tous les savans de l'Europe, mécontente des intrigues et des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sent combien elle mettait l'art de s'éclairer, au-dessus des étiquettes et des cérémonies des cours : cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus, que le goût des grandes choses, et qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presqu'aucun des préjugés qu'on a sur le trône : c'est par là sur-tout qu'elle parut supérieure à son rang. En général, elle méprisa presque toutes les conventions, de la beauté, comme de la grandeur. Mais, en dédaignant les bienséances, elle parut ne pas assez connaître les hommes

qui, entr'eux ont institué des signes pour reconnaître tout, et même la vertu. Comme elle était dominée par son imagination, sa conduite fut inégale et souvent peu mesurée ; elle agissait plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment, qui conçoit et fait de grands sacrifices, et n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'âme par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards et par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire était plutôt une coquetterie inquiète, qui tenait à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'âme et la remplissent : aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elisabeth, en Angleterre, avait fondé sa renommée sur celle de sa nation ; la célébrité de Christine ne fut que pour elle. Étrangère au milieu du peuple qu'elle gouvernait, elle se passionnait pour les grands hommes de tous les pays, et était assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs ; et destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que de son vivant même, elle trouva des censeurs ; les femmes, en France, lui reprochèrent de n'avoir point les manières et les agrémens de son sexe ; les protestans, d'avoir changé de religion ; les politiques, d'avoir quitté un trône ; tous ceux qui avaient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité

de reine pût autoriser un assassinat : mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans et des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge ; et après son abdication même (1), elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans. Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suède. Il serait seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi : ce serait en même temps et l'honneur des lettres et l'instruction des princes.

Outre les éloges et les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours des seizième et dix-septième siècles. Mais il s'offre naturellement ici un problème à résoudre. Parmi tant d'orateurs allemands, italiens, français, hollandais, suédois, comment n'y en eut-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, et qui ait conservé du moins quelque célébrité ?

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; et l'on en conçoit les raisons. Leur caractère et leur marche sont trop opposés :

(1) Un de ses historiens, qui a compilé très-exactement toutes les lettres et billets qu'elle a écrits, et tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

l'une est scrupuleuse et lente ; l'autre, hardi et rapide ; l'une pèse sur les détails, l'autre saisit les résultats ; l'une amasse des faits, l'autre combine des idées : l'une enfin, se défie de la pensée, et craint l'imagination ; l'autre a le besoin de créer, et n'est riche que de ce qu'il invente. On connaît d'ailleurs la malédiction éternelle dont est frappé l'esprit d'imitation ; et cet esprit, comme nous l'avons vu, était la maladie dominante du siècle. L'éloquence et les discours de ce temps-là étaient donc bien loin d'avoir cette rudesse originale et forte, qu'il semblerait qu'on dût attendre au sortir des siècles de barbarie. Chez un peuple barbare, ou qui cesse de l'être, et où l'on commence à écrire, les orateurs et les poëtes sont avertis de leurs talens par leurs passions, et par les secousses que des objets extraordinaires donnent à leur âme : de là vient leur caractére inégal et sauvage, mais jamais froid, et surtout jamais servile. Ce n'est que par degrés que le goût vient les polir ; et quand ce goût est arrivé, ils ont déjà assez de connaissances et assez d'art pour substituer des beautés grandes et correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en est pas de même quand, chez un peuple, l'esprit d'imitation et un goût puisés chez des modèles, succèdent tout à coup et presque sans degrés à la barbarie : alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale et brute dont ce goût d'imitation les

éloigne, ni les beautés solides et vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, et qui sont presque toujours le résultat de la philosophie et des passions mêlées ensemble. Par la même raison, ils doivent encore être plus loin de la finesse de l'esprit et des idees, qui ne peut être que le partage d'un siècle exercé et très-poli, et qui peut-être suppose déjà un peu le dégoût des grandes choses, et le désir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que, dans les temps dont nous parlons, la plupart des écrivains étaient étrangers à leur pays et à leur siècle. C'était Rome, c'était Athènes qui étaient leur patrie. Ils se passionnaient pour Mantinée ou pour Pharsale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivaient, ils sentaient, ils respiraient à quinze siècles d'eux. Veut-on que des hommes, ensevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui se passe sur la terre!

Mais leur plus grand obstacle, c'était la prétention d'être éloquens dans une langue morte. Ce sont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à son langage. Que ces mœurs s'anéantissent, la plus grande partie du langage périt; les mots ne sont plus que des simulacres froids, qu'il est impossible de ranimer. L'orateur qui, au bout de quinze cents ans, veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts: il ne peut bien apprécier la valeur des signes, et les signes ne peuvent recevoir

l'empreinte de son esprit et de son âme, qu'il voudrait leur donner. Son style ne sera donc qu'une traduction affaiblie de sa pensée. Il aura aisément des passions et des idées dans sa langue naturelle, qui, faite pour lui, correspond avec souplesse à tous ses mouvemens : mais la langue étrangère résistera à tout, et dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainsi dire, un frottement et un choc continuel entre le sentiment et le signe, entre l'expression et l'idée. Pour affaiblir cette résistance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, et d'adopter, autant qu'il est possible, les passions, les goûts, et pour ainsi dire les idées religieuses, politiques et civiles du peuple dont il veut imiter la langue ; mais cette adoption factice, et qui ne sera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainsi ces sortes d'écrivains n'auront ni la physionomie de leur nation, ni celle de leur siècle, ni celle de la nation et du siècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages seront une espèce de production équivoque, qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, et restera à jamais sans caractère et sans couleur : telle est l'histoire des orateurs du seizième siècle. En voilà assez, je crois, pour nous dispenser d'en rien citer. Il est triste, pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant, on ne leur ait rendu que justice.

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, et de ses éloges.

Tous ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étaient, ou avaient la prétention d'être orateurs, et leurs éloges étaient de longs panégyriques prononcés dans des assemblées, et débités avec pompe pour honorer les morts, et quelquefois ennuyer les vivans. Mais, dans le même siècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, et qui par-là mérite d'être distingué ; c'est Paul Jove : il était italien et milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune ; mais Pline fut l'ami de Trajan, consul de Rome et gouverneur de province, et Paul Jove commença par être médecin, et finit par être évêque. Il aima passionnément les lettres, écrivit l'histoire de son siècle en latin, fut admiré pour le style, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, et fut accusé tour à tour de flatterie et de satire ; sort presqu'inévitable de tous ceux qui ont l'ambition et le courage d'écrire, de leur vivant, ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre son histoire, sept livres d'éloges, consacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouver-

nement ou dans la guerre, et un autre livre très-considérable sur les gens de lettres et les savans des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Ceux ci sont au nombre de cent quatre-vingts, ce qui, joint aux premiers, forme une suite complète de près de trois cent vingt éloges. Qu'il me soit permis de raconter ici à quelle quelle occasion ces éloges furent composés.

Paul Jove avait une très-belle maison située dans une presqu'île et aux bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle était bâtie sur les ruines même de la maison de campagne de Pline; de son temps, les fondemens subsistaient encore, et quand l'eau était calme, on apercevait au fond du lac des marbres taillés, des tronçons de colonnes et des restes de pyramides qui avaient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu; on y voit un homme enthousiaste des lettres et du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie païenne; car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre et la fraîcheur de ses bois, ses côteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond et le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la Nature; au-dedans, un salon où présidait Apollon avec sa lyre, et les neuf Muses

avec leurs attributs ; un autre où présidait Minerve ; sa bibliothèque, qui était sous la garde de Mercure ; ensuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques et de peintures les plus riantes ; au-dehors, l'étendue pure et transparente du lac, ses détours tortueux, ses rivages ornés d'oliviers et de lauriers ; et, dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des côteaux en amphithéâtre, chargés de vignes ; et les hauteurs naissantes des Alpes couvertes de bois et de pâturages, où l'œil voyait de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, était un cabinet où Paul Jove avait rassemblé à grands frais les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avait une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'histoire naturelle : il fut aidé dans cette recherche par des particuliers et des souverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya son portrait avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avaient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple ; mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçait pas tous ceux qui s'envoyaient eux-mêmes ; dans le choix de ces grands hommes, il s'en rapportait un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'est pour servir d'explication à ces portraits, qu'il composa ses éloges. D'abord ils ont le mérite d'être très-courts ; ils renferment quelque-

fois en peu de lignes, et d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux; mais il les représente tels qu'ils sont, loue les vertus, admire les talens et déteste les crimes. En second lieu, ces éloges sont la plupart historiques, et des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fausse éloquence. Enfin, ils ont le mérite de présenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, et presque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs et de tous les siècles.

Ainsi on y voit, parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal et Scipion; parmi les destructeurs de l'empire, Attila et Totila; parmi ses vengeurs, Narsès qui, né esclave, devint général, et qui, eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'Occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, et peut-être de l'Europe moderne; et ce Frédéric Barberousse, sous qui commença la lutte sanglante du sacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes et aux Sarrazins, et mourut dans son pélérinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII qui conquit et perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII, qui fut tour à

tour dupe de ses amis et de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il était bon; François I.er qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava : *Ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre et malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant et par la bataille de Ravenne qu'il gagna, et où il perdit la vie; enfin, ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, et dont l'âme altière eût à la fois le plaisir et le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouverez Ferdinand le Catholique, qui chassa et vainquit les rois maures, et trompa tous les rois chrétiens; Charles-Quint, heureux et tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux, et cette foule de héros dans tous les genres, qui servaient alors l'Espagne; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc et prince, et, plus que cela, grand homme de guerre; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, et parce que le premier il inventa les mines; Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-

Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se déshonora dans les Pays-Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il se vantait d'avoir fait passer par la main du bourreau; enfin, le jeune marquis de Pescaire, aimable et brillant, qui contribua au gain de plusieurs batailles, fut à la fois capitaine et homme de lettres, épousa une femme célèbre par son esprit comme par sa beauté, et mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été instruit que le pape lui avait proposé de se faire roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou seizième siècle, s'y distinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut se rappeler qu'alors l'Italie était divisée et sanglante : une foule de tyrans ou étrangers, ou domestiques, déchiraient ce beau pays pour le partager; les papes excommuniaient, combattaient et négociaient pour se faire un état. Les empereurs n'avaient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils voulaient faire revivre. Les rois de France, poussés et par leur propre inquiétude et par celle de leur nation, avaient la fureur de conquérir Naples et Milan. Le sénat de Venise, politique et hardi, commerçant et guerrier, voulait dominer sur la mer et

s'étendre en terre-ferme ; une foule de villes et de républiques étaient agitées à la fois par les orages de la liberté et par ceux de la guerre ; des factions s'élevaient, se choquaient et tombaient ; des conjurés et des tyrans périssaient tour à tour ; des généraux qui n'avaient pour bien qu'une armée, la vendaient à qui voulait ou pouvait la payer. Partout les intérêts religieux se mêlaient aux intérêts politiques, et les crimes aux grandes actions. Tel était l'esprit de ce temps ; et parmi ces dangers, ces espérances, ces craintes, il dut naître une foule d'âmes extraordinaires dans tous les rangs, qui se développèrent, pour ainsi dire, avec leur siècle, et qui en reçurent le mouvement, ou qui lui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plupart plus courageux que saints ; mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis ; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un simple paysan, devint un grand homme, et l'autre, bâtard de ce paysan, devint souverain ; à Rome, les Colonnes, presque tous politiques ou guerriers ; à Venise, plusieurs doges et quelques généraux ; à Gênes, ce célèbre André Doria qui vainquit tour à tour et fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François Ier. et à Soliman ; mais grand surtout pour avoir rendu la liberté à sa patrie, dont il pouvait être le maître.

Si vous portez vos regards plus loin, vous

trouverez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, et simple général d'un peuple libre, fut plus absolu que vingt rois; et ce Mathias Corvin, son fils, le seul exemple peut-être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit état; et parmi les orientaux, ce Saladin, aussi poli que fier, ennemi généreux et conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleversé le monde; Bajazet, qui commença comme Alexandre, et finit comme Darius; d'abord le plus terrible des hommes, ensuite le plus malheureux; Amurat II, le seul prince turc qui ait été philosophe, qui abdiqua deux foi le trône, et y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, et récompensa les arts avec tant de magnificence; Sélim, qui subjugua l'Egypte, et détruisit cette aristocratie guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats tartares; Soliman, vainqueur de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone et assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; et cet Ismaël sophi, qui, au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, et en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avait conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver

les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiena, auteur de la comédie de *la Calandre*, jouée au Vatican sous Léon X, et du célèbre Machiavel, sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous grecs ou italiens, qui, dénués, il est vrai, de ce mérite rare de génie, contribuèrent cependant, par leurs travaux, au rétablissement des lettres, en faisant revivre les langues qui ne s'étaient conservées que chez les chrétiens de Constantinople, et la philosophie ancienne qui, depuis la chute de l'empire, n'avait été cultivée que par les musulmans arabes.

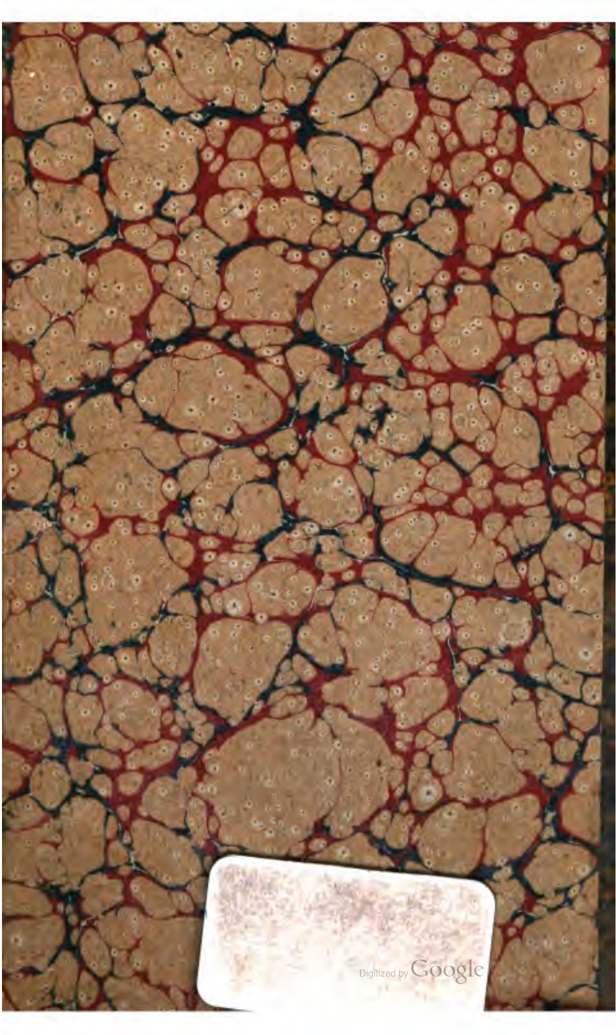
Tel est le spectacle aussi varié que rapide que nous présentent les éloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il est d'abord fort singulier que ce panégyriste, ayant loué près d'une centaine de princes grecs, idolâtres, musulmans et chrétiens, n'ait pas fait l'éloge d'un seul pape : il était cependant Italien et évêque. Je remarquerai ensuite qu'il a fait l'éloge de plusieurs princes qui étaient encore vivans, et dans ces articles il change tout à coup de ton ; il ne raconte plus, il loue, et l'historien devient déclamateur. Voici comment débute l'éloge de Charles-Quint. « Je te salue trois fois, très-grand, » auguste Charles-Quint, qui, par le concours » et l'union des vertus les plus rares, as mé- » rité le surnom de très-invincible empereur. »

On reconnaît à cette grande phrase, que Charles-Quint devait lire l'article. Un autre assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christiern, roi de Danemarck, surnommé le Néron du nord, qui, après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques et quatre-vingt-quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove ose l'appeler de son véritable nom, c'est-à-dire, un monstre : il est vrai que ce monstre était alors détrôné et enfermé dans une cage de fer, mais beaucoup d'autres auraient craint que la cage ne fût brisée, et que ce monstre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevint un très-grand prince. Enfin, pour connaître l'esprit de temps-là, il ne paraît pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe, et peut-être du monde, qui, à son âge, eût entassé dans sa tête le plus de mots et le moins d'idées; qu'il n'ose point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste et fourbe, qui, déclamant en chaire contre les Médicis, faisait des prophéties et des cabales, et voulait, dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus et d'un homme inspiré; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, et ne pense pas même à s'étonner de ses principes, car le machiavélisme qui n'existe plus

sans doute, et qu'une politique éclairée et sage a dû bannir pour jamais, né, dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts et de l'excès de toutes les ambitions, joint à la faiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des âmes qui suppléaient à la force par la ruse, et aux talens par les crimes, était, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui, nées dans un climat, ont fait le tour du monde, et n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

FIN DU TOME PREMIER.




Digitized by Google

